

SOUVENIRS

DE ROME

OFFERTS

PAR MGR L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS

AU CLERGÉ DE SON DIOCÈSE



PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

29, RUE DE TOURNON, 29

—

1862

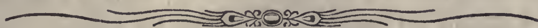
I

DISCOURS

PRONONCÉ

A SAINT-ANDRÉ-DE-LA-VALLÉE, EN FAVEUR DES ÉGLISES D'ORIENT

LE 3 JUIN 1862.



Il y a quelques jours à peine, lorsque les Evêques du monde entier, répondant à la voix de notre Saint et Vénéré Pontife, le Pape Pie IX, se disposaient à partir pour Rome, un autre appel, un appel à leur zèle et à leur charité, leur était adressé par leurs Frères de l'Orient.

Témoins du mouvement providentiel qui s'accomplit au sein des Nations orientales, encore séparées de l'Église, le Vicaire Apostolique et les Évêques qui résident dans la capitale de la Turquie, s'adressaient en ces termes aux Catholiques latins :

Bien-aimés Frères,

La Providence semble avoir jeté depuis quelques années un regard favorable sur ces contrées, que le Pasteur suprême a confiées à notre zèle, et qui étaient jadis presque entièrement vouées au schisme. Les retours à l'unité, autrefois rares et isolés, se multiplient désormais parmi nous et ne se bornent plus à de simples particuliers, mais embrassent des populations tout entières.

C'est parmi les Arméniens que cet heureux mouvement s'est fait

sentir d'abord, et qu'il a pris les plus vastes proportions. Des villes entières qui, il y a deux ou trois ans, comptaient à peine quelques familles catholiques, en ont aujourd'hui jusqu'à mille et plus. Carpouth, Arabghir, Rodosto, Marach, Césarée, etc., etc., en sont les plus récents exemples. Et ce mouvement marcherait plus vite encore, si nous avions les ressources nécessaires pour l'entretenir et l'accélérer selon nos désirs.

Il y a deux ans à peine, les Bulgares se sont ébranlés à leur tour, et le mouvement, commencé à Constantinople, s'est rapidement propagé dans les provinces. Un moment nous avons pu craindre, et toute l'Europe a cru, quelques-uns même croient encore, que la défection du premier Évêque bulgare, le malheureux Sokolski, avait frappé cette union d'un coup mortel; mais il n'en est rien. La malice des hommes est impuissante contre les volontés déclarées de la Providence. Aussi, malgré la défection de Sokolski, malgré la pénurie extrême des ressources dont elle dispose, malgré les tracasseries du schisme grec, malgré la guerre déclarée que lui font les agents de quelques puissances, l'Union Bulgare n'a pas cessé de grandir ; c'est ainsi qu'outre les populations qui avaient donné leur adhésion dès le commencement et qui sont restées fidèles, tout dernièrement les villages qui entourent Andrinople, la ville d'Ischtib, la petite Tyrnowa et d'autres villages, viennent encore de faire leur adhésion.

Enfin, ce ne sont plus seulement les races arménienne et slave qui subissent l'influence de ce mouvement ; l'ébranlement se fait sentir parmi la race grecque elle-même. Un Archevêque grec, Mgr Méléthios, qui est heureux de signer lui-même cet appel à la charité de l'Occident, est rentré le 21 novembre dernier dans le sein de l'Église catholique, et déjà, quoique sans ressources et sous le coup de mille menaces, il voit se former autour de lui un noyau de Grecs convertis, qui ne demande qu'un peu de temps et les encouragements de la charité, pour devenir un grand troupeau.

Voilà, N. T. C. F., un court exposé de la situation présente. Ne faudrait-il pas être aveugle pour ne pas reconnaître une bénédiction visible, une intention manifeste de la Providence dans les faits qui sont sous nos yeux ? N'est-il pas certain que la moisson blanchit et que la récolte sera grande ? N'est-il pas certain que la semence

jetée dans ces contrées ne sera pas inutile, mais *produira, en son temps, ses fruits ?*

Que nous manque-t-il, N. T. C. F., pour hâter ces grands résultats ? Ce n'est pas, comme les faits le montrent déjà surabondamment, la grâce d'en haut ; ce ne sont pas les encouragements du Père commun des fidèles, de notre bien-aimé Pie IX qui, par tant d'actes, et tout récemment encore par la formation d'une section orientale dans la Propagande romaine, a montré au monde entier quelle grande place occupait l'Orient dans cette sollicitude pastorale qui embrasse toutes les Églises. Hélas ! il faut bien le dire, une seule chose nous manque, ce sont les ressources nécessaires pour créer des missions nouvelles, pour élever des prêtres, pour fonder des séminaires, pour bâtir des églises ; et c'est là ce que nous venons, avec confiance, demander à votre charité. Les sacrifices que nous vous demandons, fussent-ils cent fois plus grands, nous n'hésiterions pas à vous faire part de nos besoins ; mais il ne faut pas oublier que chaque église nouvelle, une fois fondée, pourra subvenir à ses propres besoins et bientôt travailler elle-même à en créer de nouvelles.

Ainsi, les aumônes destinées à fonder des églises uniates auront nécessairement une durée limitée : deux choses seulement dureront toujours, c'est la reconnaissance que vous devront les nouvelles chrétientés formées par votre zèle, et la récompense que Dieu destine à ceux qui travaillent à l'avancement de son Église.

† *P. Brunoni*, vicaire apostolique de Constantinople.
† *A. Hassoun*, archevêque primat arménien catholique.
† *Melethios*, métropolitain de Drama.
† *Arabajinski*, prélat chef spirituel de la nation Bulgare.

Cet appel, si plein de confiance dans la charité des catholiques Latins, n'est pas resté sans réponse. Ils se sont souvenus que c'est à l'Orient qu'ils doivent eux-mêmes leur foi, et ils n'ont pas repoussé des nations entières qui tendaient vers eux des mains suppliantes.

L'âme généreuse du grand Pie IX a daigné bénir et approuver la pensée de mettre à profit la présence à Rome, au centre même de la catholicité, de tant de Prélats illustres, de tant de chrétiens pleins

de foi, pour donner à nos frères orientaux un témoignage solennel de charité et de sympathie.

Ce témoignage ne pouvait, nulle part, mieux trouver sa place qu'auprès du trône de ce Pontife dont le règne si plein de gloire et de douleurs a été, par une compensation providentielle, le signal de la résurrection de l'Orient.

Les premières paroles de Pie IX avaient été un encouragement pour les Chrétiens Orientaux, une preuve de sollicitude pour leurs antiques et vénérables rites. Il vient de créer une Congrégation spéciale pour étudier leurs besoins, pour favoriser le retour de ceux qui sont encore éloignés. Dans ce moment même, Il adresse une Encyclique nouvelle aux Évêques de ces malheureuses contrées pour exciter et bénir leurs efforts.

Les catholiques venus à Rome, pour s'associer aux tristesses et aux joies de leur Père, ont voulu prendre part, dans la mesure qui leur est permise, celle de la prière et de la charité, à cette tendre sollicitude et à ces espérances de Pie IX.

Le mardi 3 juin, à dix heures précises du matin, une Messe solennelle, suivant le rite oriental, a été célébrée à l'église Saint-Andrea della Valle, par S. G. Mgr Hassoun, Primat Arménien catholique de Constantinople, assisté de tous les Évêques et Prêtres orientaux présents à Rome. NN. SS. les Patriarches, Archevêques et Évêques latins ont été priés de vouloir bien assister à la célébration de cette Messe, qui a été dite pour demander à Dieu la réunion des Églises séparées.

Un grand nombre de Cardinaux et la plupart des Évêques présents à Rome, ont répondu à cet appel, et occupaient, en habit de chœur, les places qui leur avaient été réservées. Des Romains, des Catholiques, des Prêtres de toutes les nations, remplissaient tout entière la vaste église, et formaient un des plus beaux auditoires qui se puissent voir. Après le dernier Évangile, Mgr Dupanloup, Évêque d'Orléans, a pris la parole, du haut d'un *tabulatum*, à la manière italienne, laquelle, il le faut avouer, prête tout à la fois à la dignité et à la familiarité du discours ; et il a prononcé l'allocution suivante, que nous publions au profit de l'OEuvre des écoles d'Orient, telle que la sténographie l'a recueillie.

La sympathie de l'auditoire, pendant que l'orateur parlait, a

éclaté plusieurs fois en applaudissements, que le respect pour le saint lieu ne suffisait pas à contenir, et que manifestement l'amour et le dévouement au Saint-Père arrachaient au sentiment catholique de l'assemblée. Mgr l'Évêque d'Orléans a été obligé d'en arrêter le fréquent retour par ces paroles simples et dignes : « Je « ne sais, Messieurs, si c'est l'usage en Italie d'applaudir dans les « églises. Quand c'est au Saint-Père que s'adressent les applau- « dissements, et si, dans les circonstances exceptionnelles où nous « sommes, ils ne se peuvent contenir, je m'incline : mais si ce « pouvait être à moi, je vous demanderais de m'oublier. »

Le discours a été suivi d'une quête pour les Chrétiens Orientaux.

LES ÉDITEURS DE ROME.

Quid statis, aspicientes in cœlum?
Pourquoi êtes-vous là, regardant le ciel?

Messeigneurs, mes Frères,

Oui, tous en ce moment, nous regardons le ciel!

Dans toute l'Église Catholique, tous les regards, tous les cœurs, toutes les craintes, toutes les espérances, sont tournés vers le ciel.

Mais, au milieu de cette extraordinaire émotion, quelle est cette grande et solennelle assemblée? Qui sont ceux que je vois ici, venus de tous les points de l'Univers, et si profondément émus de se trouver à Rome ensemble? Pourquoi sont-ils réunis dans la Cité Sainte, et comment se rencontrent-ils en ce jour dans ce Sanctuaire?

Tout ici m'étonne... Quelles sont, aux pieds du Père commun, ces deux Sœurs, venues l'une de l'Occident, l'autre de l'Orient:

l'une plus heureuse, plus heureuse dans sa foi, malgré tant et de si cruelles épreuves, plus heureuse aussi dans sa fidélité, plus heureuse surtout dans la constante bénédiction de Dieu ; l'autre étrangement affligée dans son cœur, dans ce cœur malade depuis des siècles, plus affligée aussi dans ses enfants, affligée enfin plus qu'il ne se peut dire dans les profonds et mystérieux châtiments de la Providence?

Et qui suis-je, moi, chargé d'interpréter ici devant vous cette rencontre inattendue?... Oui, tout ici m'étonne, et je m'étonne moi-même.

Ce sont les Églises d'Occident et d'Orient qui se rencontrent ici, dans cette grande réunion dont Rome en ce moment offre au monde le magnifique spectacle : l'une implore l'autre aux pieds du Père commun qui les bénit toutes deux ; et c'est un Évêque d'Occident, le dernier de tous, un Évêque français, qui parle en ce moment, dans une chaire de Rome, aux pieds de la Chaire éternelle, devant les Évêques du monde entier, en faveur des Églises et des Évêques de l'Orient.

Ou plutôt non, Messeigneurs, ce n'est pas moi, c'est vous, c'est votre présence qui parle ici : je ne suis, moi, qu'une voix : *Vox.* Et quel discours ne languirait devant vous ? Aussi n'est-ce pas un discours que je viens faire à ce peuple. Non, je viens lui dire simplement : Venez et voyez.

Voyez qui nous sommes, quels sont tous ces Évêques rassemblés ici, et pourquoi Dieu les y amène. — Et voyez aussi quels sont les besoins de cette Église d'Orient qui vous implore.

Pour un si grand sujet, demandons à Dieu l'assistance de sa grâce par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

I

Pourquoi donc, M. T. C. F., ce concours extraordinaire des Évêques Catholiques dans la Ville Sainte, et en ce temple, et en ce jour ? D'où viennent-ils ? *Qui sunt hi, et unde venerunt* (1)?

(1) *Apoc.*, VII, 14.

Ils viennent de la Chrétienté tout entière : comme autrefois ces Hébreux dont nous parlent les Actes, qui accouraient à Jérusalem aux jours de ses grandes solennités, ils viennent de toute tribu, de toute nation, de toute langue qui est sous le ciel : *Ex omni tribu, et lingua, et natione, quæ sub cœlo est* (1), de toutes les parties du monde connu, civilisées ou sauvages.

Évêques de toutes les Espagnes, accourus en si grand nombre et après tant d'années d'absence, vous venez de cette terre catholique, toujours vierge dans sa foi, qui soutint pendant six siècles une croisade incessante et invincible contre l'Islam, et que depuis, ni l'infidélité, ni le schisme, ni l'hérésie, n'ont entamée !

Évêques des Iles Britanniques, vous venez de l'Irlande — Je la nomme la première : Je lui dois cet honneur ; c'est la plus fidèle — vous venez de cette terre des Saints, de cette vieille Erin, si patiente, si généreuse, si héroïque, dont les fils sont partout dévoués à l'Apostolat et au Martyre !... Vous venez de la vaillante et montagneuse Écosse ; vous venez de cette grande Angleterre, dont nous ne pouvons redire le nom sans que nos entrailles s'émeuvent, sans que nos cœurs soient partagés entre un profond sentiment de regret, et aussi d'espérance !... Pour venir à Rome, vous avez suivi les voies que suivirent autrefois ces saints Missionnaires, que le grand Pape saint Grégoire, épris d'un amour inspiré pour votre noble pays, lui envoya à travers les mers, pour lui porter les lumières, depuis si troublées, de la foi Évangélique... Mais aujourd'hui de nouveaux rayons annoncent un nouvel éclat, et bientôt, je l'espère, il n'y aura plus qu'un troupeau et qu'un pasteur.

Ils viennent, M. T. C. F., je vous le disais tout à l'heure, de tous les pays de l'Europe : de cette chrétienne Belgique, si généreuse dans ses offrandes au Saint-Père, et dont les fils ont versé leur sang, avec les fils de l'Irlande et de la France, pour le Siége Apostolique ; ils viennent de cette Hollande, que l'hérésie enlace en vain ; de la Savoie, de la Suisse, de ces hautes montagnes sur lesquelles règne encore la foi naïve des vieux âges. Ils viennent de la Bavière, des bords du Rhin, de toute cette docte Allemagne, pays du profond savoir et des grandes luttes de la doctrine, où vous

(1) *Act.*, v, 9.

abattez, grands Évêques, sous l'obéissance de Jésus-Christ, *In obsequium Christi* (1), toute science vaine et superbe qui s'élève contre la science de Dieu. Ils viennent de cette Hongrie, pays des héros chrétiens, qui les derniers ont repoussé du sol Européen les invasions de l'Islamisme.

Ils viennent enfin — et je dois le dire à la louange des Souverains qui, étrangers, hélas! à notre communion, ont su du moins s'affranchir noblement ici des tristes ombrages et des peurs surannées — ils viennent de la Prusse et de la Russie ; ils viennent de cette noble et infortunée Pologne, catholique à jamais par le fond de ses entrailles, et dont les longs malheurs, jusqu'à ce que Dieu enfin les regarde en pitié, doivent émouvoir, dans la plus tendre et plus profonde sympathie, toute âme patriotique et chrétienne.

Que dirai-je encore ? Ils viennent des plus reculés continents, des plus lointaines extrémités du monde. Évêques des deux Amériques, ni l'espace immense des mers, ni les fatigues et les dangers d'un si long voyage n'ont pu vous arrêter : portés sur les ailes de feu des modernes navires, vous êtes venus du Nord, du Sud, du Canada, des États-Unis, du Mexique, de la République Equatoriale, portant sur vos visages vénérables les traces de votre laborieux apostolat dans ces immenses diocèses, où l'Évangile n'a pas achevé ses conquêtes. Je ne sais quelle ardeur de foi et de dévouement anime vos jeunes Églises, récemment fondées, sous la bénédiction du Père commun. Il bénit, et tous avec lui nous bénissons Dieu de votre venue, la plus généreuse de toutes.

Et cependant, je me trompe ; il y en a qui sont venus avec plus de fatigues encore des déserts africains, des sables brûlants, des îles inconnues, de tous ces climats si funestes à l'Européen, où, Missionnaires intrépides, ils sont allés porter l'Évangile, affrontant tous les jours la mort. Tous leurs compagnons sont morts ! eux-mêmes n'ont échappé que par miracle à ce lent martyre qui les dévore ; mais il y a au fond de leurs cœurs, comme disait autrefois l'immortel archevêque de Cambrai, il y a un feu plus puissant qui les consume, et les fait triompher de tout par la foi, et par la sublimité d'un invincible courage : et du fond de la Guinée et de l'Abyssinie, où ils évangélisent les Nègres, de l'Archipel Océanien, où

(1) II Cor., x, 5.

ils évangélisent les Sauvages, ils sont venus : les périls du Père commun les ont émus dans leurs lointaines solitudes, où ils resteraient sans aucune consolation, si Dieu n'était pas toujours plus près de ceux qui semblent seuls, et délaissés du monde entier, près de ceux qui ont tout sacrifié, et, selon l'admirable expression de saint Paul, ont livré leurs âmes pour le nom du Sauveur Jésus, et se sont eux-mêmes livrés à la grâce de Dieu, *traditi gratiæ Dei* (1).

Il y en a que je n'ai pas nommés encore, Messieurs ; mais qu'il me soit permis de le dire avec simplicité : si nous, Français, nous sommes ici les plus nombreux, c'était notre devoir : il nous convenait d'attester par notre présence ici, que la France n'a pas cessé d'être la Fille aînée de l'Église, et qu'entre la Sainte Église Romaine, Mère et Maîtresse de toutes les Églises, et les Églises de France, c'est, comme le disait autrefois saint Paul, à la vie, et à la mort. *Ad convivendum et ad commoriendum* (2).

Qui sunt hi, et unde venerunt? qui sont-ils et d'où sont-ils venus? Je vous l'ai dit, M. F. ; mais comment sont-ils venus?

Ah! je pourrais répéter après votre grand saint Grégoire : Sous les pieds des Saints de Dieu, l'Océan s'est incliné : *Pedibus Sanctorum substratus Oceanus :* L'Océan, la Méditerranée, toutes les mers les ont vus : étonnées, elles se demandaient : Où vont ces hommes? et courbaient avec respect leurs flots sous leurs pieds pour les porter à la Ville Éternelle.

Vous savez le reste ; car cet aimable récit a été fait, et je puis achever le texte entier de saint Grégoire : l'Océan a entendu retentir l'antique et joyeux *Alleluia*. Ils sont venus, les cantiques du Seigneur sur les lèvres en même temps que l'amour du Père commun dans le cœur. On les voyait, mettant le pied sur le navire qui devait les porter vers Rome, entonner le doux *Ave Maris Stella*, et le redire à Celle que l'Église appelle l'Étoile de la mer : et du rivage, les Fidèles leur répondaient. Marseille, la catholique Marseille, les acclamait avec ivresse. Et pendant la traversée rapide, mais trop lente au gré de leur impatient désir, ils recommençaient leurs chants qui retentissaient au loin sur la mer sonore et brillante : et quand enfin

(1) *Act.*, XV, 40.
(2) II Cor., VII, 3.

ils touchèrent à la première ville hospitalière du patrimoine de saint Pierre, ils chantèrent avec joie le beau psaume : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi* (1) : Je me suis réjoui de ce qu'il m'a été dit : Vous entrerez enfin dans la maison du Seigneur, *In Domum Domini ibimus.* Et c'est au milieu de ces chants, et de cette explosion d'amour et de foi, qu'ils mirent le pied sur le sol Italique, *Italiam*, *Italiam*, entourés de tous ces Prêtres accourus avec un si pieux empressement à leur suite, et se pressant avec eux aux portes de la Ville Éternelle.

Ah ! je me reprocherais de ne pas rendre ici à tant de Prêtres généreux un solennel hommage ! Oui, Messieurs, il est doux au cœur de vos Évêques, il est doux au cœur du Père commun, de vous voir, si nombreux dans la Cité sainte, au jour du grand témoignage de l'Épiscopat Catholique, témoigner aussi au monde de l'indissoluble union de l'Épiscopat et du Sacerdoce dans l'invincible attachement à la Chaire de Pierre ; il est beau, il est édifiant de vous voir vous prosterner avec tant de foi et de piété dans tous ces sanctuaires fameux, ennoblis, consacrés par le souvenir des Saints, par le sang des Martyrs. Il n'y a que Dieu qui sache, et vos modestes Presbytères en seront longtemps les seuls témoins, au prix de quels sacrifices et de quelles privations vous aurez accompli ce pèlerinage. Mais, bons Prêtres, que vous importe ? Vous serez heureux d'avoir pu prouver, du sein même de votre pauvreté, à Pie IX et au monde, qu'il n'y a dans l'Église qu'un cœur et qu'une âme, dès qu'il s'agit du Vicaire de Jésus-Christ. Oui, tous, je vous bénis avec tendresse et avec respect ; mais Dieu seul, par la voix de son Vicaire, peut vous bien récompenser.

O sainte hiérarchie de l'Église catholique, œuvre d'une simplicité et d'une force vraiment divines ! Dans son sein profond, en dehors des atteintes de toute puissance humaine, l'Église de Jésus-Christ possède deux principes de féconde et immortelle vitalité, deux forces invincibles d'expansion et de concentration. On dirait de cette belle hiérarchie comme d'une de ces armées célestes, de ces grands systèmes d'astres semés dans la vaste étendue des cieux. Chaque astre a ses lois, ses mouvements, ses harmonies, et cependant n'est pas

(1) Ps. 121, 1.

indépendant et isolé dans l'espace ; mais fait partie d'un système, gravite autour d'un resplendissant soleil, principe de tous les mouvements et centre de la lumière : ainsi de l'Église Catholique. Elle distribue au firmament du monde spirituel, comme autant de foyers de lumière et de vie, ses Évêques avec leurs Prêtres : *Vos estis lux mundi* (1), dit notre Seigneur; comme autant d'astres, *Stellas*, dit saint Jean l'Évangéliste. Mais ces astres du ciel de l'Église, comme les astres de ce ciel du monde, ont aussi leur centre lumineux qui les attire, et autour duquel ils se meuvent d'un mouvement sûr et harmonieux. Ce centre de l'Église, ce soleil du monde des âmes, c'est la Papauté! Voilà la hiérarchie et la magnifique unité de l'Église : et si cette loi était violée, cette unité brisée, que resterait-il dans le monde des âmes? Des astres errants dans l'espace, *Sidera errantia*, confondant leurs orbites, s'entre-choquant et périssant dans les ténèbres (2)!

Mais, grâces immortelles en soient rendues à Dieu, c'est un autre spectacle que la terre aujourd'hui contemple dans ces Évêques du monde entier, pacifiquement rangés autour de la Chaire apostolique; et voilà ce qui fait votre beauté et votre force, ô Sainte Église de Jésus-Christ, quand vous marchez, Pierre à votre tête, comme cette armée, dont parle l'Écriture, *Ut castrorum acies ordinata* (3); présentant à tous les regards un front invincible : pressant vos ennemis de tout le poids de vos bataillons serrés : Jésus-Christ, votre Chef invisible, vous mouvant d'en haut, vous faisant en tout agir tout entière, et rassemblant ici-bas, sous la conduite de Pierre, toutes vos forces dans une seule action (4).

Voilà donc, Messieurs, qui nous sommes, d'où et comment nous sommes venus. Et maintenant où sommes-nous?

Nous sommes-là, dans la Cité sainte, dans la Ville éternelle, dans cette Rome, la chère et commune patrie de tous les cœurs chrétiens. Et qui ne le sent, qui ne le dit, qui ne le voit, à cet épanouissement des cœurs, des lèvres? chacun se trouve ici content, heureux,

(1) Mat., v, 14.
(2) Judæ, 13.
(3) *Cant.*, vi, 2.
(4) Bossuet, *Sermon sur l'Unité de l'Église.*

à l'aise, comme dans sa patrie, dans sa maison, dans sa famille.

Nous sommes là entre tous les souvenirs fameux et les plus hautes pensées, et les plus grandes choses; entre les tombeaux des héros et les tombeaux des Martyrs, sur un sol prédestiné, où les ruines sont glorieuses, où la poussière même est sainte.

Et à quelle heure sommes-nous ici? Il faut le dire : à l'heure du péril; mais ne craignant pas. Nous sommes ici, qui ne remarquerait cette étrange conjoncture des temps, comme les apôtres au Cénacle, entre l'Ascension et la Pentecôte, priant, espérant, ne craignant pas.

Il y en a, je le sais, qui craignent pour nous, et qui nous prêtent leurs sollicitudes, et qui ont dit peut-être, en raillant notre départ : « Mais où allez-vous? Votre Dieu n'y est plus. Il a disparu. *Ubi est Deus eorum* (1)? »

Ainsi raillaient les juifs, sûrs d'avoir scellé la tombe de Jésus-Christ, quand les disciples s'enfermaient avec Pierre et Marie dans le Cénacle. Et le jour même de ces railleries blasphématoires, dès le matin, tout à coup les cieux s'ébranlaient, un bruit inconnu se faisait entendre, le Saint-Esprit, l'Esprit de Vérité, l'Esprit d'Amour et de Force descendait avec sa flamme dans les cœurs, manifestait sa présence par des coups dont le monde retentit encore; et si tout a cédé à l'irrésistible empire de la parole apostolique, si la loi de charité et de grâce a été fondée sur la terre, si je vous parle, si vous êtes ici après dix-huit siècles, si vos cœurs sont remplis d'un feu sacré, c'est à la vertu de ce jour immortel que nous le devons.

Vous qui croyez l'Église à son déclin, regardez-la donc de près, et voyez dans ses regards cette flamme de vie et sur son front cette jeunesse éternelle; et dites-nous si tout cela n'est pas debout, vivant, immortel par la vertu divine, et à jamais invincible, de Celui qui descendait sur les Apôtres au matin même du jour où mille voix s'écriaient autour de vos pères : *Ubi est Deus eorum?* Où donc est leur Dieu?

Eh bien! voilà ce que nous avons fait. Nous sommes venus ici, dans cette confiance, pour ce grand anniversaire, qui cette année sera solennisé par la canonisation de nos Martyrs : souvenir glo-

(1) Psalm. CXIII, 17.

rieux, qui nous rappelle que la vertu de la Pentecôte demeure jusqu'à nous, que le cruel Japon, et tous les tyrans, peuvent frapper; que les Apôtres de l'Évangile ont dans leurs veines un sang qui ne demande qu'à couler pour Jésus-Christ, et que l'Église ne saurait défaillir, dans la grande mission qui lui a été assignée par son divin fondateur, d'être à jamais ici-bas le témoin et le répondant de la vérité et de la justice.

Quelquefois, dans ces moments, je ne dirai pas de découragement et de désespoir, mais de tristesse et de trouble qui, durant les jours mauvais, saisissent les âmes, même les plus fortes, à la vue de l'éloignement apparent de Dieu, on se dit : Oh ! comme Dieu éprouve son Église! Et moi, je suis tenté de dire : Oh! comme il la console! Comme il la soutient! Comme il la glorifie! Comme, dans je ne sais quel jeu divin de sa Providence, il se plaît à faire succéder pour elle, pendant le cours de son pèlerinage ici-bas, à des épreuves passagères, d'inattendus et triomphants secours! L'épreuve, c'est un de ces brouillards du matin, qui quelquefois s'élèvent et effraient le voyageur timide. Mais celui qui a du cœur et continue sa route, voit bientôt se dissiper la vapeur humide et froide, et le soleil resplendir au plus haut des cieux. Chrétiens, Chrétiens de peu de foi, que craignez-vous? *Quid timidi estis* (1)? Dieu est derrière le nuage, attendez un peu, il se montrera, et vous le reverrez dans sa force et dans sa gloire!

Pour moi, quand je vous regarde, quand je vous compte, et que j'entends le cri de vos âmes, je ne puis point ne pas me dire : Il y a ici je ne sais quelle secrète et puissante action de Jésus-Christ; c'est comme une aurore, comme un lointain parfum de victoire. Oui c'est ici la veille d'un triomphe, si ce n'est pas le triomphe même. C'est la veille d'une de ces victoires que chantait saint Paul, quand il disait : La victoire qui triomphe du monde, c'est notre foi : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra* (2).

Et de bonne foi, je le demande, même à ceux qui n'ont pas le bonheur de partager nos croyances et nos espérances : Y a-t-il ici-bas une ville, un peuple, un roi, une puissance souveraine, quelle

(1) Matt., VIII, 26.
(2) I *Ep.*, Joan., V, 4.

qu'elle soit, qui sur un simple désir du cœur, exprimé dans les termes les plus ménagés, les plus réservés, les plus délicats, ait vu tout à coup le monde entier s'ébranler, et de toutes les extrémités de son empire, les représentants de tous les peuples venir mettre à ses pieds leur dévouement et leur amour? Non, je ne fais injure à aucune des puissances de la terre, en disant qu'il n'y en a pas une qui puisse ainsi remuer la terre entière. Je le répète : il y a là un signe éclatant de la présence de Dieu dans son Église, et, pour le jour que sait la Providence, un présage certain de la victoire.

Et quand nous n'aurions pas pour affermir nos âmes ces grandes pensées, le sol que nous foulons aux pieds suffit pour inspirer les mêmes espoirs.

J'aime, je l'avoue, quand je suis à Rome, à rechercher nos origines, j'aime à descendre dans les entrailles de la terre, à visiter ces immortelles catacombes, sanctifiées par nos Martyrs, à y retrouver les souvenirs et les ossements sacrés de ceux qui sont morts pour Jésus-Christ. Et parmi ces profondeurs divines, où je me plais à pénétrer, il en est une que j'ai recherchée entre toutes les autres, et dont vous avez peut-être recherché comme moi l'horreur attendrissante et le glorieux dénuement. Je veux parler des prisons Mamertines. Oui, quand je veux relever mon courage, c'est là que je vais. Je descends à la dernière profondeur, et écartant les souvenirs profanes, Jugurtha, les complices de Catilina, et tous les autres que ce lieu rappelle, c'est là que je retrouve Pierre et Paul... Que se passait-il dans l'âme de ces grands Apôtres, enchaînés là, tous deux, seuls, dans cet infect cachot? Plus de lumière, plus de soleil, plus de vie... Et puis, on les tire tous deux de là, et ils vont en silence, l'un mené vers les jardins de Néron, l'autre sur une autre voie... où sa tête tombe, car il est citoyen Romain... Pour le premier, il a l'honneur incomparable, justement réservé au Prince des Apôtres, d'être crucifié comme son Maître, mais la tête en bas...

Tout ému de ce souvenir, je sors de ces ténèbres, je retrouve le jour, et mon pied touche le Capitole. J'y vois encore ce rocher immobile chanté par le poète : *Capitoli immobile saxum;* mais à la place du Jupiter Capitolin, que virent là Pierre et Paul, j'y vois la croix de leur maître. Elle règne, elle triomphe, elle est là, glorieuse : eux, ils sont morts!... Je continue à cheminer dans cette Rome, déserte

pour ma pensée, malgré la foule, et je retrouve ces deux hommes, Pierre et Paul, l'un sur la colonne Trajane, les clés du royaume des cieux à la main, l'autre sur la colonne Antonine, avec le glaive de la parole qui a vaincu le monde... et ils sont morts!... Je continue, j'entre dans les jardins de Néron, où ce misérable se servait des premiers chrétiens comme de flambeaux vivants pour éclairer ses jeux nocturnes : *in nocturni luminis usum* (1), et là même, sur l'obélisque de granit qui se dresse encore au milieu de la place immense, je lis : *Christus vincit*, *Cristus regnat*, *Christus imperat*.... et ils sont morts!..... Je continue : je passe entre les temples, les images sacrées, et les portiques, et je pénètre dans cette basilique, la merveille du monde, j'entre dans cette lumière, dans cette splendeur, dans cette immensité, dans ce rayonnement de toutes les gloires, depuis le père céleste resplendissant à la voûte, au milieu des séraphins et des anges, jusqu'à ce glorieux tombeau; et parmi les grandes figures des Prophètes, des Évangélistes, des Docteurs, des Fondateurs d'ordre, de tous ceux qui ont fait un œuvre ici-bas, je lis gravées en caractères d'or ces paroles immortelles : TU ES PETRUS, ET SUPER HANC PETRAM ÆDIFICABO ECCLESIAM MEAM, ET PORTÆ INFERI NON PRÆVALEBUNT ADVERSUS EAM! Tu es Pierre, et sur cette Pierre, je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre Elle... (2).

Et en vérité, quand je traverse ces grands contrastes, quand je suis accablé d'admiration en présence de ces monuments et de ces triomphes, lorsque je viens à me dire : « Il y a des hommes qui « veulent habiter là, qui veulent se poser et s'asseoir là... au « milieu de ces splendeurs et de ces grandeurs..» Mais... c'est impossible!.. mais la nature invincible des choses y répugnera éternellement! On ne refait pas l'histoire! On ne refait pas le genre humain!........ Mais il faudrait alors raser Rome tout entière, et en refaire une à votre taille.

Restez donc à votre place, et pour l'honneur de l'Italie et du monde, laissez à la sienne le Vicaire immortel de Jésus-Christ.

Il est donc vrai, et il faut l'ajouter : partis de si loin nous sommes

(1) Tacite.
(2) Mat., XVI, 18

arrivés providentiellement à la magnificence, à la splendeur, à ce légitime éclat de la pourpre romaine; mais sachez-le bien, nous n'oublions pas nos origines, et quelles que soient les apparences, ne croyez point que nous tenions à cette pourpre : elle couvre de profondes vertus, et des lumières qui n'ont pas défailli depuis dix-huit siècles dans le cœur des pontifes; et nous redisons tous avec saint Paul, et nul ne le redit mieux que celui dont votre amour généreux, M. F., fait aujourd'hui le plus riche trésor : oui, notre vénéré Pontife, dans sa sublime pauvreté, redit, et nous tous avec lui, et avec le grand Apôtre : *Scio et abundare, scio et humiliari* (1); je sais être dans l'abondance et je sais être aussi dans l'humiliation et la détresse; et puisque ces jours sont venus, le pain que me donnent mes enfants est doux à mon cœur.

Quand il plaît à Dieu d'envoyer la paix et la gloire à son Eglise, l'Église, Messieurs, sait en jouir, non pour elle, mais pour vous. Pour elle, elle n'oublie jamais ni Bethléhem, ni le Calvaire, ni la prison Mamertine, ni les Catacombes; prête à y redescendre encore, si Dieu le voulait, certaine d'en sortir un jour avec ce feu sacré de la vertu chrétienne, sans lequel le monde entier retomberait dans ces ténèbres, dans cette nuit éternelle, qui, comme l'a chanté votre grand poète, menace toujours les siècles impies :

Impiaque æternam timuerunt sæcula noctem!

Et ici, Messieurs, une pensée me frappe, un rapprochement me saisit. — Il y a, au moment où vous m'écoutez, deux villes dans le monde où se parlent toutes les langues, et où se sont donnés rendez-vous tous les peuples, par leurs divers représentants : Londres et Rome : Londres, où sont venus, pour la grande exposition des merveilles de l'industrie humaine, tous les Capitalistes et les Savants de la terre; Rome, où sont venus, pour se ranger autour du Père commun des fidèles, les Évêques de toutes les parties du monde chétien.

Je suppose, hypothèse heureuresement impossible, que, par un affreux malheur, tout ce qui est à Londres disparaisse dans une

(1) Philipp., IV, 12.

immense et subit affaissement; certes, ce serait une catastrophe digne de toutes nos larmes, mais après tout, une calamité réparable; car enfin, chose semblable s'est déjà vue sur la terre. Témoin cette Rome même où nous sommes, et où l'ancien monde avait fait comme une exposition perpétuelle de son industrie, de ses arts, de ses richesses : mais un jour, Dieu envoya la tempête, et toutes les merveilles de ce vieux monde disparurent; et ce sont ces Papes, que les sauvages du dix-neuvième siècle appellent des barbares, qui sont allés en rechercher les débris sous les décombres. Ils ont tiré, des ruines du palais de Néron l'Apollon, ce faux Dieu, mais ce beau marbre, ils l'ont logé dans leur palais; ils ont réuni autour d'eux les Raphaël, les Michel-Ange et les Bramante, ils ont encore les Overbeck et les Tenerani; mais plusieurs siècles d'efforts, en ressuscitant les arts du monde ancien, n'ont pu les surpasser. Si vous êtes si fiers de ce que vous appelez vos découvertes, Messieurs, prêtez de loin votre oreille au bruit extraordinaire de cette immense destruction, promenez les regards de votre esprit consterné sur ce monde antique, puissant, ingénieux, poli, brillant, et voyez-le tout à coup écrasé, oublié, disparu, sous une épouvantable chute! Mais qu'a fait l'humanité? Elle a recommencé, et, après dix-neuf siècles, nous la voyons exposant de nouveau ses arts, ses statues, son travail, son industrie.

Ah! ce n'est pas vous, Messieurs, ce n'est pas moi, qui voudrions maudire l'industrie moderne. Elle est fille du travail, et le travail est digne de respect; l'homme y trouve sa noblesse dans son châtiment. Qui a fait les merveilles de l'industrie moderne? le travail libre de l'ouvrier intelligent et honnête? Qui a rendu le travail libre? Qui a rendu l'ouvrier honnête? C'est le Christianisme. Sans lui, que serait l'industrie? Loin de lui, que deviendrait-elle? L'industrie, sans le vouloir, se courbe en serviteur docile et concourt aux desseins de Dieu. Elle nous a portés ici, et je remercie ces instruments ingénieux qui accélèrent ici-bas la marche des envoyés de l'Évangile... Seulement à ces hommes réunis loin de nous, à travers la distance, au milieu des splendeurs, de l'enivrement, de la richesse, des succès, je crie : Pensez à Dieu.

Puis je regarde Rome.

A Rome, on pense à Dieu. Nulles richesses, nul enivrement, un pauvre prêtre entouré de pauvres prêtres, la faiblesse apparente, des craintes et des adieux avec des prières, trois cents vieillards réunis autour d'un autre vieillard, qui est leur père, et qui peut leur dire, comme le Prince des apôtres : *Seniores obsecro, consenior ego, et testis Christi passionum* (1) : « Vieillards de l'assemblée « sainte, je vous conjure, Vieillard comme vous, témoin et héritier « des souffrances de Jésus-Christ. »

Eh bien ! supposez un moment que ces trois cents vieillards disparaissent de la face de la terre. Au lieu de supprimer les 10,000 capitalistes qui sont à Londres et ce qu'ils peuvent, les 10,000 savants et ce qu'ils savent, supprimez les 300 vieillards qui sont ici et ce qu'ils représentent, la foi, la vertu, Jésus-Christ, les Saints, l'Eucharistie, l'Évangile, la Croix ! Oui, supposez un moment ces choses de moins dans le monde ! Comment le monde les retrouvera-t-il? sous quels décombres ira-t-il les rechercher? Ah ! nous ne sommes pas des capitalistes, des spéculateurs, des industriels ; nous n'avons pas été envoyés aux hommes pour faire des machines : mais nous avons été donnés au monde pour sauver les âmes, et les âmes ont besoin de nous : et sans nous les âmes mourraient au milieu des richesses : et si vous nous repoussez, sachez bien que vous attentez aux âmes.... et si vous vouliez porter des mains encore plus insensées que sacriléges sur la pierre fondamentale qui nous porte, essayant de l'ébranler, afin d'ébranler tout l'édifice avec elle : ah ! redoutez votre triomphe, car vous seriez écrasés vous-mêmes sous les ruines que vous auriez faites !

Mais c'est assez dire ce que nous sommes, ce que nous représentons; et pourquoi notre concours extraordinaire ici, autour de la Chaire du Père des fidèles et du Pasteur des Pasteurs. Voyons maintenant ce qu'est spécialement l'Église d'Orient, et ce que, dans cette circonstance solennelle, elle demande de nous, et de vous.

(1) I Pet., § 1.

II

Eh bien ! donc, M. T. C. F., reposons-nous maintenant dans les pensées de l'amour, de la charité évangélique, dans l'inclination de nos cœurs à secourir et à consoler cette Église d'Orient, notre sœur, je dirais presque notre mère par son antiquité, son origine, et ses premiers bienfaits.

Vous connaisez tous, Messieurs, l'appel qui vous a été adressé par les Évêques de l'Orient, qui sont à Rome, par les Évêques de Syrie, de Constantinople, de Smyrne, de la Grèce : ils vous ont exposé les besoins de leurs Églises : ils vous ont conjuré de les aider à faire fleurir les Chrétientés fidèles, et à ramener à l'Unité les schismatiques.

Vous connaissez aussi les lettres admirables par lesquelles notre vénéré Pontife nous exhorte tous à tourner nos regards vers l'Orient, encourage ces Églises affligées, et appelle les communions séparées à l'Unité, avec toute la tendresse de son âme apostolique.

Vous savez enfin, ou du moins il importe que vous sachiez ce que vous devez, ce que nous devons tous à l'Orient, ce qu'il a été pour nous, et ce que vous pourriez être pour lui... Mon Dieu ! Nous oublions trop tout cela ; nous l'oublions, comme on oublie les bienfaits éloignés, mais il importe de s'en souvenir.

Ah ! qu'ils furent beaux les pieds de ces hommes, qui des montagnes de l'Orient, des sommets sacré du Sinaï, du Carmel, du Thabor, du Calvaire, sont venus nous évangéliser la paix et tous les biens ! *Quam pulchri super montes pedes evangelizantium pacem* (1) !

Quel jour ce fut dans l'histoire du monde, que celui où au fond de l'Orient, sur les bords de cette mer célèbre et enchantée, qui nous a tous portés ici, une bouche divine adressa à douze pauvres orientaux ces immortelles paroles : *Ite, docete omnes gentes* (2) ! Et

(1) Is., LII, 7.
(2) Matt., XXVIII, 19.

la parole de Dieu, selon l'expression de l'Apôtre, se mit à courir la terre, *currit Sermo Dei* (1), portant partout la lumière et la vie, plus puissante que la première parole qui avait dit : que le jour soit et le jour fut ! Oh ! que l'Orient sera beau à voir, quand les divines clartés qu'il a perdus retourneront vers lui, quand le soleil de la foi, descendant glorieux à l'Occident, renverra ses suprêmes et plus brillantes splendeurs vers les cimes du Sinaï, du Calvaire, de l'Ararat, vers tous les sommets sacrés de l'Univers, éclairant de là toutes les plages, tous les déserts, toutes les rives de l'Afrique, de l'Asie, et les îles inconnues !

L'Orient ! L'Orient ! Berceau de toutes les grandes choses de l'humanité ! Berceau des races, berceau des langues, berceau des vieilles traditions, et de la foi sacrée des peuples !

Mystérieux et fatidique Orient, où la sagesse divine a rendu ses oracles ! où la sagesse humaine allait chercher les vieux souvenirs, les primitives croyances, et cette science blanchie par le temps dont parlait le prêtre Egyptien au philosophe de la Grèce !

L'Orient ! antique foyer de toute civilisation, de toute lumière sacrée et profane !

L'Orient ! centre, pendant quatre mille ans, de toutes les affaires divines et humaines ! Oui, pendant quarante siècles tous les regards de l'humanité, toutes ses espérances, tous ses soupirs furent tournés vers l'Orient !

Là les premiers hommes, les premiers ancêtres de l'humanité, entendirent la voix de Dieu !

Là fut le mystérieux et douloureux Eden : au temps de la primitive innocence, là sur le bord de ces quatre fleuves fameux, qui de l'Eden coulaient vers les quatre points de l'horizon, l'humanité connut un jour de bonheur, trop tôt suivi, hélas ! d'un coup de foudre et d'une affreuse nuit! Là tout en nous, un moment, fut pur, noble, saint.... et bientôt, hélas ! tout fut troublé, abaissé, flétri !

Là fut rendu le premier châtiment, puis aussitôt après donnée la première promesse, la première espérance : oracles sacrés répétés de siècle en siècle par tous les prophètes. Oui, toutes les promesses, toutes les bénédictions de Dieu ont été là.

(1) Thes., 3, 1.

C'est là que Dieu ne tint pas sa miséricorde enchaînée dans sa colère, et ne voulut pas être un seul jour oublieux de ses bontés !

C'est là, pour montrer qu'il n'avait pas rompu avec l'humanité, malgré sa chute, qu'il eut ses premiers amis parmi les enfants d'Adam : Abraham, Isaac, Jacob, dont il aime à se nommer le Dieu, comme s'il voulait s'unir par son nom à la famille des hommes : Lui qui s'appelle *le Roi immortel des siècles, l'Ancien des jours, Celui qui Est*, il s'appelle aussi le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et Jésus-Christ se plaît dans l'Évangile à répéter ces noms de l'amitié divine.

C'est là qu'il refit solennellement alliance avec notre nature, et qu'il y eut un peuple de Dieu sur la terre.

C'est là que toutes les figures du sacrifice qui devait sauver le monde furent montrées aux hommes.

Là parurent tous les hommes divins : non-seulement les vieux Patriarches, mais ce Melchisedech, tout à la fois Roi et Pontife, *Rex et sacerdos* : image par le Pontificat et la Royauté — Royauté de Justice et de Paix — image du Vicaire de Jésus-Christ. Vous le voyez, Messieurs, le Pontificat royal est ancien comme le monde !

Moïse et Aaron : Moïse, libérateur du peuple de Dieu, et figure du grand libérateur du monde : Moïse, qui, sur le Sinaï fumant, vit Dieu face à face, et redescendit apportant de là au monde cette incorruptible lumière de la loi qui devait illuminer tous les siècles. *Incorruptum legis lumen incipiebat sæculo dari* (1).

Là tous les prophètes ont chanté : David, Isaie, Jérémie : ils chantaient la gloire et les douleurs du Christ, la joie et les tristesses de son Eglise : car toujours, dans les chants sacrés, comme dans les œuvres divines, la joie est unie à la douleur, et le cantique de la victoire précédé des gémissements de l'épreuve.

Et en même temps que les prophètes chantaient, Dieu faisait, dans les entrailles de l'Orient, au fond des races humaines, cette lointaine et mystérieuse préparation à l'accomplissement de tous les oracles.

Là passaient les uns après les autres sous la main de Dieu ces grands empires, que Daniel a vus, préparant le grand empire

(1) *Sapient.*

romain qui les absorba tous, pour faire place lui-même, dans un empire plus grand, à une unité plus haute, terme de toutes les pensées divines.

Et cet empire sans armes fondé par la foi et par l'amour, ce dernier et souverain Empire, où devaient aboutir tous les mouvements des peuples, et se résumer toute l'histoire, cet Empire immortel du Christ, c'était toi encore, ô Rome, qui devais en être la Capitale, toi que le travail de l'Orient et du vieux monde pendant quarante siècles enfantait, toi que ta mystérieuse destinée appelait à être deux fois reine du monde.

Roma, Caput mundi, quidquid non possidet armis,
Relligione tenet!

Et ainsi, tout a commencé en Orient, tout est venu de l'Orient : les plus grands noms, les plus grandes choses de l'humanité, Moïse, Elie, Jésus-Christ; la Loi, la Prophétie, l'Évangile.

C'est là sous ce beau ciel, à l'ombre de ces palmiers et de ces térébynthes, dont parle l'Évangile, au pied de ces montagnes qui bordent l'horizon, dans ces lieux nommés des noms les plus chers et les plus saints : Béthléhem, Nazareth, le Thabor, le Calvaire, qu'apparut un jour le plus doux et le plus beau des enfants des hommes, fils d'une pure Vierge, fruit merveilleux de la plus belle fleur de l'humanité, fils de l'homme, et fils de Dieu, portant le premier nom avec prédilection, afin de converser plus doucement avec nous et de mieux voiler sa gloire : Jésus-Christ notre Seigneur, petit enfant de l'Orient, dont les paroles ont éclairé la terre, renversé la sagesse antique, rendu des entrailles au genre humain, ressuscité les morts, dans le court passage de Béthléhem au Calvaire. *In terris visus est, et cum hominibus conversatus est* (1).

Dans les bourgades, dans les villes, au bord des lacs, dans les déserts, sur les montagnes, les peuples le suivaient en foule; et ouvrant sa bouche divine, il révélait aux hommes les choses du Ciel!

O Orient! O Emmanuel! soleil de justice, que disiez-vous donc? qu'apportiez-vous?

(1) Baruch, III, 38.

Il apportait l'illumination des hommes et la Rédemption par son sang : car son sang a coulé là, et a consacré à jamais cette terre. Son Apostolat divin, c'était par la Croix, l'Apostolat de l'amour et de la lumière. A la terre froide et glacée, et endormie dans les ténèbres, il apportait le réveil dans la vérité pure et la céleste charité. Il venait ouvrir au monde ces horizons inconnus, infinis, dont le Poète immortel de l'Italie, votre Dante, a dit, *qu'ils n'ont pour confins que la lumière et l'amour :*

Che solo amore e luce ha per confine.

A cette irradiation nouvelle venue de l'Orient, tous les peuples du monde devaient se relever et tressaillir. La voilà, la voilà cette lumière attendue et annoncée par les oracles sacrés et profanes, par toutes tes grandes voix elles-mêmes, ô Rome ! Voici que s'ouvre cet ordre nouveau de grands siècles, qu'avec toutes les Sybilles, ton Virgile a chanté : *Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo*. Voici ces mystérieux conquérants, que les peuples, tes graves historiens, ton Tacite, ton Suétone en sont témoins — attendaient de l'Orient : *Venturos ab Oriente qui rerum potirentur.*

Ils viennent, les voilà.

Quel est, au pied du Capitole, cet homme venu de l'Orient qui tient sur son cœur, cachée sous sa robe de Juif, une croix de bois ? Il est là, dans la foule agitée : il voit peut-être passer Néron qui s'en va à sa maison d'or, et qui bientôt le fera crucifier : c'est lui qui doit succéder aux Césars; car c'est lui, un jour, sous le ciel d'Orient, qui a dit à un autre homme : « Vous êtes le Christ, fils du « Dieu vivant ; » *Tu es Christus, filius Dei vivi* (1) ! et c'est à lui que cet homme Fils du Dieu vivant a répondu : « Simon, fils de « Jean, ce n'est pas la chair ni le sang qui te l'ont révélé, mais mon « Père céleste ; et Moi je te dis : Tu es Pierre, et sur cette pierre, « je bâtirai mon Église . »

Quel est cette autre Oriental, qui arrive par cette voie Appienne où a passé tout le vieux monde ? Le voyez-vous, à Pouzzoles, debout sur la poupe du navire, portant avec lui l'Évangile et la fortune du monde, jetant de là un regard impatient sur l'Italie ? Il s'avance

(1) Mat., xvi, 16.

jusqu'à ce *forum Appi* et ces *tres tabernas* (1), qui sont là encore; là il rencontre les Chrétiens de Rome venus au-devant de lui, et consolé, fortifié par leur affection, — car dans sa poitrine d'apôtre il portait un cœur d'homme, et le texte sacré remarque que son cœur avait besoin de confiance, — il en prit, *accepit fiduciam* (2), et remerciant Dieu, *gratias agens Deo*, il marche en avant, à travers ces fastueux tombeaux que nous voyons encore et les temples des faux dieux, vers cette grande Rome qu'il venait conquérir à Jésus-Christ : c'est Paul, l'Apôtre des nations, qui vient finir à Rome, par le martyre, cette grande carrière apostolique commencée à Damas.

Ah! quand je songe à ces deux hommes, à ce batelier de la Galilée, à cet autre, faiseur de tentes, marchant contre le colosse romain, eux deux, eux seuls, je suis saisi!

Mais après les apôtres, voici venir de l'Orient les hommes Apostoliques.

Où va, poussée par les vents et les flots, cette barque sur laquelle sont montés, et voguent s'abandonnant à la Providence, le ressuscité de Béthanie, Marthe et Marie, ses sœurs? C'est dans la vieille terre des Gaules, au doux rivage de Marseille, que les dépose la main de Dieu; et la ville phocéenne, berceau de la lumière et de la civilisation dans notre pays, recevra par eux une lumière et une civilisation plus haute.

Et vous, qui avez vu l'Apôtre saint Jean, et vous, disciple de son disciple Polycarpe, ô Pothin, ô Irénée, quittez la riante Ionie, et venez donner à la jeune Lugdunum les glorieuses prémices de la foi chrétienne et du martyre.

Et vous qui avez entendu saint Paul à l'Aréopage, et qui de ce sénat fameux êtes passé à l'École de ce barbare, vous, grand saint Denis, c'est jusqu'à Paris, cette ville réservée à de si grandes destinées, encore inconnues, que l'Esprit de Dieu vous pousse.

O Dieu! de quel éclat brillait alors la foi dans cet Orient, qui en envoyait la radieuse splendeur aux plus lointaines extrémités du monde occidental!

Là étaient les grandes Églises patriarcales, Jérusalem, Antioche, Alexandrie, Constantinople, et tant d'autres Églises fameuses.

(1) *Act. apost.*, XXVIII, 13.
(2) *Id.*, 15.

O Églises de l'Orient, Églises de Jérusalem, d'Antioche, d'Alexandrie, d'Éphèse, d'Athènes, de Corinthe, de Césarée, de Thessalonique, d'Édesse, de Nicée, de Constantinople! Quels Évêques! quels Saints! quels docteurs vous avez vus sur vos siéges illustres! Là parurent les premiers apologistes; là se tinrent à Nicée, à Constantinople, à Éphèse, à Chalcédoine, ces grands Conciles, où furent définis à jamais les dogmes chrétiens, et que la foi d'un saint Grégoire le Grand révérait à l'égal des quatre Évangiles.

A cet Orient d'ailleurs, depuis la conquête d'Alexandre, avait été donnée, pour servir aux secrets desseins de Dieu dans la propagation de l'Évangile, une langue merveilleuse, cette langue grecque d'une richesse, d'une précision, d'une harmonie incomparable, la langue des philosophes, des poètes, des orateurs, si bien faite, comme le remarquait déjà saint Basile dans son panégyrique de saint Athanase, pour préciser la rigueur de nos dogmes, et en développer la magnificence. Ce furent les Pères Orientaux qui soutinrent l'éclat des lettres grecques, et en perpétuèrent la gloire.

Voyez, Messieurs, se lever de toutes ces Églises de l'Orient, pendant cinq siècles, ces grandes lumières, ces Pères de notre foi, apologistes, exégètes, théologiens, orateurs; voyez ces glorieuses pléiades du ciel de la Grèce, saint Justin le Philosophe, Miltiade, Quadrat, Méliton, Athénagore, Tatien, Clément, Origène, Eusèbe, saint Basile, surnommé le Platon chrétien, saint Chrysostôme, la bouche d'or, saint Grégoire de Nazianze, l'harmonieux poète et le divin théologien, saint Athanase, l'invincible controversiste, et tant d'autres noms glorieux, qui entourent encore les chrétientés d'Orient d'une immortelle auréole. La science, l'éloquence, la sainteté, toutes les gloires divines et humaines à la fois étaient là. Quelle fécondité! quel éclat! quelle vie! quelle puissance!

Mais hélas! hélas! O Constantinople, c'est toi qui as tout perdu!... Tu as tout perdu, lorsque dans un jour d'égarement tu as voulu t'élever, et dominer dans ton orgueil! Ce n'est pas à toi, c'est à Rome, qu'a été donnée la Primauté dans l'Église... mais tu l'as convoitée, et pour l'obtenir, hélas! hélas! tu t'es livrée, tu t'es faite esclave! tu as voulu conquérir les gloires mondaines, et ton triomphe a été la source de toutes les misères, et l'origine de ce

monstrueux empire, despotique et abject, que les nations de l'Europe se fatiguent à soutenir ! Et ton Patriarche avili, abaissé, n'a plus été qu'un vil jouet dans les mains de tes despotes couronnés !

Et voilà cependant aujourd'hui ce qu'on voudrait que devînt le Pontife Auguste de la Ville éternelle, le Guide de notre foi, le Père de nos âmes ! Mais non, mon Dieu, jamais ! jamais !

Le schisme livra donc misérablement l'Église au pouvoir et les peuples à l'Islam ; car bon gré, mal gré, la liberté des peuples est toujours solidaire de la liberté de l'Église ! Constantinople tombée enfin sous le cimeterre de Mahomet, fut, et reste aux yeux du monde, le plus lamentable exemple de ce qu'il en coûte aux peuples pour rompre avec l'Unité.

Et c'est ainsi que depuis tant de siècles, ces belles contrées, les plus florissantes de l'ancien monde, gémissent sous le joug abrutissant des Turcs. Que sont devenues toutes ces grandes et illustres Églises que nous énumérions tout à l'heure avec orgueil ? C'est à Vous, pieux Évêques, qui montriez tout à l'heure à l'Église de Rome les rites vénérables de votre vieille liturgie Orientale, c'est à vous plutôt qu'à moi qu'il appartiendrait de redire ici les maux de vos Églises, leur asservissement, leur pauvreté, leur détresse, et la terreur de mort que le fanatisme musulman suspend incessamment sur elles ! Mais que dis-je ? Les derniers éclats de ce sanglant fanatisme n'ont-ils pas récemment épouvanté le monde par des horreurs telles que le soleil n'en avait jamais éclairé de pareilles ? Les plus terribles fléaux de Dieu avaient-ils jamais montré au monde rien qui approchât des abominables massacres de Saïda, d'Harbeia, de Rachaya, de Der-el-Kamar, de Damas ?

L'avenir étonné se demandera peut-être comment ce despotisme et cette barbarie subsistent encore. « Ah ! disait autrefois Bossuet, la politique soutient cet empire décrépit qui menace ruine ; elle fait autour de lui des barrières pour l'empêcher de tomber ! » De même encore aujourd'hui, rongé jusque dans ses entrailles, et miné sur sa base chancelante, ce n'est plus que par l'étrange accord des puissances chrétiennes qu'il demeure là... On l'empêche de tomber sans pouvoir l'empêcher de mourir, et, en mourant, d'opprimer, de diviser, d'affaiblir encore les restes de nos Églises de l'Orient.

Et cependant des millions de Chrétiens gémissent sous son joug, ivrés presque sans défense à sa merci et à sa haine !

Mais laissons ces choses, et ne nous occupons que des âmes — quoique le sort des âmes soit bien attaché certes à ces choses — et à travers le fer, le feu, le sang, les horreurs, allons aux âmes, cherchons les âmes !

Grâce à Dieu, l'ombre de l'épaisse nuit qui enveloppe depuis tant de siècles le triste Orient commence à s'éclairer, et des signes consolants apparaissent. La double tyrannie de l'Islam et du schisme, qui pèse sur ces malheureuses Chrétientés, a déjà reçu de profondes atteintes, et elle va s'usant chaque jour.

Quoi que fasse la politique, la décomposition de l'Empire Musulman est visible, et sous ses ruines, quand il tombera, apparaîtront ces nationalités, que la sève chrétienne y a conservées, opprimées, mais vivantes. Car il est remarquable, Messieurs, que l'Islamisme n'a pas pu tout absorber dans l'empire turc, et qu'il y a encore en Orient, grâce au Christianisme, des peuples distincts, des Arméniens, des Maronites, des Bulgares, et d'autres, pour qui la question nationale se confond avec la question catholique : c'est, avec la grâce de Dieu, pour l'avenir de la foi dans ces pays une sérieuse espérance.

Le schisme aussi paraît frappé mortellement. Il est devenu trop évident par l'histoire, que, séparant les peuples du foyer des lumières et de la vie chrétienne, et livrant l'Église au pouvoir, le schisme traîne après lui deux inévitables fléaux : l'ignorance, et l'asservissement des consciences.

Ah ! pourquoi l'Orient tarde-t-il tant à le reconnaître ? Que ne l'a-t-il compris le jour où nous lui tendions si loyalement la main, aux Conciles de Lyon et de Florence ! Depuis ce temps il n'y a point de sérieuses difficultés doctrinales entre l'Orient et nous. Pourquoi l'union, si facile, si désirable, ne s'est-elle pas consommée ? Du moins alors, un grand pas a été fait, et depuis ces Conciles, si l'on veut me permettre d'emprunter à la langue diplomatique une expression pleine de justesse, il y a pour l'union un protocole ouvert, et chaque Église Orientale peut, quand elle le voudra, y apposer sa signature.

Il y a plus, et on peut dire que la question d'Orient vient d'être posée solennellement de nouveau dans l'Église Catholique.

O Père commun de toutes les Églises, ô Pasteur des agneaux et des brebis, ô Pasteur des Pasteurs, malgré les périls qui vous environnent et les soins universels qui vous accablent, que de fois, oubliant vos propres douleurs, vous avez tourné vos regards et votre cœur vers les douleurs de vos fils en Jésus-Christ, les Chrétiens de l'Orient, appelant sur eux les sympathies et les prières du monde chrétien, et les appelant eux-mêmes à vous avec le plus tendre et le plus paternel amour !

C'est par suite de cette haute sollicitude, que tout récemment encore le Saint-Père donnait à l'Orient, au sein de l'importante congrégation de la Propagande, de nouveaux zélateurs, qui se feront un devoir sacré d'étudier les besoins de ces Églises, et mettront tous leurs soins à préparer de plus en plus la réunion si désirée des communions séparées, sans porter atteinte à des rites antiques et vénérables auxquels le Saint-Siége n'a jamais refusé son juste hommage.

Une œuvre d'ailleurs, une œuvre providentielle a été fondée, et c'est en France, Messieurs, et, chose remarquable, c'est au sein de l'Institut de France, dans le cœur d'un savant, qui fut l'un des premiers mathématiciens de l'Europe, et aussi l'un des premiers chrétiens du monde, l'illustre et regrettable M. Cauchy, — je suis heureux et fier de prononcer ici son nom, car la reconnaissance pour les hommes qui ont bien mérité de l'Église est un doux et grand devoir pour tous. — C'est donc dans le cœur de ce grand homme de bien qu'est née cette OEuvre des Écoles d'Orient, et on peut dire qu'il s'y est dévoué jusqu'à la mort ; car au milieu de la sécheresse puissante de ses chiffres et de ses prodigieux calculs, il avait l'âme tendre comme une sœur de charité.

Cette OEuvre, du reste, comme toutes celles qui ont un grand but et sont suscitées pour de grands besoins, est évidemment réservée à de spéciales bénédictions, à un grand avenir. Avec quel élan, Messieurs, la France catholique répondit à l'appel, quand nous vint l'affreuse nouvelle des massacres des chrétiens, et qu'il fut glorieux au jeune Prêtre, que je vois aujourd'hui au milieu de vous, honoré par le Souverain-Pontife de distinctions dont son cœur et son

dévouement se montrent si dignes, d'être le député de la charité Catholique, auprès de nos frères de Syrie, et de leur porter trois millions, au nom de la France et du Monde chrétien.

Venez donc tous, M. T. C. F., avec toute la générosité de vos cœurs au secours de l'OEuvre des Écoles d'Orient ; et l'OEuvre continuera à envoyer aux Églises Orientales la double aumône dont elles ont besoin, préparant ainsi, pour un avenir prochain peut-être, l'accomplissement des desseins miséricordieux de la Providence sur ces pays infortunés.

Tel est, Messieurs, l'objet direct de cette réunion et des paroles que je vous adresse. Ce que l'Orient nous demande, ce que nous lui donnerons aujourd'hui, c'est tout à la fois l'éclatant témoignage d'une grande sympathie, et l'utile et nécessaire secours d'une large et généreuse aumône.

Vous tous, Évêques vénérables du monde entier, qu'êtes-vous venus faire ici ? Pourquoi avez-vous traversé les mers, laissé vos troupeaux, bravé les fatigues ! Vous êtes venus au Pape, comme on vient à son père quand il souffre, parce qu'il vous aime et parce que vous l'aimez, et il vous dit en effet comme un père à ses fils : Vous êtes mon orgueil et ma consolation.

Jamais, peut-être, il n'a été fait rien de semblable dans l'Église pour satisfaire à un simple besoin de cœur, d'affection, d'union.

Mais le cœur est l'artisan des grandes choses. Vous êtes venus par un sentiment de piété filiale, et voilà que votre réunion est, sans que vous l'ayez cherché, un grand événement.

Eh bien, notre réunion aura un autre grand effet encore, et sera aussi pour les Églises d'Orient une grande et inattendue consolation.

Ils l'apprendront, et ils en seront fortifiés, tous nos frères d'Orient, et ceux qui sont restés toujours, avec une fidélité si courageuse, attachés à l'Unité, et ceux que le schisme a séparés de notre communion, mais non de notre charité. Ils se diront : Rome, la France, l'Espagne, l'Allemagne, le monde catholique tout entier tressaille d'amour pour les Églises Orientales, et à Rome, devant trois cents Évêques rassemblés de toutes les parties de la catholicité, un Évêque d'Occident a redit les malheurs passés, et les infortunes présentes de nos Églises, et tous les cœurs ont été émus.

Évêques catholiques de la Syrie, de l'Arménie, de Constantinople

et de Smyrne, vous irez redire à vos fidèles cette étroite et tendre union des catholiques de l'Occident et des catholiques de l'Orient dans la charité de Jésus-Christ, entre les bras et sur le cœur du Père commun... Ah! votre mission de régénération au sein de vos propres Églises, et de conquête au sein des Églises séparées, cette mission est grande et laborieuse : mais vous retournerez encouragés, fortifiés pour votre OEuvre, par tous les vœux et toutes les sympathies de l'Occident; comme aussi peut-être par le spectacle de nos Églises, de nos institutions, de notre discipline, de nos séminaires et de nos écoles, de tous ces foyers d'apostolat et de doctrines offerts à notre clergé séculier et régulier, de tout ce qui fait enfin notre vie et notre force, et qui, transporté en Orient, rendrait à vos Eglises leur ancienne splendeur, et, grâce à votre fidèle énergie, fera revivre, avec le zèle et la doctrine des Basile et des Chrysostôme, la beauté des anciens jours.

Si vous attendez beaucoup de nous, c'est là, de notre côté, ce que nous attendons de vous avec confiance.

Mais pour toutes ces œuvres, Messieurs, votre concours est nécessaire, et c'est pour cela que huit vénérables Évêques, quatre de l'Orient, quatre de l'Occident, vont se tenir tout à l'heure aux portes de cette Église et tendre vers vous avec joie une main suppliante, vous offrant en retour de vos dons la reconnaissance de leur cœur et la bénédiction de Jésus-Christ.

Ah! Messieurs, laissez-moi vous le dire, avec toute la simplicité d'un familier langage, donnez abondamment pour cette œuvre; donnez votre plus généreux argent. L'argent, ce triste, mais admirable argent, dont on a dit qu'il est un mauvais maître, mais un bon serviteur; triste, car il sert si souvent au mal; mais admirable, quand il sert à la vérité, à la charité, à toutes les grandes choses; quand il devient, et il a souvent cet honnenr, l'instrument de l'homme pour les desseins de Dieu. Laissez-moi l'ajouter encore : Vous êtes venus ici avec bonne volonté, quelques-uns peut-être par simple curiosité, mais tous enfin pour faire une bonne œuvre : eh bien! faites-la meilleure que vous ne l'aviez prévu. N'est il pas toujours bon d'être meilleur qu'on ne semblait le vouloir? Mon Dieu! cela arrive sans cesse; et pour moi, sans cesse je rencontre des hommes qui sont meilleurs qu'ils ne croient. Je n'ai pas la foi, me disent-

ils. Si, vous l'avez : seulement le courage vous manque pour vous l'avouer à vous-mêmes. Osez être chrétiens et vous l'êtes. Aujourd'hui ayez aussi la charité plus que vous ne l'aviez prévu ; donnez tout ce qui est sur vous. Vous ne vous êtes pas chargés de manière à ne pas faire commodément le chemin, le retour sera plus facile encore. Il y a la quête, il y a la souscription : pensez aux deux. Pour la quête, donnez tout ce que vous avez en ce moment, sans compter ; pour la souscription, c'est affaire sérieuse, qui demande à être faite avec sagesse et réflexion. Vous calculerez donc la souscription, mais ici ne calculez pas, donnez selon votre cœur, et si j'ajoute selon le cœur de Pie IX, ce sera grandement.

Oui, c'est quelque chose de grand qu'il faut faire aujourd'hui, de plus grand peut-être que vous ne pouvez le prévoir ! Savez-vous quelle sera peut-être la portée de votre aumône ?... Cette pauvre femme de Jérusalem, qui donna à saint Pierre de quoi faire son voyage, savait-elle jusqu'où irait l'Apôtre, et ce que ce voyage devait donner au monde ? Dieu seul sait ce que les Évêques d'Orient feront de vos dons. Vous, unissez-vous à la pensée de Dieu, et donnez avec la charité et la générosité de cœurs vraiment chrétiens.

Quand je songe à ce que l'Orient a fait pour nous en nous donnant la foi, et que je vois cet Orient plongé dans ces ténèbres où nous serions nous-mêmes, si Pierre et Paul n'étaient venus, et courbé sous ce despotisme brutal qui l'opprime et le déshonore, et que je viens à me dire : Mais nous pourrions porter à ces peuples la liberté chrétienne et la lumière, et nous ne le faisons pas.... je ne puis m'empêcher d'appeler cette indifférence une coupable et odieuse ingratitude. Oui, nous avons entre nos mains, M. F., la régénération morale et la liberté de l'Orient : car le Christianisme, en affranchissant les âmes, délivre et relève les peuples. Il est le père de la vraie liberté, non de celle que prépare le mensonge, mais de celle qui est garantie par la vertu : il est le père de la vraie grandeur des nations : en quelque sens qu'on veuille l'entendre, il est le salut et la vie des sociétés.

Donc, si vous aimez la liberté et la dignité humaine, pensez à l'Orient ; si vous aimez la reconnaissance, pensez à l'Orient ; si vous aimez les âmes, pensez à l'Orient ; si vous aimez Jésus-Christ, pensez à l'Orient. — Ah! quand je songe que c'est l'Orient qui nous a donné

Jésus-Christ.... En retour pouvons-nous lui refuser quelque chose? Si vous aimez la Sainte-Vierge, pensez à l'Orient... Je n'ai jamais pu voir une femme juive sans penser à la Sainte-Vierge, sans me dire avec émotion que Marie était de son sang et de son peuple! Enfin, si vous aimez l'Église, songez à relever ces Églises, qui languissent, et à rapprocher du foyer des lumières et de la vie chrétienne celles que le schisme a désolées. En un mot, M. F., c'est de l'Orient que nous avons reçu tous nos biens. Eh bien, mesurons l'étendue de nos générosités à l'étendue de ses anciens bienfaits et de ses misères présentes, et marquons le grand jour qui nous rassemble par un grand acte de charité, auquel Jésus-Christ puisse donner en retour les bénédictions de la terre et la récompense des cieux.

II

ALLOCUTION ADRESSÉE AUX ZOUAVES PONTIFICAUX

DANS L'ÉGLISE COLLÉGIALE DE MARINO,

LE DIMANCHE 1er JUIN 1862,

POUR LA CLOTURE DU MOIS DE MARIE.

SUR LE COURAGE CHRÉTIEN

ET LA

DÉVOTION A LA SAINTE-VIERGE.

Quand les Évêques arrivèrent à Rome, les Zouaves pontificaux se trouvaient casernés à Marino, petite ville située à quelques milles de Rome, entre Frescati et Albano, et non loin de Castelgondolfo, sur une de ces belles et riantes collines dont la chaîne ferme le majestueux horizon de la campagne romaine. Ces jeunes soldats, pieux non moins que vaillants, s'étaient plu à faire les exercices du Mois de Marie dans l'Église collégiale de Marino; et chaque soir les voyait réunis

en grand nombre devant l'autel de la Sainte-Vierge, chantant d'une voix mâle et émue des cantiques en son honneur. Dès qu'ils apprirent l'arrivée à Rome de Mgr l'Évêque d'Orléans, ils se souvinrent qu'il avait prononcé naguères l'Oraison funèbre des victimes de Castelfidardo, et ils l'invitèrent à venir faire avec eux la clôture du Mois de Marie. C'était le moment où les Évêques étaient le plus occupés à Rome, et Mgr l'Évêque d'Orléans lui-même devait prêcher le 3 juin à *S. Andrea della Valle*, pour les Églises d'Orient. Il ne crut pas cependant devoir refuser l'invitation de ces braves jeunes gens.

Le dimanche, 1er juin, la population tout entière, mêlée aux Zouaves, remplissait les rues de la petite ville, et suivit avec le bataillon, musique en tête, Mgr l'Évêque d'Orléans à l'Église. Plusieurs ecclésiastiques et pèlerins étaient aussi venus de Rome à Marino pour cette fête. Mgr l'Évêque d'Orléans prononça l'allocution suivante :

Militia est vita hominis super terram.

La vie de l'homme sur la terre est un combat.

(*Job*, c. 7, v. 1er.)

C'est avec une vraie joie, Messieurs, que j'ouvre en ce moment la bouche au milieu de vous; et bien qu'inconnu dans cette église et étranger à cette chaire, j'y parais néanmoins avec confiance, sûr de n'être pas étranger à vos cœurs, et plein d'espoir que les accents de mon âme trouveront un fidèle écho dans la vôtre.

Et ce m'est encore une consolation particulière d'être venu ici dans ce jour, pour y répondre aux vœux de votre piété, y achever avec vous les saints exercices du mois de Marie, et vous adresser, dans quelques paroles courtes et simples, une exhortation utile à votre salut, sous les auspices de la bienheureuse Vierge, Mère de Jésus-Christ, et notre Mère.

La plupart, vous êtes jeunes : vous l'êtes tous par le dévouement et par le cœur; et vous portez l'uniforme des guerriers. A l'entrée donc de la carrière, vous avez compris la vertu profonde de cette parole du vieux patriarche de l'Idumée, dont j'ai fait le commencement de ce discours : *Militia est vita hominis super terram :* la vie de l'homme sur la terre est un combat.

La lutte ne déplaît pas à cet âge ardent et généreux qui se nomme la jeunesse; la perspective du péril et des courageux labeurs n'a rien qui l'effraie; et c'est pourquoi, quand j'ai cherché quel pourrait être le plus convenable sujet de cette allocution, j'ai rencontré naturellement sur mes lèvres la parole de l'homme qui a le plus souffert et le plus lutté ici-bas : *Militia est vita hominis super terram :* la vie de l'homme est un combat, une vraie milice sur la terre.

Saint Paul a fait écho à cette sentence du patriarche iduméen, quand il nous a dit à tous ces paroles, qui sont la conséquence de celles de Job : *Labora, sicut bonus miles Christi :* travaillez, comme un bon soldat de Jésus-Christ.

Eh bien donc, en venant passer quelques instants avec vous, et vous entretenir de la Sainte-Vierge, redire son nom mille fois béni et toujours si cher à votre cœur, j'ai voulu, jeunes soldats chrétiens, vous inviter à une lutte sans laquelle toutes les autres seraient vaines, sans laquelle on aurait inutilement reçu de Dieu tout ce qu'il y a de plus noble et de plus heureux dans ses dons, sans laquelle les palmes et les gloires de la terre se flétriraient bien vite : j'ai voulu vous entretenir de la grande lutte de la vie, où le champ de bataille est la conscience, où le combat est entre le bien et le mal, entre le vice et la vertu, entre la vie et la mort éternelle.

Ces pensées occupaient mon âme, lorsque, pour venir vers vous, je m'arrachais un moment aux grands labeurs qui nous occupent tous à Rome, nous, Évêques catholiques accourus de tous les points de l'univers auprès de notre saint Pontife menacé; lorsque je traversais hier cette solitude majestueuse de la campagne romaine, non loin de ces tombeaux illustres qui bordent la *Via Appia*, et de ces aqueducs triomphants qui portent encore les eaux des montagnes à la Ville éternelle; et quand ce matin même, parti des ruines du vieux *Tusculum*, je gravissais cette autre colline que couronne votre glorieux bataillon, sentinelle avancée pour la défense du Pontife. Sur cette

terre foulée par les pas des anciens héros, et témoin des antiques combats, et bientôt peut-être de nouvelles luttes, bon gré, mal gré, je songeais en moi-même à la condition militante de l'homme sur la terre, et à la lutte éternelle du bien et du mal dans la conscience, comme dans l'histoire.

Oui, Messieurs, pour être vertueux, pour demeurer fidèle au bien, au devoir, il faut la lutte; la lutte est partout et toujours nécessaire; partout il faut la force, la violence contre soi-même, le dévouement, l'abnégation, le sacrifice : partout la légèreté, la mollesse, l'insouciance, l'oisiveté, doivent être chassées de la vie ; partout il faut réfléchir, s'étudier, connaître ses faiblesses, pour les fouler aux pieds, ses passions, pour les purifier, les modérer, les vaincre au besoin, ou bien les diriger, les ennoblir, les sanctifier.

Qui de vous ne l'a pas éprouvé déjà? Qui de vous n'a pas déjà combattu, et je l'ajoute, déjà vaincu? Je suis sûr d'une chose : je ne vous connais pas tous... Il y en a que je connais parmi vous, qui sont les fils de mon ministère et de mon cœur; mais c'est le petit nombre ; et toutefois je puis dire que je connais votre secret à tous : Il n'y en a pas un seul d'entre vous, qui, dans un de ces moments suprêmes où se décide l'existence, n'ait entendu dans sa conscience une voix qui l'appelait aux saints combats, et lui criait : Sois le champion de la justice et du bien dans le monde! et qui n'ait répondu à cet appel. Si vous ne l'aviez pas fait, à un jour, à une heure que Dieu sait, vous ne seriez pas ici!...

Mais la vie est longue, Messieurs, et féconde en tristes naufrages... On manque quelquefois de persévérance; on déchoit souvent des résolutions les plus généreuses; on dément dans le secret de sa vie l'honneur de son dévouement. On peut avoir quelquefois la gloire au front et la honte au cœur...

Eh bien! Messieurs, je viens vous dire à quel prix on reste fidèle à la vertu, fidèle à soi-même, fidèle au véritable honneur; et ce qu'il faut savoir enfin souffrir, si l'on veut être toujours digne des grandes luttes de la vérité et de la justice.

I

C'est une noble chose que de vaincre, de triompher par la force; par une force quelconque;

C'est ce qui enlève les applaudissements des hommes, et l'enthousiaste admiration des multitudes.

Mais, plus la résistance dont on triomphe est forte, violente, invincible, plus la victoire est belle;

Plus l'énergie par laquelle on triomphe est spirituelle et pure: je m'explique; indépendante de la force matérielle et brutale; plus c'est la force de la justice, plus c'est l'énergie de la volonté, le courage de la vertu en même temps que la vigueur de l'intelligence, plus le triomphe est élevé.

A tous ces titres, quoi de plus glorieux que les triomphes de l'homme sur les passions et les faiblesses de son cœur?

Les hommes ont trouvé que la plus belle des gloires, c'est de vaincre dans les batailles les ennemis de la patrie par la force du génie militaire: d'autres ont dit que rien n'était comparable à l'humble pilote, qui surmonte la tempête, et force les flots déchaînés à le pousser en frémissant au port; quelques-uns ont jugé plus glorieuse encore la force morale, qui triomphe par l'ascendant d'une fermeté patiente, et conserve en paix la cité, malgré les agitations de la multitude. — Job semblait penser, et les saintes Écritures elles-mêmes semblent dire, qu'une des plus nobles victoires de l'homme, c'est d'avoir dompté ce superbe animal qui le porte dans les combats, et partage si vaillamment avec lui ses plaisirs et sa gloire. — Enfin tous ont trouvé que la gloire du martyr, qui triomphe des tyrans par la mort, et, l'Évangile d'une main, la croix de l'autre, peut être tué, jamais vaincu, était la gloire suprême.

Pour moi, je trouve plus belle encore la victoire sur les passions.

Car, remarquez-le bien, Messieurs, ici se révèle un des enseignements les plus saints de la doctrine chrétienne, un des mystères les plus profonds et les plus glorieux de l'humanité déchue.

Prenez-y garde, la vertu n'est pas toujours l'innocence : c'est quelque chose de plus pénible, mais aussi de plus glorieux.

Le premier homme avait été créé dans cette innocence heureuse, dans cette sainteté facile, dans cette justice originelle que nous avons perdue ;

Mais à ce premier plan du créateur, admirable sans doute, et d'un riant et pur souvenir, a succedé un second plan, plus admirable peut-être, et où paraît la vertu; *Virtus,* cette grande chose. La vertu, c'est-à-dire la lutte du bien contre le mal, c'est-à-dire le combat, c'est-à-dire la force, c'est-à-dire la victoire, c'est-à-dire le triomphe et l'empire sur les passions abattues.

O Chrétien ! Chrétien ! ta part est belle encore ; combats, combats avec courage; s'il fut plus heureux, l'homme innocent n'eut pas cette gloire.

Mais quelle guerre, ô chétien, quelle guerre terrible !

Tu as, il est vrai, Jésus-Christ pour chef, et la Croix pour étendard, dans cette noble guerre ; mais que de périls ! que de travaux ! que de sueurs ! que de larmes ! que de sang ! quelle lutte intime, profonde, douloureuse, quelquefois à mort !

Certes, on peut bien emprunter ici au poète antique ses énergiques paroles : *Bella ! horrida bella !*

Expliquons ce mystère.

Vous le savez, fils d'Adam, nous avons tous été conçus dans l'iniquité, sur le modèle du premier homme devenu pécheur, c'est-à-dire terrestre et charnel, et néanmoins superbe.

Le péché habite en nous : *Habitat in nobis peccatum*, dit saint Paul.

Oui, il y a en nous le germe fatal d'une créature malheureuse, dégradée, corrompue.

C'est ce que saint Paul, dans son rude langage, nommait *le vieil homme*, expression bizarre, d'une âpreté sublime, que le christianisme seul a dite à l'humanité, et qui lui révèle l'origine de ses misères, et aussi la régénération possible.

Oui, il y a en nous, en moi, en vous, une vieille créature méprisable, odieuse, quoique magnifiquement parée quelquefois et flattée ; insolente et rebelle, quoique vile et abjecte.

C'est le vieil Adam, homme de péché, homme d'ostentation,

homme de légèreté, homme de vanité et de mensonge, homme de néant;

Homme dont la mollesse, l'orgueil et la mobilité forment une trinité effrayante.

Démentez-moi, Messieurs, démentez-moi, si je ne dis pas la vérité; et s'il y a parmi vous un saint sans péché, étranger à ces misères, et qui puisse dire : Je ne suis pas de cette race;... qu'il se lève et nous jette sa pierre; je ne crains pas de l'y inviter.

Mais non, élevez-vous dans les régions supérieures de votre âme, et de là, regardez en bas; dominez vos sens; montez plus haut que votre orgueil, vous reconnaîtrez que c'est la vérité que je vous dis.

Cet homme est en vous; ce méchant homme, c'est vous-même; et vous ne pouvez être moins loyal que le grand roi, à qui un prédicateur, trop hardi peut-être, disait : *Tu es ille vir*, vous êtes cet homme! et qui répondit : C'est vrai!

Eh bien! Messieurs, ce méchant homme, qui est en vous, a des intelligences avec le mal au dehors; c'est de la puissance des ténèbres qu'il reçoit ses inspirations et ses forces;

Il a des intelligences avec le monde au milieu duquel nous vivons, avec ce monde que l'Évangile a maudit et qui maudit l'Évangile à son tour : avec ce monde qui est tout entier *in maligno positus*, planté, enfoncé dans le mal; qui est tout entier concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, orgueil de la vie;

Avec ce monde, c'est-à-dire, avec cette puissance terrible qui domine tout, qui entraîne tout, qui séduit et enchante, tyrannise et subjugue tout; et vous jugez de là quelle guerre, quels combats : *Bella! horrida bella!*

Mais, grâce à Jésus-Christ, il y a en nous le germe plus heurenx d'une créature meilleure, d'une créature plus sainte, renouvelée par le feu de l'Esprit-Saint et par les eaux régénératrices :

C'est le nouvel homme, l'homme céleste, l'homme de la vertu, l'homme de la sagesse laborieuse, l'homme de la vérité et de la justice reconquises, l'homme du combat; et il a des intelligences avec le Ciel.

Mais de là, vous le comprenez, deux hommes en nous, deux volontés contraires, deux lois redoutables qui se combattent.

« Ah! que je connais bien ces deux hommes-là! » disait encore avec une naïveté vraiment royale Louis XIV à Bourdaloue.

Eh bien ! entre ces deux hommes, la lutte est violente; je vous l'ai dit, c'est une lutte à mort : le vieil homme doit mourir ; mais il vend chèrement sa vie.

Messieurs, voilà tout le christianisme, toute la vie chrétienne.

C'est la grande lutte de la vertu ; c'est le grand combat du bien contre le mal : de la pénitence, de la justice morale et de la vérité contre les enchantements du plaisir et du mensonge.

Et par là même, c'est le plus noble spectacle, c'est la lutte la plus magnifique, c'est la plus glorieuse victoire qui fût jamais.

Pour moi, je ne connais pas dans toute l'humanité une gloire comparable.

Oui, le chrétien aux prises avec ses passions est le plus beau, le plus sublime athlète qui se puisse voir.

Du choc de ces volontés contraires, et des tempêtes qu'elles soulèvent dans son âme, jaillissent des éclairs de gloire d'une splendeur sombre, mais divine.

Vaincre dans les batailles les ennemis de la patrie n'est rien ; faire tomber les murs et les portes d'airain n'est rien ; précipiter dans la poussière des bataillons innombrables, n'est rien ;

Combats et jeux d'enfants que tout cela !

Oh ! s'écriait saint Paul, nos ennemis sont autrement redoutables et glorieux à vaincre !

Nous combattons contre la chair et le sang, contre l'orgueil de la vie, contre les Principautés et les Puissances, contre les ruses de Satan, contre la Puissance formidable des ténèbres, contre les anges de l'enfer transformés quelquefois en anges de lumière, contre toutes les hauteurs superbes qui s'élèvent ici-bas au travers de la vie, et en face de la vérité et de la vertu de Dieu ;

Mais aussi nous avons une force spirituelle et divine pour combattre et triompher !

Revêtez-vous, disait saint Paul, de l'armure de Dieu, *Induite vos armaturam Dei,* afin que vous puissiez demeurer fermes au jour du péril, *Stare in die malo.*

Quelles sont donc ces armes de Dieu ? Quelle est cette invincible et céleste armure ?

Le voici.

Soldats de Jésus-Christ, demeurez debout, *State ergo*, et le cœur

couvert de la justice comme d'une cuirasse, *Induti loricam justitiæ;* revêtus de la vérité comme d'une ceinture, afin de demeurer toujours fermes et droits, toujours forts par la sobriété, par la vigilance et par la prière: saisissez le bouclier de la foi, *Scutum fidei,* pour repousser tous les traits enflammés de l'ennemi : mettez à votre front l'espérance chrétienne, qui est le casque du salut évangélique, *spem*, *galeam salutis;* mettez à vos pieds cette chaussure mystérieuse, qui donne aux champions de la vérité et de la vertu cette noble fermeté dans les combats, cette immobilité généreuse qui ne lâche jamais pied: *Calceati pedes in præparatione Evangelii;*

Et de là, Messieurs, surgiront des héros, des combats pleins d'honneur.

Oui, lorsque le chrétien prend en main et brandit contre lui-même sa redoutable épée, c'est-à-dire le glaive de la parole divine, *gladium spiritûs*, oh ! alors, entre ses mains valeureuses, cette parole vive, efficace, et plus pénétrante qu'un glaive à deux tranchants, va, jusqu'à la division de son âme, porter le coup mortel aux passions les plus chères; la nature crie, le corps de péché résiste, mais il faut qu'il succombe : *destruatur corpus peccati;* il faut que le vieil homme soit dépouillé, vaincu, et devienne la noble conquête de l'homme nouveau, de l'homme céleste, la victime de la pénitence, l'holocauste héroïque de la vertu et de la justice : *Hostiam viventem, sanctam, Deo placentem.*

Et, grâces immortelles en soient rendues à Dieu et aux exhortations du grand Apôtre, ces nobles leçons ont été entendues; et dans tous les siècles on a vu des héros chrétiens, engagés dans la vie tumultueuse d'une milice profane, montrer que la licence des armes et le tumulte des camps ne sont pas incompatibles avec la Sainteté chrétienne.

Qui ne sait parmi vous, Messieurs, les glorieux souvenirs des Maurice, des Victor, des Eustache, des Sébastien, et de ces légions entières de chrétiens qui pratiquaient la sainteté évangélique au sein des armées payennes? Et que dire des anciens Croisés? Que dire des Bayard, des Turenne, des Condé, noms toujours glorieux, toujours chers à la France, et de tous ces héros, sans peur mais aussi sans reproche, si pieux, si fidèles, si humbles, si généreusement chrétiens? On peut l'ajouter, sans trahir ici les secrets de la vertu; il en est encore aujourd'hui, sur nos flottes et dans nos armées, fidèles aux souvenirs

et aux inspirations de la piété maternelle, émules de ces généreux chrétiens d'autrefois. Non, non, la piété n'a jamais été bannie du cœur des guerriers ; elle y a vécu plus noble, plus franche, plus généreuse ; et ces mâles courages, après avoir vaincu dans les batailles les ennemis de la patrie, savaient tourner contre eux-mêmes leurs généreux efforts, et livrer à leur âme, sans fléchir jamais, les rudes et glorieux combats de l'Évangile. Et ainsi recueillaient-ils fidèlement, pour le transmettre à leurs fils, avec la piété magnanime des preux, l'antique héritage de la valeur. Pourquoi me serait-il défendu de penser, Messieurs, que vous tous qui êtes ici, Volontaires de la foi et de l'honneur, vous êtes de ceux qui ont recueilli ce glorieux héritage ?

Je le répète, pour quiconque a l'intelligence de la vraie liberté et de la vraie gloire, cette victoire du chrétien sur les puissances du mal, c'est la plus noble des victoires; rien n'est plus grand à mes yeux ici-bas : voilà, voilà une liberté qui n'est pas une déception; voilà une gloire qui n'est pas une niaiserie et un jeu d'enfant.

Je ne craindrai pas de le dire, la palme même des martyrs, conquise rapidement par le combat d'un seul jour, par le sacrifice d'une seule vie, me paraît moins radieuse et moins belle que la palme des héros chrétiens, des héros pacifiques, des martyrs silencieux de la vertu, de la pénitence, de la chasteté et de la justice.

Je sais bien que tous n'ont pas à livrer d'aussi violents combats, et n'arrivent pas à cette grande gloire; il y a quelquefois des luttes plus faciles, des vertus de tempérament et d'habitude.

Mais, donnez-moi des hommes chez qui le vieil homme soit fort et terrible, les passions sans frein naturel, la legèreté impétueuse et emportée, la mollesse violente, l'orgueil indomptable;

Donnez-moi un saint Paul, et vous verrez un beau spectacle !

Vous verrez un homme qui, au retour du troisième ciel, gémissait encore sur la corruption de sa nature. Je châtie mon corps, s'écriait-il, *Castigo corpus meum;* car c'est un esclave rebelle; et je veux le réduire en servitude : *In servitutem redigo;* Pourquoi? Afin qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois pas réprouvé moi-même : *Ne reprobus efficiar.*

Seigneur, s'écriait-il un jour, qui me délivrera de ce corps de mort? *Quis me liberabit de corpore mortis hujus!* Malheureux

homme que je suis! *Infelix ego homo!* — Le Seigneur lui répondit: Non, ma grâce te suffit: *Sufficit tibi gratia mea.*

— Eh bien! continuait saint Paul, c'en est fait, oubliant tout ce qui est en arrière et au-dessous de moi: *Quæ retro sunt obliviscens*, je m'élancerai vers les choses qui sont en avant et au-dessus, je marcherai au prix et au but de ma vocation sublime: *Ad destinatum persequor, ad bravium supernæ vocationis.*

Je courrai, non pas comme un homme qui court en vain: *Curro, non quasi in incertum;* je combattrai, non pas comme un athlète qui frappe inutilement l'air: *Pugno, non quasi aerem verberans;* et je saisirai la vie éternelle!

Mais avant, il fera retentir, des extrémités de l'Orient, à travers l'Asie-Mineure et les Gaules, jusqu'aux extrémités des Espagnes, le nom de Jésus-Christ, et laissera partout la trace immortelle de son passage sur la terre.

Donnez-moi encore un saint Jérôme, cet héroïque vieillard, qui, sous ses cheveux blanchis par les années, les travaux et les macérations, sentait encore les feux des passions bouillonner dans son cœur, comme on voit sur les montagnes dont le front est couronné de neiges blanchissantes, s'agiter quelquefois avec violence les derniers feux des volcans qui s'éteignent;

Un saint Jérôme qui se frappait la poitrine avec des cailloux, se déchirait le corps avec des épines, et se plaignait encore de son imagination qui le transportait malgré lui au milieu des plaisirs enchanteurs de Rome;

Et puis, venez avec moi, venez voir la dernière communion du saint anachorète expirant: c'est tout le génie du Christianisme saisi et dépeint par le pinceau inspiré du Dominiquin.

Voyez-vous la foi vive et humble, l'espérance ardente et immortelle, dans les derniers regards du vieillard abattu, qui se soulève avec ses dernières forces pour adorer l'hostie sainte et vivante!

Voyez-vous l'amour tendre, profond, divin, dans cette larme qui tombe de ces yeux avides, et brillants d'un feu céleste, quoique humides et éteints dans les pleurs de la pénitence?

Et puis ce corps pénitent, et affaissé, et que soutiennent la foi, l'espérance et l'amour!

Et puis sur ce visage, sublime de souffrance et de génie, tant de

souvenirs de la vie la plus glorieuse, humiliée si profondément par la foi aux pieds de Jésus-Christ, et s'exhalant, dans un dernier et profond élan d'amour !

Et puis enfin recueillez son dernier soupir parmi cet extase...

Mais quelle est cette blanche et pure colombe, qui s'échappe et monte vers les joies éternelles?

C'est l'âme du vieux solitaire, quatre-vingts ans captive, libre enfin, et toujours jeune de gloire et d'immortalité, parce qu'elle fut toujours protégée dans son innocence pendant cette longue vie, par les travaux de la vertu, par les macérations et les jeûnes du désert.

Donnez-moi un saint Augustin... Vous êtes jeune; eh bien ! voici un jeune homme, né comme vous avec tout ce qu'il faut pour devenir un ange de lumière et monter jusqu'aux cieux, ou un ange de ténèbres, et creuser jusqu'aux enfers;

Il accourt de Carthage, des rives africaines, jusque dans la riante et molle Italie, pour y jouir de son opulence et de ses délices; il traîne après lui la longue et pesante chaîne de ses passions; et il joue avec ses fers; mais à trente ans, âge souvent favorable, il rougit de lui-même... il essaie de briser ses liens. Efforts inutiles... ses passions sont plus fortes...

Il s'indigne, il s'irrite contre lui-même... une longue et violente tempête s'élève dans son âme, et le bat de tous ses flots...

En proie à une effrayante agitation, il se lève, il va, il vient; enfin il se jette de désespoir et de honte au pied d'un figuier...

Quoi ! s'écrie-t-il, des ignorants ravissent le ciel sous nos yeux, et nous, Alype, ô mon ami, avec toute notre science, nous languissons dans le plus honteux esclavage ! nous savons où est la source du vrai bonheur, et nous n'osons nous y plonger !...

Cependant l'innocence et la volupté lui apparaissent et cherchent à faire la conquête décisive de cette âme ardente...

Et pendant ce combat, Augustin, c'est lui qui nous l'apprend, suait à grosses gouttes, pleurait à grosses larmes, se roulait dans la poussière.

Tout à coup le vieil homme succombe, expire, tombe en ruines ! et de ces ruines, de cette cendre fumante, sort un homme nouveau.. Que vois-je ? C'est l'Évêque d'Hippone ; c'est un aigle brillant, qui fend les airs, domine et oublie la terre, va d'une aile sublime jusqu'au soleil

de la vérité sans nuage, arrivé là, demeure contemplant d'un œil fixe les splendeurs de la foi éternelle, et revient illuminer de ces feux divins la sainte Église catholique entière;

Et son nom aujourd'hui protége encore la rive africaine, et brille à côté de la croix relevée enfin sur ces plages barbares par la valeur française.

Non, non, Messieurs, les Saints ne furent pas sans passions; ils furent Saints, non pas pour en avoir ignoré les attaques, mais pour en avoir triomphé. Je dis plus, s'ils avaient été sans passions, peut-être ils n'auraient jamais été Saints. Je m'explique. Qu'entendent les maîtres de la morale par les passions? Ils entendent ces mouvements impétueux de l'âme qui la poussent à la haine ou à l'amour. Qu'est-ce donc qu'une âme sans passions? C'est le plus souvent une âme lâche, molle et languissante, incapable, il est vrai, de descendre aux derniers excès du vice, mais impuissante aussi pour s'élever aux œuvres héroïques de la vertu. A quoi a-t-on comparé les passions? A des coursiers fougueux qui emportent l'âme dans le bien ou le mal extrême, selon qu'une main ferme ou lâche se sera emparée des rênes. Mais qu'ont fait les Saints? Les Saints ont dompté leurs passions, et, les tenant en bride, sans leur permettre de s'échapper jamais, ils les réglaient, ils les dominaient; ils s'en servaient en maîtres, pour donner à leur âme un généreux essor et s'élever aux actes de la plus forte vertu.

Vous le voyez donc, Messieurs, pas d'excuses qui vous dispensent de marcher sur les traces des Saints dans la carrière : pas de prétexte dont nous puissions couvrir notre lâcheté. Les Saints furent hommes comme vous, voilà pourquoi vous pouvez être Saints comme eux. Les Saints eurent vos passions et vos faiblesses, voilà pourquoi vous pouvez aspirer à leurs vertus et à leur gloire.

Donc, Messieurs, et vous êtes dignes, vous surtout, d'entendre ce langage, donc, armez-vous d'un courage invincible, et élevez vos âmes : que ce ne soit pas assez pour vous de la gloire terrestre, car après tout, elle passe; il est temps de marcher à la gloire immortelle, sur les pas de ces héros chrétiens qui nous ont si courageusement précédés dans la noble carrière de l'Évangile. Du haut des cieux, où ils

triomphent éternellement, leurs regards sont fixés sur vous. Levez les yeux, et voyez cette nuée imposante de Saints, glorieux témoins, qui applaudissent à vos généreux efforts, et cherchent à enflammer vos âmes, en vous montrant de loin le trône qui vous attend dans les magnifiques royaumes de la gloire. Du haut des cieux, ils vous tendent les bras, ils vous appellent à l'honneur : O nos Frères, nos jeunes Frères, vous disent-ils, refuseriez-vous de marcher sur nos traces pour conquérir les cieux ! Il ne s'agit que de ne pas vous laisser abattre pendant ce moment si court des tribulations de la terre, et voilà qu'un poids immense de gloire sera révélé en vous. Eh ! ne pouvez-vous pas tous ce que nous avons pu ? Le ciel n'est pas la patrie des lâches ; il n'y a que les courageux qui l'emportent : ces couronnes qui ceignent nos fronts, nous les avons méritées par des victoires ; ces palmes qui brillent dans nos mains, nous les avons cueillies dans les combats. ! Le monde, l'enfer et nos passions nous ont attaqués, nous les avons vaincus ; mais le combat n'a duré qu'un jour, et le triomphe est éternel... Combattez, combattez comme nous, et comme nous vous triompherez dans la gloire. Seulement, relevez vos âmes, enflammez vos courages ; c'est ainsi qu'on marche au ciel, c'est ainsi qu'on marche à l'éternel honneur !

II

C'est pour ces luttes, Messieurs, je dois vous le dire enfin, que le nom de Marie est d'un merveilleux secours, d'une influence décisive.

Je me suis peut-être laissé trop entraîner jusqu'ici : il est temps de vous parler de cette Vierge bénie, à qui, pendant tout ce mois, vous avez rendu dans ce temple de si fidèles et si touchants hommages. Ah ! l'instinct pieux de votre foi ne vous a pas trompés ! Oui, il est naturel, il est beau de voir une troupe guerrière et chrétienne entourer l'autel de Marie et invoquer son nom. Car son nom, doux et suave, est aussi un nom fort et terrible ; son souvenir anime aux saints combats, et sa puissante protection soutient dans les tentations et préserve dans les périls.

Voilà pourquoi, je vous le dis avec insistance, jeunes soldats chrétiens, persévérez, persévérez dans le culte de Marie! Que le nom de Marie soit à jamais dans votre cœur! Ce nom, que vos pieuses mères vous ont appris à bégayer dès l'enfance, maintenant que vous êtes hommes et que vous entrez dans les combats de la vie, qu'il brille à vos yeux comme une étoile tutélaire, qu'il plane sur votre âme comme un signe bienheureux d'espérance. Toujours, Messieurs, la vaillance fut bien alliée à la piété : soyez pieux comme vous êtes vaillants, et ne craignez pas, dans votre fidélité à la Reine du Ciel, d'embrasser les pratiques consacrées de son culte, de réciter les prières qu'elle aime, de baiser sa sainte image, et de porter sur vos poitrines ses médailles bénies, pour en faire la protection de votre courage, de votre chasteté, de votre vertu.

Et comment la dévotion à Marie anime-t-elle si fortement aux luttes généreuses? Le voici : Marie, c'est la Vierge, c'est-à-dire la tendresse et la force; c'est-à-dire l'idéal des triomphes de l'âme, le symbole des passions domptées, du démon vaincu. Et en effet, selon l'antique oracle, la Vierge lui a écrasé la tête : *Ipsa conteret caput tuum;* et c'est pourquoi l'art chrétien, dans un type consacré, la représente avec une beauté douce et pure, tenant sous ses pieds un serpent qu'elle écrase.

Voilà, Messieurs, ce que vous devez faire à votre tour et à son exemple.

Vous êtes jeunes, vous êtes forts, comme vous le disait autrefois saint Jean, *Juvenes, fortes estis* : Eh bien! le devoir et la gloire de votre vaillante jeunesse, c'est de vaincre, c'est d'abattre Satan, c'est-à-dire la passion, c'est-à-dire le mal, et de le tenir vaincu et écrasé sous vos pieds : *Fortes estis, et vicistis malignum.*

Aimer Marie, d'ailleurs, aspirer à Marie, invoquer son saint nom, n'est-ce pas échapper aux vils désirs, aux aspirations basses, pour tenir élevée son âme vers les pures et sereines régions de la chaste innocence et de la forte vertu?

Que si vous me demandez encore comment la Sainte-Vierge est une protection et un secours, je vous répondrai : Ah! c'est qu'elle porte deux noms, qui sont les plus doux à l'oreille et au cœur de l'homme, et en même temps les gages les plus assurés pour lui de la protection et de l'amour de Marie : pour les tristes fils d'Adam, Marie est tout à la fois une sœur et une mère.

Quand Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit cette parole : *Celui qui fait ici-bas la volonté de mon Père, celui-là est pour moi comme une mère, celui-là est pour moi comme une sœur:* il est évident qu'il est allé chercher dans le langage humain ce qu'il y a de plus expressif pour dire les affections les plus délicates, les sentiments les plus exquis du cœur; et cela afin de nous faire comprendre de quelle affection il aime celui qui s'est tourné courageusement vers Dieu ici-bas par la bonne volonté de l'âme; car c'est là tout ce qu'il demande, Messieurs, la bonne volonté : *Celui-là,* dit-il, *est pour moi comme une mère, comme une sœur :* c'est-à-dire que celui-là devient pour lui tout ce qu'il y a de plus cher à sa tendresse.

Eh bien! Marie est notre sœur. Elle est de notre sang, de notre race, comme nous fille d'Adam; seulement elle est pure, sainte, immaculée. Mais bien que bénie et privilégiée entre toutes les créatures, elle a passé comme nous ses jours dans cette vallée de larmes. Sans doute elle est montée de là aux plus sublimes hauteurs de la gloire, elle est devenue reine du ciel et de la terre; mais demeurant toujours notre sœur, elle compatit, comme une sœur plus heureuse, aux misères et aux travaux que nous supportons, et du haut des demeures célestes, où elle a, par son intercession toute-puissante, un souverain empire, *omnipotentia supplex,* elle aime à faire descendre sur nous la rosée rafraîchissante, la pluie des grâces qui nous raniment et nous fortifient dans le combat.

Mais que dis-je? Marie est bien plus encore qu'une sœur, elle est une mère. Sur la croix, où il achevait par l'effusion de son sang, et au milieu des plus effrayantes douleurs, la rédemption du monde, Jésus-Christ nous l'a expressément donnée pour Mère : ce fut là le dernier gage de son amour; après quoi il n'eut plus qu'à s'écrier : *Tout est consommé;* et à mourir.

Les Apôtres s'étaient dispersés au loin : ils avaient fui au jour du péril; dans l'abandon universel où il se trouvait, Jésus-Christ ne voyait plus au pied de sa croix sanglante que sa Mère, et auprès d'elle le Disciple qu'il aimait.

Oubliant un moment toutes ses douleurs : *Femme,* dit-il à Marie en lui désignant le Disciple bien aimé : *Voilà votre fils;* et au Disciple en lui désignant Marie : *Voilà votre mère.*

Voilà votre fils! Voilà votre mère! Parole adorable que l'humanité

doit recueillir et serrer au fond de son cœur comme un cher trésor ! Car, selon tous les saints Docteurs, saint Jean en ce moment représentait l'humanité.

Voilà votre fils! Voilà votre mère! Comme s'il eût dit à Marie : O ma Mère, nous souffrons à cette heure pour les hommes coupables tous les tourments ; mais nos souffrances sont fécondes, et cette croix les enfante à la vie éternelle !

Et comme s'il eût dit à saint Jean et à chacun de nous : Mon enfant, ô cher enfant de ma douleur et de ma mort, vous voyez ce qu'il en coûte à ma Mère et à moi pour vous donner la vie ! Oh ! n'oubliez pas ces angoisses, et souvenez-vous toujours avec un saint respect des gémissements de votre mère !

Non, nous ne les oublierons jamais, ces douleurs indicibles de Marie, ces larmes mêlées au sang divin, ce déchirement de ses entrailles maternelles. Mais Marie non plus ne saurait oublier ni ces paroles de son Fils, ni ces douleurs du calvaire : voilà pourquoi nous lui sommes chers au-delà de ce qui se peut exprimer, voilà pourquoi elle nous aime d'une affection qui n'a d'égale que ses inénarrables souffrances au pied de la croix !

Comprenez-vous maintenant comment votre vertu est assurée sous la protection de Marie ?

Quand elle vous aime d'un si maternel amour, et qu'elle a tant souffert pour vous, pouvez-vous douter que votre salut ne soit dans ses plus ardents désirs, que son cœur ne soit toujours ému de vos périls, et sa main toujours étendue pour vous protéger, et sa voix toujours prête à monter pour vous vers son divin Fils ?

Que si à votre tour vous rendez à votre mère amour pour amour, si vous répondez à sa tendresse par votre confiance et votre fidèle piété, eh bien ! je ne redoute plus pour vous les écueils ni les orages.

Dans les ennuis, les tristesses, les périls de votre vie, quand les flots de la tentation viendront battre votre cœur, que votre œil se tourne vers Marie, et ne craignez pas ! Vous avez au-dessus de vos têtes une étoile, dont le doux et pur rayon brillera toujours parmi les ténèbres, et ramènera le calme et la sérénité dans le ciel de votre âme !

O jeunes et généreux chrétiens, vaillants soldats de l'Église et de Dieu, je serais heureux, si, venu un jour au milieu de vous pour

vous témoigner la profonde et tendre sympathie de mon cœur, je pouvais laisser à vos âmes une parole utile, et vous apprendre à mériter, par la persévérance dans les saintes luttes de la conscience, une autre récompense encore que la gloire humaine, déjà si bien acquise à votre héroïque dévouement, et à ce courage si vaillamment éprouvé.

J'aime toujours à laisser aux âmes que je rencontre sur la terre un conseil précis qui puisse aider à leur salut. Eh bien ! voici le conseil que je vous laisse en vous quittant : quoique très-simple, très-facile, si vous le suivez avec docilité, il sera très-puissant. Ce que je vous conseille, ce que je vous demande, Messieurs, c'est de ne point passer un seul jour de votre vie sans faire à Marie une prière; je ne dis pas une longue prière, mais une prière vraie, une prière du cœur. Vous ne pouvez pas vous représenter ce que sont certaines prières dites par une âme sincère, avec l'intelligence et le sentiment des paroles qu'elle prononce : ces prières, par exemple, que vous avez apprises dans votre enfance, sur les genoux de vos mères; que vous avez dites longtemps peut-être sans les bien comprendre, mais dont vous pouvez mieux pénétrer aujourd'hui la simplicité et la profondeur; ces prières courtes, que l'on peut réciter le matin, le soir, le jour, partout, dans la solitude d'une promenade, dans l'ennui d'une garde, dans les fatigues d'une marche, sous les armes même : quelque chose, par exemple, de ce chapelet, que tant de vaillants cœurs ont récité; mon Dieu ! même un simple *Ave Maria !*

Oui, un *Ave Maria,* cette prière privilégiée de l'Église, et si chère à la foi la plus éclairée comme à la piété la plus naïve : cette prière, composée de paroles si simples, mais que je ne crains pas d'appeler des paroles de vie et de salut.

Et certes je nomme bien l'*Ave Maria* parole de salut; car c'est la parole que l'Archange adressa à la très-sainte Vierge, lorsqu'il la salua en lui annonçant la naissance du Sauveur et le Salut du monde : *Je vous salue, Marie,* lui dit-il, *vous êtes pleine de grâce, le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre toutes les femmes !* Et vous savez, Messieurs, que c'est sainte Élisabeth, inspirée de Dieu même, qui ajouta les paroles suivantes, quand elle sentit son propre enfant tressaillir dans son sein à l'approche de la bienheureuse Vierge : *Et il est béni le fruit de vos entrailles !* Saint Paul, en effet, dit que

Jésus est le Dieu béni aux siècles des siècles. Vous savez aussi que les dernières paroles de cette incomparable prière, c'est l'Église qui les a ajoutées dans sa profonde intelligence de nos misères et de nos besoins : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.*

Eh bien! Messieurs, voilà les paroles, voilà la prière dont je voudrais vous inspirer à tous l'amour. Et quand je dis : vous inspirer, je suis injuste; car il n'en est pas un seul d'entre vous qui n'aime déjà cette prière, et n'ait de la consolation à la redire souvent : mais ce que je vous recommande, c'est, quand vous la direz, d'en bien pénétrer tout le sens. Vous y retrouverez, si vous savez l'étudier de près, la religion tout entière. Tous les plus grands mystères y sont formellement exprimés : l'Incarnation et la Rédemption, la grâce de Dieu, la misère de l'homme, les espérances éternelles, toutes les plus grandes vérités de notre foi. C'est donc cette prière, que je vous recommande de mettre, non pas sur vos lèvres seulement, comme, par suite de l'accoutumance, il arrive quelquefois à la piété inattentive de certains chrétiens, mais de mettre et de méditer dans le plus profond de votre cœur, non pas longuement, mais sérieusement, avec intelligence, avec amour, en vous pénétrant des sens admirables qu'elle renferme. Avec cette seule prière, mais fidèlement, mais pieusement récitée, vous ne savez pas quels miracles de grâce et de salut vous pourriez opérer dans votre vie, et jusqu'à l'heure de votre mort.

Je me souviens d'avoir rencontré, une fois dans ma vie, de l'efficacité de cette prière un exemple que je n'oublierai jamais. — Il y a quelquefois, dans la vie du prêtre, de ces rencontres où je ne sais quel éclair de grâce éternelle pénètre son âme, et y projette avec une douceur infinie des clartés et comme des splendeurs qui ne se laissent jamais oublier. — J'ai donc eu un jour une révélation de l'extrême puissance de l'*Ave Maria :* c'était auprès d'un lit de mort, et en recueillant, en bénissant le dernier soupir d'une enfant qui m'était bien chère; une toute jeune femme à qui naguères j'avais fait faire sa première communion. J'avais la coutume de ne jamais faire faire la première communion sans recommander à mes enfants au moins la fidélité à cette simple et puissante prière, l'*Ave Maria;* et cette jeune femme — elle avait à peine vingt ans, et il y avait à peine un an que j'avais béni son mariage — cette jeune femme, depuis sa pre-

mière communion, avait été très-fidèle à mes conseils : et même — c'était encore une autre de mes recommandations — elle récitait tous les jours quelques dizaines de chapelet, et, depuis quatre ans, elle le récitait tout entier. Fille d'un des vieux maréchaux de l'Empire, et des plus justement célèbres, adorée d'un père, d'une mère et d'un mari, riche, jeune, brillante, heureuse enfin d'avoir donné le jour à un fils; eh bien! au milieu de tout ce bonheur présent et de ces rêves d'avenir, tout à coup, à vingt ans, il faut mourir! A peine mère, frappée d'une de ces maladies inexorables auxquelles on n'échappe pas... il faut mourir! Et c'est moi qu'on chargeait de lui porter cette terrible nouvelle. J'entrai. Sa mère était dans la désolation, son mari désespéré, son vieux père anéanti; plus encore que sa mère, comme cela n'est pas rare : j'ai remarqué plus d'une fois, dans les grandes douleurs, que les femmes chrétiennes, malgré une sensibilité profonde, portent plus fortement leur peine que les plus vaillants guerriers. J'entrai donc à travers toutes ces douleurs, et ne savais comment aborder la malade. Je fus stupéfait, quand, arrivé près d'elle, je lui trouvai le sourire sur les lèvres. Oui, cette jeune femme qui allait être enlevée, par un coup si soudain, à toutes les espérances les plus brillantes, à tous les plus légitimes bonheurs, à toutes les affections les plus tendres, les plus vives, les plus pures; elle me sourit! La mort s'avançait à pas pressés : elle le savait, elle le sentait; elle avait même un éclat de visage qui en révélait les approches; et elle souriait, avec une certaine tristesse douce, où la joie surnageait. Je ne pus m'empêcher de lui dire : « O mon enfant, quel coup! — Et elle, avec un inexprimable accent... Je suis encore ému en me rappelant, en retrouvant cet accent d'une voix qui m'est restée si chère... : Est-ce que vous ne croyez pas, me dit-elle, que j'irai au ciel? — Mon enfant, répondis-je, j'en ai une grande espérance, — Et moi, reprit-elle, j'en suis sûre. — Je lui dis : Qu'est-ce qui vous donne cette certitude? — C'est, me dit-elle, un conseil que vous m'avez donné autrefois. — Et quel est ce conseil? — Quand j'ai fait ma première communion, vous nous avez recommandé de dire tous les jours l'*Ave Maria*, et de le bien dire. Je l'ai dit tous les jours, et même, depuis quatre ans, je n'ai pas manqué un seul jour de dire mon chapelet tout entier. Et c'est cela qui fait que je suis sûre d'aller au ciel. — Et comment? lui dis-je. — Je ne puis pas croire,

ajouta-t-elle avec gravité, et c'est une pensée qui ne me quitte pas depuis que j'ai été frappée, je ne puis pas croire que j'aie dit, depuis quatre ans, cinquante fois chaque jour, à la très-sainte Vierge : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour moi, pauvre pécheresse, maintenant, et à l'heure de ma mort;* et qu'en ce moment, où je vais mourir, elle ne soit pas près de moi. Elle y est, j'en suis sûre; elle prie pour moi, et c'est elle qui va m'introduire au ciel. »

Voilà ce que me dit cette jeune femme, Messieurs, et je vis alors un spectacle que rien ne pourrait retracer, une mort vraiment céleste. Je vis une tendre et frêle créature enlevée, à cette fleur de son âge, à tout ce qui est le bonheur ici-bas, à tout ce qui fait aimer la vie, quittant là, sur la terre, un père, une mère, un mari dont elle était adorée et qu'elle adorait, un pauvre petit enfant, gage si désiré et si cher; quittant tout cela, non sans larmes, mais avec une sérénité radieuse; consolant ses vieux parents, bénissant son petit enfant, encourageant son pauvre mari; et au milieu de tous ces liens qui se brisaient, de tous ces embrassements qui essayaient vainement de la retenir, ne voyant que le ciel, ne parlant que du ciel, et son dernier soupir a été un sourire à la grâce et à la gloire éternelles...

Ce souvenir est pour moi ineffaçable; et vous, Messieurs, gardez-le aussi dans votre cœur : quelle que puisse être la mesure de votre carrière et les jours comptés de votre vie, vous aussi, dites avec fidélité et confiance, chaque jour, ces belles paroles à Marie : *Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort!* et quelle que soit l'heure où Dieu vous appelle, vous sentirez vous aussi à vos derniers moments les bénédictions de Marie sur vous.

Mon Dieu! ce récit me rappelle un autre trait non moins frappant, et qui m'est encore arrivé à moi-même; et puisque nous parlons ici simplement, comme en famille, je vous le raconterai encore.

J'étais alors attaché au clergé de Saint-Roch; c'était en 1836. J'avais fait longtemps le catéchisme aux enfants; et non-seulement le catéchisme ordinaire, mais ce que nous appelions et ce qu'on appelle encore les catéchismes de persévérance, auxquels les jeunes gens et les jeunes personnes continuaient à venir jusqu'au moment de leur mariage. Je fus donc, un jour, appelé à bénir le mariage d'une de ces jeunes personnes, très-pieuse, et qui avait suivi assidûment nos caté-

chismes de persévérance, jusqu'à l'heure de ce grand engagement. Elle épousait d'ailleurs un jeune homme très-chrétien; en sorte que c'était un de ces mariages que l'on peut bénir avec consolation et espérance.

On fait ordinairement dans ces sortes de cérémonies un petit discours; je fis ce discours d'usage; et je me souviens encore, pendant que je le faisais, que j'eus une distraction : celui qui me la donnait était un grand homme de six pieds au moins, qui était resté seul là debout, tout le monde étant assis, me regardant très-fixement; et cela, comme il était premier témoin, à trois pas de moi; cette proximité, cette haute taille, cet air original, ce regard fixé sur moi de si près, avaient, vous le comprenez sans peine, appelé un moment mon attention; puis, je m'étais dérobé à cette impression. La cérémonie achevée, je me retirai, les mariés aussi; et je pensais que tout était fini : pas du tout; le lendemain, à cinq heures du matin, on sonnait à ma porte; c'était le marié lui-même qui venait me chercher précipitamment, pour un malade en danger de mort : ce malade, c'était son oncle même, ce grand homme, qui, la veille, m'avait si singulièrement distrait. Très-âgé, il avait soixante-quatorze ans, le froid l'avait saisi à la cérémonie même, et on craignait pour ses jours. Le médecin, immédiatement appelé, l'avait déclaré sans ressources. Je sortis sur le champ, et, chemin faisant, pour me renseigner, je fis quelques questions au jeune homme qui m'était venu chercher. — Monsieur votre oncle était-il un bon chrétien? — C'était un bien bon homme, mais nous craignons bien qu'il n'ait fort négligé ses devoirs de religion. — Est-ce qu'il a quelque idée de la gravité de son état? — Oui, il ne se fait pas d'illusion. — Est-ce que c'est lui qui désire me voir? — Oui, quand nous l'avons vu frappé, nous lui avons demandé s'il ne verrait pas volontiers venir un prêtre. Il ne s'y est pas refusé. Mais lequel? Il n'en connaissait point : alors, dans un langage un peu à lui : « Celui que j'ai entendu hier, a-t-il dit; il m'a plu, il fera bien mon affaire. »

J'arrivai donc rue Croix-des-Petits-Champs, dans un hôtel garni; car, venu de la province pour assister au mariage de son neveu, il s'était logé à l'hôtel; — je ne passe jamais dans cette rue sans regarder cet hôtel avec émotion. — J'entre; on me laisse seul avec lui : je vis là le malade, ce pauvre vieillard, étendu tout de son long dans ce lit, et mourant. Je m'approche de lui, et lui aussitôt me tend la main, sans

hésitation, simplement, avec quelque chose de loyal et de très-net. — Je vais mourir, me dit-il, et je voudrais faire ce qu'on fait en pareil cas. J'ai soixante-quatorze ans... il y a soixante-deux ans que je ne me suis confessé... je suis un vieux militaire; que voulez-vous? je me suis engagé à quatorze ans; j'ai fait toutes les guerres de la Révolution et de l'Empire; je n'ai jamais pensé à Dieu; mais, je ne sais pourquoi... j'éprouve le besoin de ne pas sortir de ce monde sans m'être réconcilié avec Dieu, comme si je l'avais connu. — Touché de sa franchise et de son accent extraordinairement sincère : Eh bien! dis-je, je vous aiderai, et Dieu nous aidera; les choses sont faciles avec les hommes droits comme vous. — Au fond ce n'était pas si facile, comme vous allez en juger. Quand j'eus achevé, à l'aide des questions que je lui adressais, sa confession : Maintenant, lui dis-je, je vais vous donner une pénitence. — Une pénitence, me dit-il, en me regardant fixement; qu'est-ce que c'est que ça? Je n'en ai pas l'idée. — Ainsi, en fait, il n'avait pas la première idée ni de la religion, ni du sacrement de pénitence, ni de tout le reste. Vous comprenez quelle difficulté il y avait là... un pauvre homme mourant, un pauvre vieillard qui ne savait pas un seul mot du christianisme : seulement un instinct le portait à vouloir se réconcilier avec Dieu avant de mourir. Je lui expliquai ce que c'est qu'une pénitence, et je lui dis : Vous souffrez, offrez vos souffrances au bon Dieu, cela me permettra de vous donner une pénitence facile : Vous direz simplement *Notre Père* et *Je vous salue, Marie.* — Il me regarde alors du fond de son lit, car tout affaibli qu'il était par l'âge et la maladie, il avait encore une énergie extraordinaire dans le regard, et me dit : *Notre Père qui êtes aux cieux... Je vous salue, Marie...* qu'est-ce que cela veut dire? Je n'en ai jamais entendu parler. — Il en était là, ce malheureux homme; il était arrivé à soixante-quatorze ans, et il avait tout oublié, jusqu'à ces prières que l'enfance même sait bégayer!... La religion était entièrement effacée de cette âme! Il ne restait rien! rien!... Je jetai un regard vers le Ciel, et, reprenant courage, je sentis qu'il fallait un miracle, et tout lui révéler en un instant. — Vous avez dû savoir cela, lui dis-je; ce sont des prières : les plus belles de la religion : je vais vous aider un moment; je les réciterai moi-même, vous les réciterez avec moi, et nous retrouverons tout cela. — Et me mettant à genoux aux pieds de son lit, et tenant sa main dans mes mains, je commençai.

Il me laissa dire les deux ou trois premières invocations du *Pater;* puis, quand je fus arrivé à ces paroles : *Pardonnez nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés...*, tout à coup, me serrant la main, et comme se réveillant d'un long sommeil : Oh ! me dit-il, je me souviens de cela... Oui, je crois que quand j'étais enfant, ma mère m'apprenait quelque chose comme cela. . . Voulez-vous recommencer?. . . Je recommence, et alors tout à coup, du fond de son âme, du fond de ses entrailles et de sa vie la plus éloignée, à travers ces soixante-quatorze ans, à travers toutes ces batailles et toutes ces guerres qui avaient passé sur cette vie et tout effacé de son âme, voilà que revient vivant, à ce vieillard, le souvenir de sa mère et des prières qu'elle lui avait apprises, quand il était tout petit enfant, et voilà que de lui-même il se met à en retrouver une à une toutes les paroles : je les vis sortir de son âme, comme si tout cela y eût été enfoui, et reparaissait tout à coup à la lumière; et s'interrompant à chaque verset : Oh! disait-il, oui... je me souviens : *Notre Père qui êtes aux cieux...* c'est bien cela... *que votre nom soit sanctifié...* c'est bien cela, encore; je m'en souviens... *que votre règne nous arrive...* oui, je me souviens d'avoir récité tout cela; oh ! comme c'est beau cette prière !... et arrivé à ces mots, *pardonnez-nous nos offenses:* C'est surtout cela, disait-il, dont je me souviens; c'est ce qui m'a rappelé tout le reste; ma mère me faisait dire cela quand j'avais commis quelque faute... et il acheva ainsi toute la prière. Et puis il me demanda de la répéter avec moi, et il ne se lassait pas de la redire.

Et quand il eut fini : Mais, il y en a une autre, me dit-il; oh ! oui, je me souviens que ma mère me disait qu'il y a une Sainte-Vierge..... Attendez... je vais retrouver cette prière... dites-la moi, je la reconnaîtrai... Et dès les premiers mots : Oh ! oui, c'est cela... *Je vous salue, Marie...* et il me prévenait... *Je vous salue, Marie, pleine de grâce... le Seigneur est avec vous...*; et toutes les paroles lui revenaient, et tout cela renaissait comme miraculeusement dans son âme; et enfin, aux dernières paroles, il se mit à fondre en larmes : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant, et à l'heure de notre mort.*

Voilà, Messieurs, ce qu'avaient été pour ce vieillard ces prières, qu'une pieuse mère lui avait apprises dans son enfance, germes précieux, déposés dans son âme, et longtemps enfouis; mais enfin, ils

étaient là, et au moment suprême, sous un rayon favorable de la grâce de Dieu, ils éclataient et devenaient la lumière de sa dernière heure et de son éternité! Et il ne pouvait se lasser de les dire, de les répéter sans cesse... Enfin, le voyant fatigué, je le quittai, promettant de le revoir bientôt, et dès qu'il serait reposé. Je revins bientôt effectivement, car je désirais extrêmement lui donner la sainte communion. Il communia dans les sentiments de la piété la plus vive; tout lui avait été révélé avec ces deux prières; je n'avais plus rien à lui apprendre...

Et je me souviens encore d'une de ces choses, comme il y en a souvent, qui sont pour moi, à elles seules, ainsi d'ailleurs que beaucoup d'autres, des preuves certaines, inattendues, mais éclatantes, de la divinité de Jésus-Christ. Je lui avais laissé un petit crucifix, lui disant qu'il n'y en avait peut-être pas dans son hôtel; et il m'avait répondu, en souriant, qu'en effet il n'y en a pas souvent dans les auberges. Je l'avais vu saisir et presser de ses mains défaillantes contre ses lèvres et contre son cœur ce petit crucifix. Je revins le lendemain à cinq heures du matin. Je demandai de ses nouvelles; son neveu et sa nièce me dirent qu'il avait extrêmement souffert toute la nuit. Je m'approchai de lui : eux restèrent à quelques pas. Je lui demandai comment il allait. — Mais cela va très-bien, dit-il. — Pourtant, repris-je, on me dit que vous avez beaucoup souffert cette nuit. — Il me répondit: Ils vous ont dit cela... Ils ne savent pas que vous m'aviez laissé un consolateur... Et alors, tirant de dessous ses draps sa main décharnée, et, me montrant le petit crucifix que je lui avais donné, et qu'il n'avait pas quitté : Voilà, dit-il, celui qui me consolait; j'ai redit toute la nuit *Notre Père* et *Je vous salue, Marie*... et c'est ce qui fait que je n'ai pas souffert.

Ainsi, Messieurs, voilà un homme qui avait tout oublié, et qui, non-seulement d'un coup franchissait tous les intervalles pour arriver au salut, mais encore s'élevait du premier pas jusqu'à la plus haute perfection de la foi et de la confiance chrétiennes. Encore un coup, ces deux simples prières lui avaient tout révélé. Et pour moi, je n'ai jamais vu entrer dans la vie éternelle plus admirablement.

Mais il faut finir...

Gardez, Messieurs, le souvenir de ces deux récits, et de ces deux morts, toutes deux sublimes, l'une dans une jeune femme, l'autre dans un vieux militaire; et qu'à dater de ce jour l'*Ave Maria*, après le

Pater, devienne plus que jamais une prière chère à votre cœur. Aimez à le réciter, non pas des lèvres et précipitamment, mais du cœur, gravement, pieusement, le goûtant et le savourant au fond de l'âme. Marie s'en souviendra un jour, et quand viendra pour vous l'heure suprême... Eh! mon Dieu! Dieu vous protègera sans doute! mais enfin, jeunes soldats, votre dévouement n'est pas sans périls, et vous avez fait tous en venant ici le sacrifice de vos vies, et plusieurs, dans un jour de douleur et de gloire, à jamais mémorable, ont prodigué déjà leur âme. — Et c'est pour cela, qu'après avoir naguères loué les morts, aujourd'hui je bénis les vivants. — Mais quoi qu'il arrive, à l'heure suprême, Marie sera près de vous.

Certes, Messieurs, s'il le fallait encore, si Dieu exigeait de vous un sacrifice, vous êtes tous prêts, je le sais; mais toutefois, laissez-moi vous le dire en finissant : Sans doute, le courage qui donne sa vie sur le champ de bataille est beau; mais il suffit pour cela de l'enthousiasme d'un moment. Ce qui est moins éclatant, mais plus difficile et plus héroïque peut-être, voulez-vous que je vous le dise? C'est la persévérance courageuse dans les détails obscurs de la vie, et surtout de la vie militaire. On a dit que la valeur n'était que la seconde qualité du soldat : en effet, la persévérance dans le devoir est la première. Oui, il y a peut-être plus de mérite aux yeux de Dieu dans ces privations quotidiennes et ces labeurs silencieux de la garnison, quand il faut rester au quartier, ou faire de rudes marches au soleil, de longs exercices, et, au retour, astiquer les armes, nettoyer les fourniments, et le reste; il y a peut-être plus d'héroïsme à persévérer longtemps, toujours, avec patience et calme, et une parfaite discipline, dans cette rude vie de soldat, qu'à se battre un jour en héros, et à mourir en martyr... O mes jeunes amis, permettez-moi de vous donner ce nom, que justifie ma tendre admiration pour vous, et peut être aussi dans vos cœurs quelque affection pour moi, ô mes jeunes amis, c'est à vous qu'il appartient de vous montrer en tout les modèles du soldat chrétien : je ne dis point par la valeur, je n'ai là-dessus rien à vous apprendre; je dis par toutes les fortes et laborieuses vertus de la vie militaire, et par toute la générosité et la pureté d'une vie chrétienne. Vous êtes heureux, oui, heureux, à un âge où tant de jeunes gens ne savent que faire de leur temps et le perdent tristement dans l'inaction des grandes villes et d'indignes plaisirs,

vous êtes heureux d'avoir pu donner votre jeunesse à une grande cause, par un dévouement qui sera l'honneur éternel de votre vie. Oh! j'aime à voir sur vos jeunes poitrines, en grand nombre, les signes de la valeur : j'aime à voir en quelques-uns de nobles cicatrices; j'aime surtout à me représenter dans les âmes de tous les sentiments sincères de la vraie piété, et spécialement, Messieurs, de la piété envers Marie; car je dois y revenir en terminant; oui, la piété envers Marie, c'est par excellence la dévotion des jeunes guerriers : par je ne sais quelle amabilité, quelle douceur, quelle candeur, quelle tendresse pure qui respire dans la Vierge sainte, la dévotion envers Marie sied bien à la jeunesse; et, par les idées de force et de victoire qui se rattachent à ce nom glorieux, elle sied bien à des guerriers. Les invocations qu'on lui adresse disent tout cela. On nomme Marie la *Tour d'ivoire* et la *Maison d'or;* l'or, l'ivoire, c'est-à-dire la solidité, la résistance, aussi bien que la richesse et l'éclat; beaux et transparents symboles de ces vertus dont Marie est le modèle, la pureté généreuse et le saint amour de Dieu : trésors qu'on ne garde pas sans l'énergie de l'âme, sans la force et la victoire contre soi-même; vertus qu'il est beau à des jeunes gens de faire fleurir au milieu des camps, dont on connaît trop la licence, et parmi le bruyant tumulte des armes.

Marie, c'est aussi la *Tour de David,* cette tour, *à laquelle,* dit l'Écriture, *sont suspendus les boucliers des forts,* c'est-à-dire de ceux qui ont vaincu leurs passions et mis, comme la Vierge, Satan sous leurs pieds : vainqueurs par sa protection qui les a couverts comme d'un bouclier, ils lui font hommage de leur victoire; c'est pourquoi il est dit encore de cette douce Vierge qu'elle est *terrible comme une armée rangée en bataille :* Il sied donc bien de la voir invoquée et honorée par un bataillon : *Terribilis ut castrorum acies ordinata.*

A tous les titres donc, Messieurs, que Marie soit votre chère patronne; et à son exemple et sous son égide, cherchez, jeunes soldats chrétiens, cherchez l'honneur et la gloire éternelle qui vous viendra de Dieu : *Indue te decore quæ a Deo tibi est sempiternæ gloriæ.*

Et Dieu fera éclater en vous sa splendeur aux yeux de tout ce qui est sous le soleil : *Deus enim ostendet splendorem suum in te omni qui sub cœlo est!* Oui, et déjà votre nom a été béni dans toute l'Église catholique, et un glorieux souvenir restera de vous dans le monde: au milieu des tristesses des temps où nous sommes, et dans l'émotion

douloureuse que lui causeront les amertumes du Père commun, la postérité chrétienne aimera à reposer ses yeux et son cœur sur ce point lumineux qui marquera votre trace dans l'histoire.

Et Dieu vous donnera un nom : *Et nominabitur tibi nomen à Domino.* Car Dieu se plaît à donner un nom aux fils de sa droite, un nom qui exprime ce qu'ils sont et ce qu'ils ont fait ; et le nom que Dieu vous donnera sera glorieux entre tous : ce sera le nom de la paix conquise par la force et la justice ; ou plutôt votre nom sera le nom de l'honneur et de la piété dans l'honneur ! PAX JUSTITIÆ, ET HONOR PIETATIS !

III

PAROLES

DE MGR L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS

PRONONCÉES DANS SA CATHÉDRALE

A SON RETOUR DE ROME

Veni videre Petrum, et mansi apud eum.

« Je suis allé voir Pierre, et j'ai « demeuré auprès de lui. »

C'est la parole de saint Paul aux fidèles de la Galatie, c. I, v. 18.

Il y a en effet sur la terre un Homme auquel il a été dit : « Tu es Pierre, et sur cette Pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle; » — *Tu es Petrus, et super hanc Petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam;* — et c'est pressé par le besoin de mon cœur et par le devoir de mon Épiscopat, que je suis allé voir cet Homme, et rattacher le grain de sable de ma vie et de mon existence à cette Pierre fondamentale, qui soutient tout l'édifice : *Veni videre Petrum.*

Il y a un Homme auquel il a été dit : « Je te donnerai les clés du royaume des cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel ; et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel. » — *Tibi dabo claves regni cœlorum, et quodcumque ligaveris super terram erit ligatum et in cœlo, et quodcumque solveris super terram erit solutum et in cœlo.* Et je suis allé voir cet Homme, pour retremper la force et la vertu de mon ministère à la source même de cette puissance sublime, qui tient dans des

mains immortelles, tout mortel que soit celui qui en paraît revêtu, les clés célestes et les sceaux divins : qui lie et délie sur la terre, et tout ce qu'elle a lié et délié, demeure lié et délié de la main même de Dieu.

Voilà, M. T. C. F., la grande inspiration qui m'a fait vous quitter pour un si long temps : j'ai été, comme Paul, voir Pierre, *Veni videre Petrum*, le Représentant, le Vicaire de Jésus-Christ ici-bas ; et de Rome, où j'ai vu Pierre et où j'ai demeuré près de lui, *et mansi apud eum*, je reviens enfin vers vous, à Orléans : Rome, Orléans, les deux noms qui me sont les plus chers dans ce monde ; Rome, qui est pour moi le nom d'une Mère, et Orléans, où est l'Épouse que Dieu a donnée à mon âme, et où sont les fils de mon cœur.

Nous avions, j'en suis bien sûr, un égal désir, une impatience égale, moi de vous retrouver, vous de me revoir;

Moi, de vous rendre compte de mon pèlerinage au tombeau des saints Apôtres, auprès du successeur de Pierre;

De vous dire, dans l'effusion de nos épanchements accoutumés, mes impressions, mes vœux pour vous, mes espérances pour l'Église;

Et vous, d'entendre de ma bouche le récit des choses qui se sont passées là, à Rome, en cette grande réunion des Évêques catholiques, dont le bruit a déjà retenti dans le monde entier;

Et ensuite de courber avec amour vos têtes, et de recueillir dans vos cœurs pleins de foi, cette Bénédiction apostolique que le Père commun des fidèles nous a chargé de vous donner.

Et si les plus grandes choses qui se puissent penser et dire sur la terre ne m'avaient pas occupé et retenu là avec mes vénérés Collègues, si une extrême fatigue ne m'avait pas saisi tout à coup, dès mon retour en France, après nos grands labeurs de Rome, je me serais hâté davantage encore de revenir au milieu de vous; j'aurais suivi le mouvement de mon cœur qui me poussait à rapporter au plus tôt à mes chers Diocésains le trésor des grâces et des bénédictions que j'avais recueilli pour eux, dans la Ville sainte.

Toutefois, éloigné si longtemps de vous, je puis bien ajouter encore ce que disait saint Paul à ses chers fidèles de la Galatie : Si j'étais absent de corps, j'étais au milieu de vous présent par le cœur ; *Absens corpore, præsens eram spiritu;* oui, c'était bien là, et assurément personne de vous n'en doute, l'impression constante de

mon âme dans ce long voyage; et je suis bien sûr aussi que si mon cœur était avec vous, vous étiez également avec moi, au pied de la Chaire éternelle, heureux de voir et de vénérer, par les yeux et le cœur de votre Évêque, Celui que le grand Paul était si ravi d'avoir vu, qu'il ne savait en dire autre chose, sinon : *Je suis allé voir Pierre;* et c'est de ce jour que le grand ministère apostolique de saint Paul fut confirmé pour les nations.

Et maintenant, que vous dirai-je de cet immortel pèlerinage, que les mille voix de la renommée ne vous aient déjà répété? Quel discours vous adresserai-je aujourd'hui pour répondre à votre attente, et à cet immense concours qui réjouit mes yeux et mon cœur?

Mais que dis-je? Un discours : en ce moment n'en attendez pas de moi; le grand épuisement que je ressens encore ne me le permettrait guère : laissez-moi seulement abandonner mon cœur et ma parole auprès de vous, et, dans la simplicité du plus familier entretien, vous dire ici quelques-uns de mes souvenirs.

Je voudrais, s'il m'était possible, mettre les choses mêmes sous vos yeux, et c'est pourquoi je ne veux vous faire qu'un récit, dont vous me permettrez de ne pas retrancher même les plus simples détails, qui seuls donnent une idée vraie de ce qu'on raconte : j'y joindrai, chemin faisant et au courant de la parole, les réflexions qui naissaient en moi, au moment même, des grandes choses que je voyais; et ce que le temps et la fatigue ne m'auront pas permis de vous dire, peut-être vous l'écrirai-je.

Mais commençons enfin.

I

Inutile de vous rappeler, mes Frères, les motifs de ce grand pèlerinage, de ce pèlerinage universel, catholique, de tous les Évêques de la Chrétienté :

Car, on peut le dire, la Chrétienté tout entière était là, en la personne de ses Évêques : je ne crois pas que depuis l'origine du Christianisme,

s'il y a eu des assemblées plus nombreuses, il s'en soit vu qui aient été une représentation plus complète de l'Épiscopat chrétien, quand on considère surtout les pays si divers d'où les Évêques étaient venus.

Nous nous sommes rencontrés là, Évêques de France, avec les Évêques de l'Espagne, de l'Irlande, de l'Écosse et de l'Angleterre, de la Belgique, de la Suisse, de la Hollande, de l'Allemagne, de la Prusse, de la Bavière, de l'Autriche, de la Hongrie, de la Bohême, de la Pologne, de la Russie même; avec les Évêques de la Grèce, de la Syrie, de Constantinople, de l'Asie-Mineure, et des plus lointaines extrémités de l'Orient; avec les Évêques des deux Amériques, avec les Évêques missionnaires de l'Afrique et des îles de l'Océan.

Vous savez du reste, Messieurs, quelle était l'occasion de ce grand concours.

Nous étions invités à venir prendre part à une des plus augustes solennités, je ne dirai pas seulement que l'Église, mais que l'humanité puisse célébrer sur la terre, à une Canonisation.

Ne vous étonnez pas qu'une telle fête ait pu remuer à ce degré l'univers catholique.

Il n'y a pas en ce monde de chose plus grande, ni de plus touchante solennité, qu'une Canonisation de saints : Non, je ne connais rien ici-bas de plus consolant pour les habitants de la terre; et en même temps rien qui honore et glorifie autant l'Église et l'humanité.

Qu'est-ce, en effet, qu'une Canonisation? C'est la déclaration faite solennellement, authentiquement, juridiquement, après les enquêtes les plus sévères, les plus prolongées — il y faut quelquefois des siècles — de la sainteté héroïque, rencontrée dans le cœur d'un homme, mortel comme vous et moi.

Canoniser, c'est je ne dis pas faire un saint, mais le déclarer : Il en est des saints comme des dogmes : l'Église ne fait pas les dogmes, elle les constate, elle les définit; de même l'Église ne fait pas les saints, elle les reconnaît, elle les discerne dans la multitude de ses enfants, et elle les proclame, elle les couronne, elle les place sur ses autels; afin de relever par là nos courages, de ranimer dans tous les cœurs des espérances de vie et d'immortalité, et de mettre en marche généreuse vers le ciel tous ceux de ses enfants qui sont dignes d'entendre sa voix et d'y répondre.

Ainsi, par la Canonisation, de simples mortels sont élevés aux

honneurs sacrés : et, entourés désormais d'une immortelle auréole, proclamés vénérables aux autres hommes, ayant droit aux hommages et aux prières de la terre, ils deviennent à jamais les modèles et les intercesseurs de leurs frères.

Eh bien ! je dis que c'est faire là une des plus grandes, des plus nobles choses qui se puissent faire ici-bas;

Car enfin, voyons ce que nous sommes tous : nul parmi nous n'est de meilleure condition que ses frères, nul ne peut se lever ici pour dire : Moi, je suis sans péché ! et jeter sa pierre aux autres.

Non, nous sommes tous de tristes fils d'Adam, pétris d'une chair et d'un sang viciés par le péché, et pas plus que le père les enfants n'ont échappé à l'originelle et déplorable infirmité de la nature déchue.

Et qui ne voit, qui n'a senti toutes les misères qui se remuent au fond de cette pauvre nature humaine?

Eh bien ! Messieurs, ces misères, les saints les ont senties comme nous; seulement, ils les ont combattues, ils les ont vaincues, et du fond de cet abîme, ils se sont élevés, avec la grâce, jusqu'aux cieux !

Je dis que l'humanité ne peut pas célébrer une plus grande fête, qu'en fêtant cette victoire, la plus belle de toutes les victoires; ni s'honorer plus elle-même qu'en couronnant de tels vainqueurs, et en plaçant dans leurs mains les palmes immortelles; parce que c'est l'humanité même qui triomphe dans la gloire de ses plus purs et de ses plus généreux enfants, et qui se trouve ainsi, dans les saints, élevée au-dessus d'elle-même, et exaltée jusqu'au ciel.

Et quand ces saints sont des martyrs, c'est le plus haut degré de cette gloire.

Un martyr, une créature humaine, qui a pu donner à son Dieu, dans le témoignage du sang, le grand témoignage de l'amour, ç'a été là toujours, dans la pensée et la conscience du peuple chrétien, l'honneur suprême de la sainteté.

Parlez-moi d'un docteur qui a illuminé les âmes par son éloquence et son savoir, je demanderai de lui : A-t-il été humble?

Parlez-moi d'un anachorète qui a passé de longues années, au fond des déserts, dans les travaux de la pénitence, je demanderai : A-t-il persévéré ?

Mais s'il est question d'un martyr, je n'ai plus rien à savoir au-delà : Qui dit martyr dit tout; c'est l'holocauste consumé par le

feu du ciel, c'est le suprême triomphe de l'homme mortel qui a tout vaincu sur la terre par la sublimité de sa foi et l'héroïsme de son amour.

Et c'était ici, vous le savez, des martyrs qu'il s'agissait de canoniser.

Des martyrs, et aussi des apôtres : de ces hommes qui ont tout quitté, famille, patrie, fortune, pour aller jusqu'aux extrémités du monde, et au péril de leur vie, porter la lumière et les trésors de l'Évangile.

Des martyrs, des apôtres, et, il m'est doux de l'ajouter pour la gloire de leurs Ordres, des religieux, appartenant à ces saintes phalanges d'hommes détachés et généreux, qui se dévouent par des vœux sublimes à la pratique des conseils évangéliques.

Des religieux, et parmi eux un religieux *de la Rédemption des captifs :* quelle opportunité, au moment où l'Église offre ses derniers vœux pour l'abolition pacifique de ce fléau social, l'esclavage, qui sert de prétexte à l'heure qu'il est, dans un lointain continent, à une guerre fratricide chez un grand peuple !

C'étaient enfin des martyrs japonais ; des fils de ce cruel Japon qui poursuivit, il y a deux siècles, d'une si implacable haine la religion de Jésus-Christ, et réussit presque à l'éteindre, pour un temps du moins, dans des flots de sang chrétien.

Et à quel moment ces martyrs étaient-ils glorifiés par l'Église ? Au moment même, veuillez encore remarquer, M. F., cette coïncidence providentielle, au moment où le Japon, après deux siècles de persécution, paraît ouvrir enfin ses portes à la civilisation européenne et chrétienne;

Au moment où ses Ambassadeurs sont en Europe, à Paris, à Londres, et, au milieu de leurs admirations pour les prodiges de notre industrie, apprennent tout à coup qu'après tant d'années d'une implacable proscription, l'Église chrétienne n'a pas cessé de se préoccuper de la famille japonaise ;

Que la plus grande solennité de cette Europe, reine du monde, dont ils contemplent avec étonnement les cités, les monuments, les arts, toutes les merveilles, se célèbre précisément en l'honneur de ces chrétiens japonais, crucifiés par leurs pères il y a deux siècles, et dont les cendres avaient été précipitées dans les flots et dans les abîmes ;

Que ces obscurs chrétiens, dont le Japon oublia les noms le len-

demain de leur mort, après un si long temps ne sont pas oubliés chez les Européens ;

Et qu'il y a ici-bas une société si forte dans son cœur et dans ses souvenirs, qu'elle a gardé impérissable leur mémoire ;

Et que pour eux, pour les glorifier, des hommes vénérables par leur âge, leurs vertus, leur dévouement, leur caractère, les Évêques catholiques, se sont mis en marche de tous les plus lointains pays de l'univers vers la contrée la plus illustre du monde occidental ;

Et que, dans le temple le plus auguste de la terre, les images de ces héros torturés au Japon apparaissent triomphantes, leurs croix sont des trophées, leur mort est glorifiée, leurs noms prennent place parmi ceux que l'humanité vénère, le ciel s'ouvre sur leurs têtes, des palmes radieuses sont placées dans leurs mains, et des couronnes de gloire brillent à leurs fronts.

Je vous le demande : quels n'ont pas dû être alors les sentiments et les réflexions de ces étrangers? Et en voyant la glorification, l'exaltation, et le triomphe incomparable de ces pauvres suppliciés, qu'ont-ils dû se dire, et de l'Église catholique, et de la foi de Jésus-Christ?

C'est donc pour ce grand acte que nous sommes allés à Rome ; que nous avons assisté à ces longs consistoires, et pris connaissance de ces enquêtes sévères, par lesquelles la sainte Église romaine prélude toujours à la solennité de la Canonisation de ses saints.

Mais la solennité elle-même, comment ici vous en rendre compte? Ce grand jour du 8 juin, comment vous le retracer par des paroles?

Divers récits vous en ont été faits ; mais nul récit, M. T. C. F., ne saurait égaler ce qui s'est passé là.

Il m'arrive parfois d'admirer les grands spectacles de la nature, le Mont-Blanc, la grande mer, les grands fleuves, et je me dis alors : Non, rien de tout ce que peuvent inventer les hommes n'approche des merveilles de Dieu dans la création ! Mais, je dois le reconnaître, rien dans les plus grands spectacles de la création n'a jamais surpassé pour moi ce dont il nous a été donné d'être les témoins à Rome, et cette fois j'ai vu la nature elle-même vaincue par cette incomparable fête des âmes que donnait au monde l'Église catholique.

Je me souviens encore de l'impression extraordinaire qui me saisit, lorsque, descendant avec le cortége des Évêques ce magnifique escalier du Vatican, je vis, dans la lointaine perspective ouverte tout à coup devant nos yeux, ces trois cents Évêques qui s'avançaient lentement, majestueusement, en habits pontificaux, la mitre blanche sur la tête, aux mains des cierges allumés, le regard vers les cieux, la prière sur les lèvres, chantant gravement les louanges de Dieu et des Martyrs.

Nous marchions, calmes, émus, pénétrés, sous les portiques de cette colonnade admirable, que plusieurs d'entre vous sans doute ont parcourue, à travers les chants sacrés, au milieu des flots d'une multitude immense et recueillie. Puis, traversant la place, nous passions au pied de cet obélisque de Néron, témoin antique de toutes les fureurs les plus cruelles et les plus puissantes qui se soient jamais allumées dans le cœur des hommes et des tyrans contre Jésus-Christ et son Église; témoin aussi de cette victoire permanente du Christ, qui ne finira jamais dans le temps et dont la gloire resplendira dans l'éternité; le même obélisque qui était autrefois dans les jardins de Néron, où il vit ce monstre insensé se servir des chrétiens comme de flambeaux vivants pour éclairer ses orgies nocturnes, et qui est toujours là, debout, vainqueur, la croix rayonnante à son sommet, et faisant lire sur son granit ces mots immortels : *Fugite partes adversæ ! Christus vincit, regnat, imperat !*

Et tandis que nous nous avancions, le Souverain-Pontife, le Vicaire de Jésus-Christ, s'avançait aussi, à l'extrémité de ce long cortége, porté sur son trône, dans sa douce et sereine majesté, courbant les fronts et élevant les cœurs sur son passage, vivante apparition de Celui qui s'est fait homme pour le salut des hommes, et qui a fait de lui son Vicaire sur la terre.

Venaient enfin derrière le Pape, fermant cette procession splendide, les représentants des nations chrétiennes.

Puis, les degrés de l'auguste Basilique étant franchis, les vastes portes s'ouvrirent, et alors, dans ce temple le plus grand que les hommes aient jamais élevé à la gloire de Dieu, quel spectacle!

Et d'abord, Messieurs, l'immensité de Saint-Pierre est à elle seule une merveille, dont je ne peux point ne pas vous dire un mot : votre cathédrale, en comparaison, n'est rien, et, pour vous en donner une idée, permettez-moi un détail familier. — La coupole de Saint-Pierre

est soutenue par quatre piliers, comme ceux que vous voyez ici et qui portent la voûte principale de votre grande Basilique : eh bien! Saint-Pierre est si vaste, que chacun de ces piliers est à lui seul aussi grand qu'un couvent de Rome, avec son église et son jardin! je les ai mesurés moi-même; chacun d'eux a cent trente-neuf pas de tour. Mais tout est si admirablement proportionné dans ce magnifique édifice, que ces énormes piliers ne cachent rien, et laissent l'espace parfaitement libre à l'air et à la lumière.

Eh bien! ce temple s'est trouvé trop petit pour la multitude immense qui le remplissait : cinquante mille personnes étaient là, attendant la cérémonie sainte, et d'un bout à l'autre, l'édifice sacré resplendissait de l'éclat de 30,000 lumières, dont les clartés brillaient à travers une fumée transparente qui formait aux voûtes comme un nuage de vaporeux encens. Le regard était ébloui, on eût cru entrer dans le ciel même.

Et quand nous apparûmes sous ces voûtes illuminées, et que nous nous avançâmes lentement dans la vaste nef, à travers ces flots de lumière et ces flots de peuple;

Au milieu de ces statues des grands saints, des grands docteurs, des grands fondateurs, d'ordre qu'on voit tout le long de la nef, et qui, debout sur leur piédestal, nous regardaient passer devant eux;

Et ces images des nouveaux saints, lesquelles, exposées dans l'intervalle des colonnes du temple, élevaient comme en triomphe à tous les regards les scènes variées de leurs morts glorieuses;

Eh bien! oui, tout cela était beau, grand, admirable!

Et quand de là portant nos regards jusqu'au sommet de la coupole, nous voyions l'image du Père Éternel, avec ces mots : *Gloria in excelsis Deo;* et au-dessous, tous les chœurs des Anges; puis les Patriarches, les Prophètes, les Apôtres, toute la Cour céleste enfin qui est là, les pensées prenaient sans peine leur vol au-dessus de la terre, et les âmes s'élevaient d'elles-mêmes au plus haut des cieux!

C'est au milieu de cette pompe et de ces grandes émotions, que nous vînmes nous ranger aux places qui nous avaient été préparées, autour du Souverain-Pontife, au pied de la Chaire de saint Pierre;

Et alors, au milieu des chants et des prières, l'auguste cérémonie commença : cérémonie incomparable; car la liturgie catholique, qui sait si bien exprimer dans les rites et les symboles sacrés le

sens profond de nos mystères, n'est peut-être jamais plus belle et plus grande que dans l'ordonnance de cet admirable cérémonial d'une Canonisation.

On commença par les *Postulations,* au nombre de trois. Le Cardinal Procurateur de la Canonisation s'avança vers le Saint-Père, et, au nom de l'Église, lui demanda par trois fois d'accomplir enfin l'acte solennel que tant de travaux et d'enquêtes sévères avaient préparé, et qu'attendait avec une impatiente anxiété l'Eglise, mère des Saints :

Beatissime Pater, Reverendissimus Cardinalis INSTANTER *petit per Sanctitatem Vestram catalogo sanctorum Domini Nostri Jesu Christi adscribi, et tanquam Sanctos ab omnibus Christi fidelibus Venerandos pronunciari, Beatos......* Suivent les noms de tous les Bienheureux à Canoniser.

Remarquez, Messieurs, que cette cause était ouverte depuis deux siècles — vous voyez la maturité, la patiente prudence avec laquelle procède ici l'Église, — et cependant, malgré tant et de si longs travaux, le Saint-Père, comme s'il sentait encore le besoin du secours d'en Haut, et avant de répondre aux postulations, voulut adresser au Ciel de nouvelles et suprêmes prières.

La première de ces prières, ce furent les Litanies des Saints : le Pape et les Évêques prosternés implorèrent l'intercession de ces Saints, dont ils allaient ouvrir les rangs à des Saints nouveaux, et invoquèrent, tour à tour, par leurs noms, les Patriarches, les Apôtres, les Prophètes, les Pontifes, les Martyrs, les Vierges, toute la Cour céleste.

Je ne puis vous dire quelle fut la beauté de ces Litanies. Tout le peuple répondait à chacune des invocations : je me rappelle encore la vivacité et la cadence harmonieuse de ce chant magnifique. Pour moi, je n'ai jamais éprouvé plus de douceur à entendre prononcer ces noms des Bienheureux, ni mieux senti la communication intime de l'Église du Ciel avec l'Église de la terre. Il me semblait que ces Saints étaient là, sur nos têtes, penchés vers nous, et nous contemplaient du haut de ces voûtes.

Après le chant des *Litanies,* une seconde postulation eut lieu, avec une nouvelle insistance : *Reverendissimus Cardinalis instanter et* INSTANTIUS *petit......* A cette seconde postulation répondit une prière plus haute encore, un chant plus grave et plus sacré, le

Veni, Creator : après les Saints, l'Église implore l'Esprit qui fait les Saints, l'Esprit de grâce et de lumière, dont la divine assistance lui est à jamais promise.

Ce chant avait une profondeur et une solennité incomparable : et on sentait, au milieu de tout cela, dans cette grande Basilique, dans cette sainte assemblée, une tranquillité, une paix, une joie sublime, une sécurité supérieure, et je ne sais quelle conscience de la présence de Dieu dans son Église. On se sentait là, en un mot, comme sur le roc immobile de la Jérusalem céleste.

Tout ce peuple, d'ailleurs, se tenait dans un admirable recueillement. — On a remarqué qu'il n'en est pas toujours ainsi dans les fêtes de Saint-Pierre. Soit difficulté de maintenir l'ordre en ce vaste édifice, et parmi les foules qui l'envahissent, soit encore, — mon Dieu ! je ne voudrais ici blesser personne, mais enfin on conçoit que cela arrive ainsi, soit, dis-je, la présence à ces fêtes d'étrangers, Anglais ou Russes, qui n'ayant pas la même foi que nous, n'y portent pas le même recueillement : c'est tout le mal que je puis et veux en dire — mais ici, le silence, vu la foule, était admirable : et quand, du lieu où j'étais placé, jetant un regard sur cette multitude, sur cette mer de têtes humaines, je voyais tous ces hommes, si attentifs, silencieux et émus, j'étais profondément touché. On sentait qu'il n'y avait là que des chrétiens sincères : l'unanimité était dans les âmes, tous les cœurs battaient comme un seul cœur.

Mais ce qu'il y eut de plus émouvant, ce fut la proclamation même du décret de Canonisation, et le *Te Deum* qui suivit.

Après une troisième et suprême postulation : *Cardinalis instanter, instantiùs, et* INSTANTISSIMÈ *petit.....*, le Saint-Père, comme vaincu enfin par ces pressantes instances, se dispose à promulguer le décret de Canonisation : toute l'assistance se lève, et le Vicaire de Jésus-Christ, la mitre en tête, et assis dans sa chaire, en qualité de Docteur de l'Église universelle, prononce la formule solennelle. Alors, quand Pie IX, d'une voix forte, pleine, sonore, — d'une voix, laissez-moi le dire, à désespérer tous ceux qui chantent sa mort — lut, au milieu de ces âmes palpitantes et dans ce silence auguste de la terre et du ciel, les grandes paroles de la formule liturgique, et que tout fut consommé sur la terre pour la gloire des Martyrs, alors ce fut un moment indescriptible et une inexprimable émotion : non-seulement parce

que le canon du château Saint-Ange proclamait avec sa grande voix le triomphe des Saints, et que toutes les cloches des trois cent soixante églises de Rome à la fois se mirent à sonner, à grandes volées, en même temps que les trompettes sacrées faisaient entendre toutes leurs fanfares qui se prolongeaient sous les voûtes de la grande Église avec un incomparable éclat; mais c'est qu'il s'éleva alors un cri de la terre, il sortit à ce moment de toutes les poitrines de ces hommes un cri, comme la terre ne peut en pousser que dans les émotions les plus grandes que le Ciel lui inspire : Le Pape avait entonné le *Te Deum,* et toutes les cinquante mille voix de cette foule le répétaient avec transport : il faut avoir entendu cela pour se le représenter; on peut sentir de telles choses, on ne saurait les exprimer.

Mais l'invisible spectacle, que la pensée seule contemplait, la signification profonde de cette imposante cérémonie était quelque chose de plus beau, de plus grand encore.

Je me souviens que je me disais à moi-même avec étonnement, à la vue de ces choses : Mais quelle est donc cette hardiesse, cette puissance, cette tranquille et majestueuse audace de l'Église, qui, au temps de ses plus terribles épreuves, quand la terre tremble et fuit sous ses pieds, ouvre le ciel, marque sur des trônes éternels la place de ses plus humbles et de ses plus glorieux enfants;

Et invite ceux qui combattent encore sur la terre à relever leur courage, à regarder plus haut, et à reprendre, dans une invincible persévérance, les saintes luttes pour la vérité et pour la justice !

Quelle est donc cette sérénité, cette certitude d'elle-même, qui ne la laisse pas se détourner un moment de sa mission sanctificatrice, et de la vue du ciel, par les orages les plus furieux de la terre!

Et quelle est cette noblesse constante de ses pensées, quelle est cette grandeur, de proclamer encore, de proclamer toujours la Sainteté, au milieu d'un monde si préoccupé d'autres soucis, et de ne cesser jamais de tenir levé ce glorieux étendard à la vue des hommes si abaissés vers les misères de la terre!

Oh! me disais-je alors, oubliant tout le reste, et tout entier à la grande chose qui était là devant mes yeux oui, cela est divin! Jamais société d'hommes n'a montré pareil mépris des craintes humaines, pareille certitude du secours de Dieu, ni pareille application aux choses de l'âme et de la vie immortelle! Célébrer de telles fêtes, en

de tels moments! entouré de hordes frémissantes; avec des frontières rompues; le reste des États menacé; le Pontife spolié, humilié, livré à la mendicité, vivant des aumônes que ces trois cents Évêques lui apportent! et dans ce dénûment, dans cette humiliation, dans cette détresse, s'abstraire de toute préoccupation terrestre, fixer intrépidement ses regards vers les cieux, et, dans la sécurité de sa foi et la fermeté de ses espérances, s'élever à de telles hauteurs, trouver de telles inspirations, déployer de telles grandeurs morales, de telles pompes célestes! Non, cela n'est pas dans la mesure connue des choses humaines! l'Église est une institution divine, et le doigt de Dieu est ici!

Et cette impression était si vraie et sortait si bien du fond même des choses, que je l'ai trouvée jusque chez des hommes, chrétiens par le baptême, mais éloignés de Dieu par le malheur des temps.

J'en ai rencontré un sur les marches mêmes du Vatican, un grand esprit, il est vrai, et un noble cœur, mais oublieux, hélas! comme tant d'autres, de sa religion : il avait même un jour attaqué l'Église : m'apercevant au sortir de la fête, il vint à moi vivement, me prit la main, et avec un indéfinissable accent, il me dit : *Monseigneur, cela est divin : soyez tranquille!...*

Et comme je sentais encore, au milieu de toutes ces grandeurs de la glorification des Saints, la grandeur de la Sainteté elle-même! Les Saints m'apparaissaient, au milieu des tristes temps où nous sommes, comme les hommes vraiment supérieurs, les vrais grands hommes, les forts caractères, les virils courages, les âmes héroïques, les athlètes invincibles de la vérité et du devoir, les hommes dont le monde a le plus besoin, les véritables sauveurs des sociétés, le parfum de la terre, l'arôme qui empêche l'humanité de se corrompre.

Et je me rappelais alors cette belle parole de l'Écriture : *Qui timent te, Domine, magni erunt, apud te, per omnia* : Ceux qui vous servent, ô mon Dieu, sont les seuls grands en toute chose ici-bas!

Et je disais alors à Dieu de toute l'ardeur de mon âme : des Saints! ô mon Dieu! donnez-nous des Saints!

Donnez au Siége apostolique des Léon, des Grégoire le Grand, qui soient les colonnes de l'Église, et soutiennent devant les puissants de la terre, comme nous la voyons aujourd'hui soutenue, la majesté de l'Évangile!

Donnez-nous des Athanase, des Chrysostôme et des Ambroise, qui unissent aux dons du génie un cœur intrépide et une vertu sans tache! des Thomas de Cantorbéry qui sachent résister, pour la défense des droits de l'Église, aux convoitises des princes et aux passions des peuples!

Donnez-nous des Apôtres comme les Vincent Ferrier, les François Régis, les Vincent de Paul!

Donnez-nous des Martyrs comme les humbles missionnaires et les obscurs chrétiens que nous venons de canoniser!

Des Saints! mon Dieu! de grandes âmes! des prêtres généreux! de grands chrétiens! des hommes de mortification et de prière! de ces âmes intérieures, comme il y en eut toujours de cachées dans l'Église, et dont les larmes et les prières silencieuses sauvent le monde!

Multipliez-les, ô mon Dieu! Que cette glorieuse race ne se perde pas sur la terre, et que la sainte Église catholique soit toujours féconde pour les enfanter!

Mais je me laisse entraîner, M. F. : c'est assez sur ces grandes pensées. Il faut descendre de ces hauteurs, et achever les détails du récit que j'ai commencé. — Il y a surtout une cérémonie vraiment charmante de cette grande solennité, dont j'ai oublié de vous parler et que je regretterais de vous taire. Ce sont les offrandes présentées au Saint-Père par les postulateurs des causes, et qui sont prises parmi les plus aimables objets de la création; à la fois gracieuses oblations et profonds symboles : à savoir des cierges, où sont peintes des fleurs entremêlées d'arabesques d'or et d'argent, parce que les saints sont les flambeaux du monde; puis deux pains sur des plateaux d'argent, et deux petits barils, l'un doré, l'autre argenté, renfermant le vin et l'eau, parce que les saints sont le froment de Dieu, ainsi que le disait ce grand martyr, saint Ignace d'Antioche, et que le vin est le symbole de la ferveur, comme l'eau de la pureté; enfin trois cages, d'une forme élégante, renfermant la première deux tourterelles, la seconde deux colombes, la troisième de petits oiseaux, parce que la tourterelle est l'image de la fidélité, la colombe de la douceur, et les petits oiseaux figurent le vol de l'âme vers le ciel. Pardonnez-moi, M. F., tout ce récit; mais admirez cette liturgie catholique, qui sait mettre ainsi la

grâce dans la grandeur, comme fait aussi la nature dans ses grandes scènes.

Et, si vous me permettez de tout vous dire, il n'y a pas jusqu'à cette force physique du Pape dans ces fêtes qu'on ne fut heureux de voir. La grande cérémonie, remarquez-le bien, a duré sept heures. Le pape a assisté à cette procession, présidé à toute la Canonisation, puis chanté l'office, célébré la messe, fait une homélie ; et ce vieillard, parvenu à un âge qui fait souvent fléchir les plus forts, a supporté toutes ces fatigues avec la vigueur d'un homme dans la force de la vie. Préalablement, il y avait eu de nombreux et longs consistoires, dans lesquels nous étions tous appelés à dire successivement notre pensée, et comme nous étions près de trois cents Évêques, cela durait cinq et même six heures : le Pape y assistait en vêtements pontificaux, sous le poids d'une température souvent extrême : eh bien ! il a supporté tout cela avec une application admirable et une constante sérénité.

Je parle de la sérénité de Pie IX, c'est le trait peut-être le plus remarquable de cette auguste figure, et qui a produit dans tous ceux qui l'ont vu une extraordinaire impression.

Je me souviens encore du jour où j'eus le bonheur de revoir le Saint-Père pour la première fois : comme j'étais heureux de contempler cette figure douce et vénérable ! Et lui, comme son visage, empreint de cette paternelle bonté qui est le caractère de sa physionomie, rayonnait de douce joie !

Ainsi du reste apparaissait-il toujours, avec un calme inaltérable, et un sourire d'une inénarrable douceur, soit quand il recevait en particulier les Évêques, soit quand il donnait audience, chaque soir, avec une touchante bonté, et sans compter avec la fatigue, aux innombrables pèlerins catholiques avides de le voir et de s'incliner sous sa bénédiction, soit quand il passait, pour quelque cérémonie publique, au milieu de son peuple : ceux de mes diocésains qui ont fait le pèlerinage de Rome, et ceux de mes prêtres qui m'y ont accompagné en conserveront toujours comme moi le doux souvenir et la profonde impression.

Et jusqu'au dernier jour nous avons vu le Saint-Père garder la même sérénité : je me souviens de l'avoir vu et entendu, à la veille même de mon départ, aux deux fêtes anniversaires de son Élection et de son Couronnement, qui le reportaient à tant de souvenirs ! il conser-

vait toujours le même visage, et nous adressa à chaque fois encore la parole, avec le même calme et la même douceur, bien que nous entretenant des plus graves sujets.

Au reste, son calme et sa paix semblaient se répandre autour de lui, et nous en trouvions partout à Rome la douceur et le reflet. C'est ce qui me frappait particulièrement dans le Sacré Collége. Tous ces vénérables Cardinaux, si dévoués, tous ces Prélats, dont la fidélité croît avec les périls, paraissaient, comme le Saint-Père, puiser en haut une confiance et une paix supérieures aux préoccupations vulgaires.

Vous le dirai-je? nous avions quitté Orléans et Paris sous une pénible impression d'inquiétude et de tristesse. Des bruits, vrais ou faux, mais que je crois faux, semblaient menacer la Ville sainte des plus grands malheurs: arrivé à Rome, je n'osais parler de nos craintes qu'avec une extrême réserve, attendant que d'autres voix vinssent révéler ce qu'il en fallait croire; mais, chose étrange! ces bruits paraissaient en quelque sorte inconnus à Rome : on eût dit une atmosphère sereine et tranquille où les rumeurs et les craintes du dehors ne pénétraient pas; en sorte que depuis, en quittant Rome, il nous semblait sortir de l'asile de la paix, pour rentrer dans le tumulte et les agitations un moment oubliées de la terre.

II

Ce n'est pas tout, M. F.; et la Providence avait un autre dessein dans cette assemblée de tant d'Évêques en la capitale de l'univers catholique.—S'est trouvée faite là, sans que nous l'ayons cherché, sans que nous l'ayons voulu, par le fait même et par le seul fait de notre réunion à Rome, une des plus grandes choses qu'aient jamais enregistrées les annales de l'Église, à savoir une démonstration visible, éclatante, triomphante, des signes divins de l'Église catholique dans le monde, de son Unité, de sa Catholicité, de son Indéfectibilité!

Qu'est-il arrivé en effet? Sans concert préalable, sans autre entente que l'accord supérieur des âmes dans le sentiment chrétien, de tous les points de l'univers catholique nous sommes venus à Rome, si

nombreux et de pays si divers que, quand nous nous sommes rencontrés tous ensemble, aux pieds du Chef suprême, nous avons senti que l'Église catholique, que la Chrétienté tout entière était représentée là, comme jamais elle ne le fut dans l'histoire, pas même à Trente, pas même à Nicée, où il n'y avait que dix-huit évêques de plus, mais où le monde ancien figurait seul : à Rome, au contraire, dans cette dernière et grande assemblée, c'étaient l'ancien et le nouveau monde, c'étaient tous les peuples civilisés, comme les nations encore barbares et sauvages, qui se trouvaient représentés.

Et, encore une fois, comment cela s'était-il fait? De soi-même, pour ainsi parler : non pas un ordre, mais une simple invitation; non du Pape directement, mais d'un Cardinal en son nom; voilà tout ce qu'il y avait eu de fait sur la terre; mais il y avait Dieu au ciel qui voulait donner à l'Église romaine, mère et maîtresse de toutes les Églises, et à ce Pontife si cruellement éprouvé, si injustement dépouillé, si abreuvé d'amertumes et de calomnies, une gloire et une consolation telles, que nul siècle précédent n'en avait apportées d'égales à aucun Pape!

Car, M. F., dans cet extraordinaire empressement, dans ce prodigieux concours, qui pourrait méconnaître l'action providentielle? qui ne sentirait la main de Dieu? En songeant aux obstacles de tout genre qui devaient l'empêcher, et qui se sont tous évanouis comme d'eux-mêmes, je dis : c'est naturellement inexplicable!

J'étais à Rome un des premiers, fort incliné, vous le comprenez, à désirer la venue d'un grand nombre de mes Collègues, de la France, et du monde entier;

Mais, en vérité, cela dépassa toute prévoyance et toute espérance.

Chaque jour j'étais stupéfait et, je l'avouerai, attendri jusqu'aux larmes, de ce que j'apprenais et voyais. — Et plus ému encore de l'action de Dieu, si sensible dans toutes ces choses.

Chaque jour c'était des nouvelles comme celles-ci :

Trente-deux Évêques sont débarqués de l'Espagne : trente-deux Évêques d'Espagne! cela ne s'était pas vu à Rome depuis des siècles! et je me souviens que, rencontrant un jour l'un d'eux, je ne pus m'empêcher de lui dire : « Philippe II vous aurait-il ainsi laissé partir? »

Puis d'autres de l'Irlande et de l'Écosse;

D'autres de l'Angleterre;

D'autres, par groupes non moins nombreux, de toutes les autres contrées de l'Europe;

Je voyais passer dans Rome les Évêques grecs-unis, avec leur costume oriental;

Je voyais arriver des extrémités du vieux et du nouveau monde, à travers l'Atlantique, le grand Océan, toutes les mers, les Évêques vénérables du Canada, du Mexique, de l'Abyssinie, des Indes et des terres Océaniennes.

A leur tour, de tous les pays catholiques, de la France surtout, les simples prêtres, par le seul élan de leur cœur, étaient accourus innombrables.

Ah ! nous, Français, nous étions, il est vrai, les plus nombreux; mais c'était notre devoir; nous n'avions pas à cela grand mérite : nous n'avions pas eu de grands périls à courir. Les disgrâces inévitables de deux courtes traversées, c'était tout... Mais ces vénérables Évêques d'Amérique avaient eu à braver toutes les mers : et ils étaient presque tous venus !

Et pourquoi cet universel empressement, ces courageux départs, cette réunion unique dans les annales de l'Église? Était-ce pour définir un dogme, pour défendre le symbole des grandes vérités chrétiennes attaqué? Non; c'était simplement pour témoigner l'amour, la sympathie, la compassion des cœurs à ce magnanime Pontife, dont la terre entière sait les épreuves et admire l'immuable résistance.

Non, tout cela ne s'est pas fait, et ne pouvait se faire, *sine nutu Dei,* sans un signe de Dieu, sans une inspiration de son Esprit, soufflant tout à coup, je ne dirai pas miraculeusement — car ces choses dans l'Église ne sont pas des miracles, c'est la nature même et la vie de l'Église — soufflant, dis-je, sur tous les points du monde à la fois, au cœur de tous les Évêques, et les poussant à venir, malgré l'âge, la distance, tous les obstacles matériels, et les difficultés politiques plus grandes encore, de tous les pays de l'univers, rendre au Pontife malheureux ce solennel témoignage d'amour et de respect, qui a été applaudi du monde entier !

Eh bien ! quoi qu'il puisse arriver, j'affirme que c'est là pour la Papauté un grand et incontestable triomphe. J'ai eu occasion de le proclamer à Rome, et je le répète aujourd'hui : Y a-t-il sur la

terre une puissance souveraine, quelle qu'elle soit, qui sur un simple désir de son cœur, exprimé dans les termes les plus réservés, les plus ménagés, les plus délicats, puisse remuer ainsi l'univers, et voir accourir à elle tous ses sujets, de toutes les extrémités de son empire?

Quelle est donc l'étrange puissance de ce vieillard désarmé, et en ce moment humilié et menacé, qui ne commande pas par la force, mais qui attire tout si fortement par l'amour?

Qu'est-ce donc que la Papauté catholique? Quelles sont les frontières de cet empire spirituel, et l'étendue de son autorité sur les âmes?

Voilà qu'elle a fait un signe, et soudain le monde entier lui a répondu.

Ah! sans doute, les périls du Père commun avaient ému jusqu'aux extrémités de la terre tous les Évêques de la Catholicité, et sans autre conseil entre eux que ce grand concert des âmes dans l'inspiration de la foi et le dévouement d'un commun apostolat, ils s'étaient tous levés!

Une même filiale inquiétude, un même frémissement de tendresse; et puis ce je ne sais quel cri du cœur qui fait que quand le père souffre, tous les enfants accourent; ce je ne sais quel instinct de la nature qui fait que, quand le cœur ou la tête sont menacés, tous les membres se lèvent pour les défendre : ces forces, plus fortes que toute impulsion humaine, les avaient mis en mouvement de tous les points de la terre, et le monde les a vus, dans la Ville éternelle, faisant au Pontife suprême une magnifique couronne, un pacifique et glorieux rempart.

Et ne pensez pas que cela soit peu de chose, Messieurs! Il est vrai, ce n'était pas une armée rangée en bataille, ce n'étaient pas des hommes bien redoutables que tous ces Évêques assemblés autour de leur Pontife; mais il y avait là, je le répète, et nous le sentions, un rempart inexpugnable.

On peut beaucoup, quand on a la force matérielle ici-bas; mais il y a des choses qu'on ne peut pas! On peut renverser les murailles d'airain et les portes de fer; mais on ne peut pas renverser les cœurs, et forcer les remparts que font les âmes : On s'y brise!

Voilà ce que c'est que cette faiblesse de l'Église, cette faiblesse mystérieuse et invincible!

Ainsi s'est trouvée manifestée et glorifiée aux yeux des peuples cette admirable puissance spirituelle de la Papauté, à laquelle ici-bas rien ne ressemble : au moment où des ombres terrestres et d'orageux nuages paraissent l'obscurcir, tout à coup le vieil astre s'est montré, plus brillant que jamais, et a jeté aux yeux du monde étonné ses plus radieuses splendeurs.

Et en même temps que le triomphe de la Papauté, c'était aussi le triomphe de l'Église.

Ses grands caractères d'Unité, de Catholicité, d'indéfectible Perpétuité avaient souvent déjà éclaté dans le monde, rarement peut-être à ce degré-là.

L'Église, M. F., cette grande œuvre que Dieu a faite au milieu des temps et placée au milieu des hommes : *Opus tuum, in medio annorum, vivifica illud :* cette seconde création de sa droite, plus étonnante encore que la création visible, nous n'en admirons pas assez la merveille.

Elle est au milieu de nous, cette grande Église catholique, que dis-je? elle est nous-mêmes. Et à peine savons-nous ce qu'elle est, ou du moins à peine y pensons-nous, accoutumés que nous sommes à la voir, ou fascinés et distraits par des préoccupations étrangères;

Et ainsi, renfermés dans la petite sphère de notre vie individuelle, nous n'associons pas assez nos âmes à la vie de l'Église, nous ne vivons pas assez de la grande vie catholique.

Eh bien! à Rome, dans ces jours, l'idée de l'Église, son divin caractère a resplendi, sa vie a rayonné à tous les yeux.

Agrandissons, M. F., notre horizon, sortons des idées étroites. La sphère de notre vie de chrétiens, ce n'est pas l'étroite limite d'une paroisse, d'un diocèse, ou même d'une patrie, quelque grande et illustre qu'elle soit! Non : franchissons les frontières rétrécies des nationalités, quelque chères qu'elles doivent être à nos cœurs : dilatons-nous dans le monde entier : car nous sommes catholiques.

L'Église, M. F., est la grande société des âmes, marquée, je le répète, aux trois signes divins de la *Catholicité,* de l'*Unité,* de la *Perpétuité.*

Universelle dans l'espace et dans le temps, catholique et perpétuelle, elle s'étend d'un pôle à l'autre, et de l'Orient à l'Occident; fille de

Celui qui a dit : Je suis le principe et la fin, l'*Alpha* et l'*Omega*, elle embrasse le commencement et la fin des âges.

Une, elle rassemble et unit dans son vaste sein, par les liens d'une même foi, d'un même régime, d'une même vie spirituelle, des mêmes immortelles espérances, toute l'humanité, passée, présente et future; car elle ne doit pas défaillir sur la terre : c'est la promesse formelle de son fondateur, promesse qui compte bientôt dix-neuf siècles d'accomplissement.

Eh bien, la réunion des Évêques à Rome a été à elle seule, pour l'Église, un grand et admirable triomphe moral, parce qu'elle a fait éclater, avec la simplicté et la puissance d'un irrécusable témoignage, ces caractères sublimes et cette vie divine de l'Église.

Catholiques, nous avions sous les yeux un beau et frappant contraste : dans un siècle où l'égoïsme et le matérialisme dominent les âmes, et où l'on ne sait plus croire, aimer, se dévouer, nous avions là dans l'Église un magnifique témoignage de foi, de dévouement et d'amour;

Tandis que les sectes séparées de l'Église se divisent entre elles à l'infini, son Épiscopat montrait au monde le grand et auguste spectacle de l'Unité catholique;

Tandis que de tous côtés les liens de la subordination se relâchent, que de grandes divisions déchirent les peuples, là, à Rome, dans l'Église, on voyait ce qui ne se voit nulle part ailleurs, le vivant triomphe de la plus haute et la plus vaste unité, l'unité des âmes : l'Église montrait au monde une société que ne bornent pas les fleuves, les montagnes, les océans, ni les barrières encore plus infranchissables des races et des langues : une société d'hommes *de toute langue, de toute race, de toute tribu*, la grande société catholique! Tous ces Évêques venus là, sur un signe du Pontife, de tous les points de l'univers, à travers toutes les distances, et malgré tous les obstacles, c'était la vie, la vie immortelle de l'Église, apparaissant dans une admirable lumière!

Vous demandez où est la Catholicité de l'Église romaine? mais c'est une question de géographie! Qu'on interroge qui on voudra; qu'on s'adresse, mon Dieu! à ces bons Frères des Écoles chrétiennes, que vous voyez là, qu'on prenne un de leurs petits enfants de chœur, et qu'on lui lise les noms de tous les Évêques présents à Rome :

Paris, Londres, Dublin, Gand, Tarragone, Burgos, Saint-Jacques de Compostelle, Cologne, Halifax, Smyrne, Constantinople, New-York, Mont-Réal, Mexico, etc., etc.; et qu'on lui demande ensuite ce que c'est que l'Église catholique, il répondra sans peine : c'est une société qui est répandue dans tous les pays, et qui n'est bornée ni par les fleuves, ni par les mers, ni par les montagnes! — Voilà la Catholicité de l'Église romaine.

Vous demandez ce que c'est que l'Unité catholique? Mais vous avez vu là, éclatant, palpable, le principe même de cette Unité, la cause permanente et puissante qui la maintient, et en fait, remarquez-le bien, non un accident passager dans l'histoire de l'Église, mais sa vie même dans tous les temps.

Ce principe de vie, caché dans les entrailles de l'Église par son divin fondateur, cette cause permanente d'union, qui constitue l'Église catholique et que les sectes n'auront jamais, quelle est-elle? C'est cette autorité centrale, où se rattachent toutes les parties de ce grand corps, et qui rattache toutes les parties entre elles; c'est la nécessaire union des Évêques avec le Pape, et de tous les Évêques entre eux par le Pape. Eh bien! quand ce siècle si vanté défaille encore de ce côté, quand toutes les autorités sont plus ou moins ébranlées dans le monde, je jouissais, à Rome, dans mon cœur d'Évêque, de voir déployée et vivante cette force cachée qui soutient tout dans l'Église; de voir le principe catholique triompher dans cette étroite et indissoluble union des Évêques avec leur Chef suprême; union qui fait la force en même temps que la vie de l'Église : double triomphe, et de la Papauté, dont l'importance suprême dans l'édifice catholique se manifestait avec un si splendide éclat; et de l'Épiscopat, qui montrait une fois de plus au monde le secret de sa force. Telle est en effet la puissance de cette simple et divine organisation, que plus les Évêques seront unis au Pape, plus ils seront unis entre eux; et dans cette dernière et solennelle rencontre, plus leur union a donné de force au Pape, et plus le Saint-Père lui-même, en les embrassant tous dans une paternelle bénédiction, a imprimé de force à leur union.

Vous demandez ce que c'est que la vie de l'Église et son indéfectible Perpétuité?

Mais l'âme immortelle, l'Esprit divin qui anime invisiblement ce grand corps, vient de se manifester à tous les regards :

Tandis que des voix insensées chantaient sa mort, l'Eglise leur répondait en donnant au monde ce puissant signe de sa grande vie et de son indéfectible durée;

Elle apparaissait au monde vivante: vivante au cœur, et vivante aux extrémités, sur toute la surface de la terre;

Vivante, et donnant la vie;

Vivante, et tenant dans ses mains les clés de la mort et du tombeau; les clés du royaume des cieux et de la vie éternelle;

Vivante, et célébrant ses fêtes avec la cité de la vie, la Jérusalem céleste; lui envoyant des citoyens nouveaux, et redisant avec elle, et avec les glorieux chœurs de ses patriarches, de ses prophètes, de ses apôtres, de tous ses saints, le triple *Sanctus*, l'antique et triomphant *Alleluia !*

Voilà, Messieurs, ce qui s'est passé à Rome: du centre de la vie catholique, un signe était parti; et de même que dans un corps vivant le frémissement du cœur se fait sentir aux plus lointaines extrémités de l'organisme, ainsi tout s'était ému dans l'Église; et tandis que les Évêques dispersés au loin refluaient au centre, à la source de la vie, toutes les parties de ce grand corps spirituel frémissaient: vous tous, simples fidèles, vous étiez à Rome avec nous; et tous vos regards, comme toutes vos âmes, étaient tournés vers ce centre de la vie catholique, et tous vos cœurs, les cœurs de deux cent millions d'hommes, sur la surface du monde entier, battaient comme un seul cœur!

Je le demande, est-ce là une société d'où la vie s'en va? Ou bien, n'est-ce pas la plus vivante des sociétés? Oui, c'est la vie même, c'est la puissance de la Catholicité; et cela après dix-huit siècles comme aux premiers jours!

O vous qui voulez lui rester étrangers, et ne pas vivre de sa vie, comprenez ce qui manque à la vôtre, et de quel grand courant de vie supérieure vous vous isolez!

Et vous qui l'attaquez encore, cette Église de Jésus-Christ, et vous flattez parfois de l'avoir vaincue, apprenez une fois de plus quelle place elle tient sur la terre! reconnaissez que nulle vie n'est comparable à sa vie, nulle force à sa force, nulle durée à sa durée : vous passerez, hommes d'un jour, comme tant d'autres, et elle bénira votre dernière heure!

Quelquefois en nous voyant ainsi réunis je me disais : « Mais vraiment nous sommes presque tous bien vieux ! Cela ne peut pas aller longtemps : nous disparaîtrons tous bientôt. » Je me souviens entre autres d'un vénérable Évêque d'Amérique, si grand, si amaigri, si affaibli, qu'on eût pu croire en vérité que son ombre seule était venue. Je me faisais plaisir et m'honorais moi-même en lui témoignant en toute occasion mon respect et mon affection : car évidemment il était arrivé là au péril de sa vie. Et si tous n'étaient pas au bord de la tombe, tous étaient bien avancés dans la carrière. Mais l'Église catholique est une société où la vie mortelle ne compte pas. — Ainsi, moi, M. F., je disparaîtrai bientôt ! mais qu'importe à l'Église d'Orléans ? Saint Aignan n'est pas d'hier ; saint Euverte avait précédé ; avant lui il y en avait eu d'autres : Eh bien, les choses vont ainsi, et cela dure toujours ; et à Rome surtout, toujours, toujours, depuis saint Pierre, parce qu'il y a été crucifié la tête en bas, et que cela réussit à l'Église.

Oui, je le répète, quoi qu'il arrive, il y a eu là un triomphe moral, une démonstration de force divine, qui demeurera éternellement dans les annales catholiques, pour l'honneur de notre temps et l'encouragement de l'avenir !

C'est manifestement la Providence qui éclate ici : c'est d'en Haut, n'en doutons pas, qu'est venue au Souverain-Pontife cette inspiration, simple, grande, puissante, comme celles que Dieu envoie aux heures solennelles : c'est Lui qui a pris comme par la main, ces Évêques dispersés sous tous les cieux, et qui, les rassemblant à Rome aux pieds du Pontife universel, a donné à notre siècle ce grand spectacle de l'unité et de la vie catholique.

On a dit, M. F., et il n'est pas hors de propos de discuter cela devant vous, on a dit : Sans doute tout cela est beau, tout cela est vrai. L'Église catholique seule peut présenter de tels spectacles aux anges et aux hommes. Dieu a pris un peu de boue, il l'a traversée de son souffle, et il a fait l'homme. L'Église de Dieu prend un cœur d'homme, misérable et petit, elle le traverse de son souffle ; il est fidèle, et elle en fait un Saint. Ainsi Dieu a peuplé la terre, et l'Église soutenue, inspirée de Dieu, peuple le Ciel. Encore un coup, oui, cela est magnifique, cela est divin. Divines aussi sont les cérémonies. Nulle religion n'est com-

parable au Catholicisme, et la grandeur de cette religion est le reflet même et l'argument de la Divinité. Mais, après tout, ajoute-t-on, ce qu'elle a fait là, l'Église n'aurait-elle pas pu le faire partout ailleurs, et sans pouvoir temporel?

Non, je ne le pense pas. Et voudrait-on me faire le plaisir de me montrer un point de ce pauvre globe où cela eût été possible. Les Évêques du Nord de l'Amérique pouvaient-ils aller au Sud? ceux de Lisbonne à Madrid? ceux de Dublin à Londres? ceux de Paris à Vienne? ceux de Berlin à Copenhague? ceux de Varsovie à Saint-Pétersbourg? ceux de Milan à Venise? Avec les passions et les intérêts qui divisent les peuples, où trouverez-vous, si ce n'est sur un terrain neutre et réservé, tel que l'État Romain, un point où les hommes puissent se rencontrer sans se heurter? Les Évêques pourraient-ils, sans exciter d'ombrages, se réunir, au moment nécessaire, chez un gouvernement rival ou ennemi du leur? Si vous pouvez changer l'humanité, à la bonne heure! Mais la mer deviendra un sol résistant et ferme, avant que les hommes et les puissances humaines soient d'accord ici-bas. Flots, devenez donc solides! orages, faites donc silence! car voilà que les hommes vont devenir simples et vrais, unis, religieux et justes. Jusqu'à ce qu'il en soit ainsi, de bonne foi, Messieurs, ce qui s'est fait à Rome ne pouvait se faire ailleurs et sans le pouvoir temporel du Pape. C'est pourquoi nous nous en sommes occupés.

Pour que toutes ces grandes choses se puissent accomplir, quelles sont les conditions? Il y en a deux.

Il faut un *fait divin,* et un *fait humain.*

Le *fait divin*, c'est l'Église, c'est-à-dire l'union volontaire, et l'autorité incontestée. — Où est ce fait parmi les hommes? dans quelle nation? dans quel village? dans quelle école de philosophie? Je le demande: Où les hommes sont-ils unis? Où l'autorité est-elle aimée et incontestée? Où? — Est-ce en Russie, avec le pouvoir absolu? Est-ce en Amérique avec le pouvoir démocratique? Est-ce en Asie ou en Afrique, avec le pouvoir despotique? Tous les sceptres du monde ne sont que des bâtons, prompts à frapper, prompts à se briser. — Est-ce parmi les philosophes, les jurisconsultes, les physiciens, les astronomes, ou les médecins? Autant d'écoles, autant de sectes, autant de chefs, qu'il y a d'idées. Et qu'est-ce que la différence des idées, à côté de ces autres obstacles, la langue, la distance, l'âge, les races, les intérêts,

les latitudes? Or, tous ces obstacles, toutes ces différences, il n'est qu'une seule puissance qui ne les connaisse pas, où l'union soit volontaire, et l'obéissance libre, et l'autorité incontestée, c'est l'Église. L'autorité dans la famille a ce privilége en petit, parce que la famille est aussi faite par Dieu. L'Église a ce privilége en grand : elle est la famille universelle. Et ce privilége est immortel : on dirait même qu'il va toujours croissant. Aujourd'hui, vous l'avez vu, malgré les difficultés des temps, l'Église catholique est plus une, plus compacte que jamais. Cette société, purement spirituelle, si unie, si admirablement ordonnée, les incrédules l'appellent un tour de force, les croyants un miracle. C'en est un en effet, c'est le fait divin.

Le *fait humain,* c'est l'indépendance extérieure et visible de cette société, garantie par le pouvoir temporel de son Chef et la liberté de ses membres. Sans cela, l'Église existerait à l'état de société secrète et dans les catacombes. Avec cela, elle est une société publique, vivante, reconnue. C'est la forme extérieure de l'Eglise dans le monde moderne.

Vous parlez moyen-âge. C'est vous qui nous y renvoyez. Ce que nous soutenons, c'est précisément la forme moderne adoptée par l'Église, des rapports de l'Église et de l'État, l'Église n'étant plus politiquement ce qu'elle a été, et l'Etat étant ce qu'il est. C'est nous qui réglons nos montres au temps vrai : notre aiguille marche, la vôtre retarde; et en renversant l'indépendance temporelle de l'Église, vous tombez dans l'ornière ou des proscriptions, ou des confusions, les unes et les autres contraires à l'esprit du temps. Pas de milieu, il faut que l'Église soit martyre ou libre. Nous demandons pour elle l'indépendance. La concevez-vous sans la souveraineté du Pape ni la liberté des catholiques? Donnez-nous votre recette. Depuis six ans, il semble que Dieu ait mis la question au concours. Toutes les fortes têtes ont travaillé, imaginé, proposé : qu'est-il sorti de ce labeur? une nouvelle preuve de la nécessité du pouvoir temporel, établie par l'impossibilité de s'en passer. Eh bien! c'est ce pouvoir que nous sommes allés défendre à Rome.

Nous demandons la liberté, et vous vous en irritez, mais pourquoi? Nous ne voulons que la liberté de vous faire du bien, l'Église n'a pas d'autre mission sur la terre. Pauvre France, pauvre Italie, pauvre Europe, pauvre genre humain, ah! nous ne vous maudissons pas! Que de maux à guérir! que de progrès à faire! Vous dites, en voyant le

soldat, malgré sa gloire : Pourquoi faut-il que ces bras soient employés à guerroyer au lieu de semer les champs et de féconder la terre? Ah! nos bras sont las de guerroyer aussi. Laissez-nous vous les tendre, élever vos enfants, bénir vos demeures, embrasser votre lit de mort. On nous force à combattre! Nous avons soif d'aimer.

III

Je me suis étendu sur ce grand sujet, Messieurs, mais il en valait la peine. J'arrive à une autre chose très-importante, qui s'est faite encore à Rome. Les circonstances nous commandaient ce grand acte : nous l'avons accompli. Je veux parler de notre adresse au Saint-Père.

On s'est étonné que nous ayons présenté cette adresse.

Quoi! on aurait voulu que réunis tous ensemble autour du Pontife, en de tels moments, nous ne lui eussions rien dit!

Le Chef de l'Église, le Vicaire de J.-C., notre Père commun était là, malheureux, opprimé, dépouillé, sous la menace publique de voix outrageuses et sacriléges, plaint en apparence, dans le vrai sacrifié par l'Europe à ses spoliateurs! Il était peut-être là sur le seuil de l'exil, lui, le Père de nos âmes, le Patron de la frêle barque qui porte les destinées de l'Église! Et c'est dans une telle extrémité, qu'accueillis par sa bonté touchante, et quand il semble oublier devant nous ses malheurs, c'est alors que nous, nous les aurions oubliés! Nous n'aurions pas eu une parole à lui adresser! Nous serions venus nous réjouir sans trouble devant cette auguste infortune, qui pleure en secret et nous cache ses larmes!... Mais nous nous serions perdus d'honneur! Nous n'aurions pu reparaître devant nos Diocésains!

Non, nous ne pouvions nous taire!

Nous ne pouvions pas être à Rome, près du Père commun, souffrant, et soutenant seul le poids d'une lutte suprême avec une magnanimité, une sérénité incomparable, sans lui dire nos pensées et nos sympathies;

Et sans dire également au monde, la pensée de l'Épiscopat catho-

lique sur la grande question qui tient à cette heure le monde en suspens.

Mais on eût fait parler notre silence ; on l'eût fait parler contre le Pape !

Non, quand l'Église même, quand la condition extérieure de son gouvernement est en cause, l'Église réunie ne pouvait point ne pas parler :

Ne pas parler à son Chef;

Et ne pas parler au monde.

Nous avons parlé.

Si nous n'eussions rien dit, quand le monde attendait notre parole, je le répète, on eût fait parler notre silence.

On l'eût interprété contre le Pape et contre nous.

On eût dit que nous avions blâmé tacitement le Pape, on eût ajouté ce mensonge et cet outrage à tant d'autres ;

Ou bien on eût imaginé je ne sais quelle ligue secrète, quelle conspiration ténébreuse : on eût tout imaginé plutôt que de croire que l'Épiscopat réuni dans de telles circonstances avait pu se séparer sans rien dire et sans rien faire.

Eh bien ! nous avons parlé, nous avons agi; mais ouvertement, au grand jour, à la face du ciel et de la terre !

Aussi bien, on ne pouvait plus dire de tous les Évêques du monde réunis à Rome ce qu'on s'était plu à dire des Évêques de France. Vous le savez : on avait parlé d'esprit de parti, d'opposition politique. Eh bien ! les Évêques du monde entier étaient là, et le monde entier n'est pas dans un parti !

Et déjà tous les Évêques s'étaient expliqué, chacun dans leurs pays divers; ils avaient dit aux Fidèles leur pensée sur la crise actuelle, et béni le courage avec lequel notre magnanime Pontife en soutient le poids.

Il existe, M. F., de ce témoignage de l'Épiscopat dispersé un monument authentique, sans pareil, que le Souverain-Pontife, dès notre arrivée à Rome, a fait remettre entre nos mains : c'est une immense collection des mandements et lettres pastorales, publiés dans tous les pays et toutes les langues de l'univers, par les Évêques catholiques, qui tous ont été unanimes sur la question.

Mais ce que nous avions dit chacun en particulier nous devions le dire tous ensemble; nous l'avons dit.

Il y en a qui s'étonnent que de solennelles et bruyantes discussions, comme dans les parlements humains, n'aient pas précédé notre adresse. Est-ce que la question était douteuse? Est-ce que chaque Évêque ne l'avait pas déjà jugée? Est-ce qu'on avait traversé les mers, est-ce qu'on était venu des extrémités du monde, pour apporter autre chose au Pontife qu'une adhésion et une force?

L'opinion de l'Épiscopat sur cette grande question n'était pas à faire, elle était faite! Mais il fallait la produire avec une solennelle unanimité, qui ne permît pas d'y contredire! C'est ce que nous avons fait.

On a voulu, après ce grand acte, diviser ceux qui l'ont accompli, commenter les intentions, dénaturer les circonstances. Plusieurs ont surpris sur nos lèvres, avant qu'elles ne fussent ouvertes, le secret de nos sentiments, et dans nos réunions, dont la porte leur fut close, le détail de nos entretiens.

D'étranges narrateurs — auxquels pour ma part j'ai dédaigné de répondre; je n'ai jamais accordé à ces hommes, par mes réponses, le droit d'entrer dans nos conseils, — d'étranges narrateurs vous ont donné de faux et vains récits, où ils se sont montrés vraiment féconds en insinuations et en inventions de tout genre. Mais ce qui demeure, ce qui est au-dessus de toute attaque, de toute interprétation trompeuse, de tout mensonge, c'est l'adresse elle-même, et les signatures unanimes qui la soutiennent. Chercher là autre chose, c'est vouloir mettre, je ne dirai pas de la perfidie, mais je ne sais quelle petitesse où il n'y a eu que de la grandeur; raconter autre chose, c'est, je ne dirai pas de la déloyauté, mais, en une affaire si grave, presque de la niaiserie.

Ce que je dirai, à vous, M. T. C. F., et à tous ceux qui ont droit de le savoir, le voici :

Nous avions à Rome deux choses à faire, et nous les avons faites : nous avons satisfait le besoin de nos cœurs, et rempli le devoir de notre Épiscopat.

Nous avons tout d'abord mis aux pieds du Pontife notre admiration pour cette fermeté de caractère, la seule aujourd'hui qui soit bien debout en Europe, et notre dévouement à cette faiblesse merveilleuse qui tient en respect les puissances humaines, et les portes de l'enfer en suspens ;

Et puis nous avons proclamé à la face de l'Europe, non-seulement que sa Souveraineté était légitime au même titre que les plus incontestables Souverainetés de la terre; mais qu'il ne pouvait point ne pas être Souverain, parce qu'on ne peut être ici-bas que Souverain ou sujet, et que le Chef spirituel de deux cent millions d'âmes ne peut être sujet d'aucune puissance, c'est-à-dire d'aucun caprice et d'aucun despotisme.

Nous avons dit :

« Dans l'état présent des choses humaines, la Souveraineté tempo-
« relle du Saint-Siége est absolument requise pour le bien de l'Église
« et le libre gouvernement des âmes. Il faut que le Pontife romain,
« Chef de toute l'Eglise, ne soit ni le sujet, ni l'hôte d'aucun prince,
« et puisse, maître chez lui, dans une noble, tranquille, et sainte
« indépendance, gouverner l'Église catholique;

« Il faut dans l'état présent des esprits, des sociétés, des lois, con-
« server à l'Église catholique, au centre de l'Europe, entre les trois
« continents du Vieux-Monde, ce point réservé, ce trône auguste, d'où
« s'élève, au nom de Dieu, de la justice, et de la verité, tour à tour
« méconnue par les potentats, par les individus et par les foules, une
« voix haute, impartiale, indépendante, inaccessible aux influences et
« aux faiblesses. »

Et puis nous avons dit au monde : Vous périssez, si vous laissez ébranler cette pierre, qui, bon gré mal gré, soutient tout! Si on établit le règne de la force, en lui ôtant son frein unique qui est le droit, on ébranle les fondements sur lesquels repose tout l'ordre social! On prépare à l'Europe et au monde une suite de révolutions et de bouleversements infinis.

Voilà le sens de cette adresse!

Voilà pourquoi nous avons signalé les attentats, et les erreurs, causes des attentats, et adressé à ceux qui gouvernent les peuples cet avertissement des livres sacrés : Prévoyez les suites et regardez la fin! *Novissima provideant !*

Prenez garde! peuples et rois! prenez garde! La force qui suffit un jour ne suffit pas toujours. Vous laissez fonder le pouvoir sur le droit de le renverser! Vous laissez l'usurpation se légitimer par le succès, et la loi du fort dominer la raison du juste. Vous faites le mal, et vous l'attirez sur vous. Ce que vous faites vous sera fait. Vous

préparez à l'Europe et au monde, après le scandale, le péril. Vous apprenez à vos ennemis l'art de vous perdre, et en acceptant, que dis-je? en reconnaissant le mal dans un pays voisin, vous reconnaissez le droit de bouleverser votre pays à votre exemple !

Ah ! j'adjure ici, non-seulement les catholiques fidèles, qui se font un devoir d'écouter et non pas de dicter la parole des Évêques, mais encore tous les hommes, qui ont souci de la justice et de la bonne foi, dans le monde, quelle que soit d'ailleurs leur foi politique et religieuse, et je leur demande : Ne sentez-vous pas que le sol tremble, et que la société est minée sous vos pas ? Est-ce que les ennemis de l'ordre social qui vous ont épouvantés il y a douze ans ont disparu ! Est-ce qu'ils ne sont pas encore là, organisés et tout prêts ! Est-ce que tout ce qui se passe n'accroît pas leur audace et ne semble pas fait pour préparer leur triomphe ?

Si on ne voit pas cela, si on ne veut pas le voir, si l'on tient à garder sur ses yeux un triple bandeau ; eh bien ! c'est la mission de l'Église de montrer toujours la lumière, et de défendre les éternels principes du droit, qu'on n'ébranle pas sans ébranler tout le reste.

L'Église peut déplaire en faisant cela, mais c'est sa mission, et elle n'y faillira pas.

L'Adresse a donc flétri, comme il convenait, les attentats coupables, à l'aide desquels ont été accomplies les spoliations, et démontré la solidarité des droits, et les conséquences redoutables du triomphe de l'iniquité dans le monde.

Et pour moi, je bénirai toujours Dieu d'avoir permis que je prisse quelque part à ce grand acte, et je regarderai comme l'éternel honneur de ma vie d'avoir apposé ma signature, avec trois cents Évêques catholiques, à cette page, qui désormais a pris place dans ces archives immortelles, où sont déposées les inspirations du divin Esprit qui anime l'Église, et les paroles de sagesse et de vérité qu'elle adresse aux hommes de la part de Dieu.

Que fera le monde de ce solennel avertissement? Quel secours apporteront nos paroles, dans la crise présente, au pouvoir menacé du Pontife ? Tout est à craindre sans doute des aveuglements de la politique, et du délire des peuples; mais, quoi qu'il arrive, le doux Pontife a déjà trouvé, dans cette acclamation unanime de l'Épiscopat, dans cette sanction et cette glorification de son calme et ferme courage,

un triomphe que ratifiera l'histoire, et son cœur du moins en a été consolé !

Et au fond, il n'y a pas aujourd'hui, en Europe, d'esprit politique, intelligent et sincère, qui ne pense sur ces questions ce que je dis. Un homme d'État célèbre s'en exprimait dernièrement avec une originalité et une rudesse de langage qui égalait ici son haut bon sens. On lui demandait un jour, dans un dîner, quelle était son opinion sur la question romaine : « Mon opinion, dit-il, je n'en ai pas, — Mais enfin? reprenait avec insistance l'auguste interlocutrice, — Mon Dieu, Madame, la vérité est que mon opinion ne se peut guère exprimer convenablement, devant vous. — Dites, dites, je vous en prie. — Eh bien! repliqua l'homme d'État, puisque vous l'ordonnez, voici ma réponse : j'avoue que je ne suis pas bon catholique, mais je suis Papiste, parce que j'ai lu l'histoire, et l'histoire m'a appris que tous ceux qui ont mangé du Pape en sont morts! »

Cette étrange parole pourrait être donnée comme une rude traduction de l'énergique sentence de Jésus-Christ lui-même : « Quiconque se heurtera contre cette pierre, s'y brisera (1) ! »

Voilà pourquoi nous avons adressé à ceux qui gouvernent les peuples un avertissement suprême.

Voilà pourquoi nous avons dit au Saint-Père : Courage ! votre cause est la cause du droit et la cause de l'Église ! Nous sommes tous avec vous !

Et on y mettra son sang, s'il le faut!

Et quand nous avons ajouté : « Nous sommes prêts à aller avec vous, *ad carcerem et ad mortem*, nous savions ce que nous disions!

Non, certes, qu'il soit menacé de ces extrémités par ceux qui, sans avoir empêché tout le mal, et fait tout le bien, ont fait enfin quelque chose; mais il est menacé par d'autres, qui disent assez haut ce qu'ils pensent et ce qu'ils veulent.

J'abrège, Messieurs, car je serais infini si je voulais redire toutes les pensées, tous les souvenirs que ce pèlerinage a laissés dans mon

(1) *Qui ceciderit super lapidem istum, confringetur; super quem vero ceciderit, conteretur.* (S. Matt., XXI, 44.)

cœur.— Il est du moins une impression que je vous dirai, impression personnelle, mais que j'ai vue partagée par tous ceux qui, comme moi, ont étudié Rome en ces jours, et qui, certes, est loin d'être étrangère aux graves pensées de l'adresse épiscopale.

La voici : J'ai vu le Saint-Père au milieu de ce peuple romain; je l'ai vu dans plusieurs circonstances plus ou moins importantes, mais rendues toujours solennelles par sa présence. Je dois dire que je regardais, que j'écoutais attentivement; je me suis mêlé à la foule pour mieux saisir le sens des cris populaires. J'ai du reste assez vécu déjà pour avoir vu ailleurs bien des enthousiasmes. Eh bien! je le déclare, ce que j'ai vu à Rome, partout où le Saint-Père paraissait, c'est quelque chose qui ne peut pas se peindre, s'imiter, se préparer, se payer! L'enthousiasme de ces multitudes immenses avait cela de particulier, qu'au milieu de tous ces cris, ce qu'on entendait, ce qu'on distinguait, c'était le cri du cœur, l'accent de l'âme, l'explosion de l'amour! Ce peuple-là aime son Pape, j'en réponds! On se trompe à bien des apparences, à bien des démonstrations fausses ou habiles; on ne se trompe pas à cela! Vous me direz : mais ceux qui n'aiment pas, n'y étaient pas! C'est possible; mais je déclare que la multitude de ceux qui étaient là fait un peuple, et un peuple qui aime!

Vous avez entendu, M. F., sur tout cela tant de faussetés, tant de niaiseries, tant d'indignités, que j'ai plaisir à vous faire ici le récit vrai.

Je me souviens, par exemple, d'avoir vu passer sous les yeux de Pie IX, au milieu d'une longue ovation populaire, sa petite, mais fidèle et vaillante armée, avec une tenue et un ordre que de vieux généraux admiraient devant moi : c'était à l'ancien camp des Prétoriens, dans une belle cérémonie à la fois militaire et religieuse, que le Pape devait présider. Rome tout entière était là : je vois encore tous ces bras s'agiter à la fois, j'entends encore de toutes ces poitrines s'élancer jusqu'aux cieux ces acclamations qui se prolongeaient sans fin, et ne s'arrêtaient un instant que pour éclater de nouveau avec plus de transport : des cris, je le répète, un accent des cœurs que je n'ai entendu que là, avec cette spontanéité, cette unanimité, cette tendresse, cette ivresse.

Et le jour de l'Ascension! Le Pape célébrait pontificalement la messe à Saint-Jean-de-Latran, la plus ancienne basilique de Rome, fondée par Constantin lui-même; et après la messe, il devait donner la bénédiction solennelle *Urbi et Orbi*, du haut d'un grand balcon qui

domine la vaste place de la basilique. J'avais suivi le Saint-Père à ce balcon; et même une bienveillance particulière m'avait placé près de sa personne, à ses pieds. Je voyais de là une foule immense, infinie, ondulant comme les flots de la mer; à l'extrémité, les rangs de l'armée pontificale et de l'armée française : à droite, tous les monuments de la vieille ville; plus loin, dans la campagne romaine, dont la Basilique n'est séparée que par les anciens remparts de Rome, la longue ligne de ces aqueducs qui lui apportent l'eau comme sur des arcs de triomphe; plus loin enfin, le grandiose horizon des montagnes. Arrivés sur ce balcon, quand ce grand spectacle s'offrit à nous; quand ce peuple, agité et frémissant, soudain se calma à la vue du Pape, et qu'il se fit un grand silence; quand Pie IX d'une voix pleine, forte, solennelle, qui se faisait entendre jusqu'aux extrémités de la place, chanta les paroles sublimes de cette bénédiction, et que les bras étendus, il bénit toute cette foule, et la vieille cité, et par delà, la triste Italie, et par delà encore le monde entier; oh! alors ce fut un moment que je me déclare impuissant à peindre! La majesté surhumaine de ce vieillard faible et menacé apparaissait avec une grandeur incomparable! Tous les fronts, toutes les âmes se courbaient dans le respect. On se sentait comme transporté loin de ce triste monde! comme suspendu entre la terre et le ciel, devant une puissance qui n'était point d'ici-bas! Et quand il eut fini, quand les derniers sons de sa voix se perdirent dans l'espace, alors tous ces fronts se relevèrent, et tout ce peuple s'agita dans un enthousiasme inexprimable; et, comme tout à l'heure il se courbait devant son Pontife, maintenant il acclamait son Roi, de ces acclamations infinies, comme en pousse un peuple, et qui portées au loin par les échos des sept collines, allaient retentir jusqu'au cœur des ennemis cachés dans l'ombre, et leur apprendre qu'à Rome, autour du Pape, il y avait encore des Romains!

IV

Mais il faut finir, l'heure qui vient de sonner m'avertit que c'est assez. — En finissant, laissez-moi, M. T. C. F., confier à vos cœurs les vraies, les intimes et pures jouissances que j'ai goûtées à Rome,

comme catholique, comme Évêque et comme Français, et vous dire aussi les vœux qu'à ce triple titre il me reste à former encore.

Comme catholique, vous venez de le voir : je jouissais de ce vivant triomphe de l'Unité, de cette puissante démonstration de la force et de la vitalité de l'Église.

Comme Évêque, il était doux vraiment, dans les tristesses et les épreuves de l'Eglise, de nous rencontrer tous là, Pasteurs du monde entier, inconnus la plupart les uns aux autres, de nous serrer la main, de nous appeler par nos noms d'Évêques : car vous savez que nous, Évêques, nous sommes nommés du nom de l'Épouse spirituelle que Dieu nous a donnée : eh bien ! il nous était doux de nous dire : Voilà l'archevêque de Munich, l'Archevêque de Saragosse, l'Évêque de Transylvanie, etc.: je ne les connaissais pas; il m'était doux de faire leur connaissance. Le Pape même voulut un jour réunir autour de sa table, dans un fraternel banquet, tous ces Frères, venus de si loin, et nous ouvrit ensuite ses jardins : nous étions là tous, représentants de la grande famille catholique, comme des enfants chez leur Père, causant entre nous comme des frères et des amis, Évêques français, Évêques anglais, avec les Évêques d'Orient, ou de l'Amérique, ou de Ceylan : c'était la confraternité la plus simple, la plus intime, la plus cordiale, la plus chrétienne : c'était consolant et c'était charmant. Nous sentions tous, avec une surabondance de joie qui dominait toute inquiétude, que le Pape est notre lien à tous, notre vraie force, notre tête, notre cœur, et que plus nous serons unis à lui, plus nous serons unis entre nous.

Rome, comme le disait Fénelon, est vraiment la patrie commune de tout chrétien. Tout Évêque, tout catholique est chez lui, à Rome. De là, cette allégresse, cette paix, ce épanouissement de tous les visages. On parlait toutes les langues, on était venu de tous les pays : mais d'étrangers, il n'y en avait pas ! Et le Pape, entouré de tous ces Évêques, de tous ces prêtres, de tous ces pèlerins, paraissait un Père au milieu de sa famille.

Enfin, M. T. C. F., je le dirai très-simplement, je n'ai jamais senti autant qu'à Rome du bonheur et de l'orgueil à être français. Partout en effet à Rome nous rencontrions la France, ses enfants, ses souvenirs, sa gloire, avec sa responsabilité.

D'abord les prêtres français étaient partout. Ils étaient venus plus

de trois mille, et avec le caractère qu'on connaît à notre nation, vous pensez bien que trois mille prêtres français devaient un peu se remuer à Rome. On les reconnaissait d'ailleurs facilement à un signe extérieur du costume, ce rabat français, qui distingue notre habit ecclésiastique; et on les voyait, avec la vivacité, l'entrain, la générosité de notre pays, tempérés par ce que la piété et la gravité sacerdotale ajoutent à ces qualités naturelles : on les rencontrait dans tous les sanctuaires, dans tous les lieux célèbres, partout où un intérêt de curiosité chrétienne ou savante appelle l'étranger; surtout dans les cérémonies publiques, où ils ne cachaient pas, je vous assure, leurs sentiments pour le Saint-Père. Ils ont un jour littéralement couvert de fleurs la voiture du Pape. Tout le monde les remarquait, et en était, je dois le dire, édifié; et je me souviens qu'une fois, après une de nos réunions, un cardinal vint à moi, et ne craignit pas de me dire devant plusieurs Évêques, en me parlant de nos prêtres : « Eh bien ! « voilà comme vous êtes, vous autres Français; il faut que vous ayez « la primauté partout ! » Pour moi, j'étais fier de les voir, et, dans une occasion solennelle, j'ai été heureux de leur rendre un public hommage; et certes, ils le méritaient bien, ces bons prêtres, venus à Rome, au prix de si grands sacrifices, qui avaient mis de côté à si grand'peine les quelques cents francs nécessaires à ce voyage, afin de se donner enfin la consolation de réaliser ce vœu ardent de tout prêtre : voir Rome et le Pape !... et aussi pour donner au Souverain-Pontife, dans les amertumes de ces tristes temps, un témoignage de leur amour, et au monde une preuve de leur union avec leurs Évêques ! — Il y en avait même parmi eux, qui étaient trop pauvres pour faire le voyage : eh bien ! leurs paroissiens, dans l'Auvergne, dans la Franche-Comté, et ailleurs, s'étaient cotisés pour en faire les frais. N'est-ce pas touchant ?

Et puis, je voyais aussi à Rome ces jeunes volontaires pontificaux, la plupart français : français par le nom, français par le cœur et la vaillance : qui pourrait le nier? baptisés dans le sang et la gloire à Castelfidardo : qui peut effacer ce baptême?

Enfin, je rencontrais aussi l'uniforme français, ces pantalons rouges, que les ennemis de la France n'aiment à voir ni de près ni de loin; ces jeunes soldats qui portent si bien notre Drapeau, avec ces allures prestes et dégagées, qui gagnent les batailles de l'Alma et de

Solférino : ils venaient dans les rues de Rome trouver avec un air de confiance et de familiarité charmante les prêtres français, et leur demandaient des nouvelles de leurs parents, de leur village, de leur curé. Je me souviens d'avoir été rencontré un jour par un jeune soldat lorrain qui me dit en m'accostant : « Monsieur le curé, connaissez-vous le curé de mon pays ? » De jeunes sous-officiers, de jeunes soldats orléanais s'adressèrent à un de mes vicaires généraux, le priant de se charger de leurs commissions pour Orléans, des médailles, des chapelets bénits par le Pape, qu'ils voulaient envoyer à leur mère, à leur sœur.

Eh bien ! j'étais heureux de tout cela. Que voulez-vous ? On sent son pays ! On sent ce qui bat dans sa poitrine et ce qui coule dans ses veines ! Je ne comprends point ces hommes, qui ne croient pas qu'on puisse allier l'amour de l'Église et l'amour de la patrie, et qui voudraient arracher de la poitrine du prêtre le cœur du citoyen !

Oui, nous étions Français à Rome, et nous nous sentions heureux de l'être ! Et je l'avoue, quand nous retrouvions là notre armée et notre Drapeau ; cette armée vaillante, qui a ramené il y a douze ans le Saint-Père sur son trône, et chassé de la Ville sainte les bandes, le forban, et les insolents tribuns, qui la menacent ou la convoitent encore aujourd'hui, nous étions fiers encore, au milieu des tristesses du temps et des choses, de voir la France monter la garde au Capitole.

Nous étions fiers de voir les Puissances nous reconnaître et nous céder cette mission traditionnelle et glorieuse.

Nous étions profondément touchés des paroles et des sentiments de Pie IX, qui n'est pas tenu sans doute à pousser la reconnaissance au-delà des bienfaits, mais que les services réels, quoi qu'on en ait dit, ne trouveront jamais ingrat !

Et tous nos vœux étaient pour que la politique séculaire de la France, dont notre Drapeau est encore à Rome le vivant symbole, s'y retrouve bientôt tout entière, et que le Pape, ramené par nous à Rome, il y a douze ans, soit enfin respecté dans tous ses droits de Souverain temporel, comme le Prince qui gouverne la France a proclamé le vouloir ! En un mot, avec tous mes Collègues, si nous sentions plus que jamais à Rome le bonheur d'être Catholiques, nous nous sentions aussi plus Français ! Ce que nous éprouvions, c'était une certaine fierté triste. Nous étions fiers de ce qui a été fait ; nous étions tristes

de tout ce qui ne l'a pas été. Et comment n'aurions nous pas ressenti cette tristesse? Chrétiens, nous regardons comme un hommage à la perfection de l'Évangile les reproches que l'on nous adresse, quand on nous dit par exemple : *Quoi! vous êtes chrétiens, et vous vous emportez!* De même, Français, nous regardons comme un hommage à la gloire de ce grand nom les reproches qu'on nous adresse, quand l'Europe et le monde nous disent : Quoi! vous êtes Français, et vous faiblissez! vous êtes Français, et vous vous retirez! vous êtes Français, et vous ne faites pas triompher vos volontés!

Ces cris de la conscience, vous me rendrez cette justice, Messieurs, que je les ai poussés, à chaque démenti cruel des événements. Mais mon chagrin venait de mon amour pour mon pays et pour l'Église, et ne fut jamais que l'accent de mon patriotisme et de ma foi.

Je sais ce qu'on oppose à ces vœux — Mais quand nous entendons dire que nos vœux ici sont obligés de choisir entre la violence et la faiblesse, ah! il nous est permis, à nous, Évêques français, de mieux penser de notre patrie!

On ne sait donc pas ce que peut en Europe l'ascendant de la France?

On ne sait donc pas que la force morale dispense de la violence matérielle, qui répugne à nos cœurs;

Et que l'ombre du Drapeau français, c'est-à-dire la volonté déployée de la France, suffit à tout défendre, raffermir, réparer;

Et que c'est à la France qu'il appartient de dicter toutes les lois de la justice, et de préparer toutes les voies de la sagesse et de la paix.

Pour nous, ce grand rôle, c'est parce que nous persistons à croire qu'il est celui de notre patrie, que nous n'avons jamais cessé, et ne cesserons jamais de le lui rappeler hautement, et que nous voulons persévérer à lui en souhaiter toute la gloire. Voilà les vœux que nous formons!

Et pour moi, je puis être un pauvre politique, mais je ne pense pas être un mauvais Français, parce jusqu'à mon dernier soupir, je croirai que la force et la volonté de mon pays, appuyé de tout ce qui, en Europe, n'a pas abjuré la justice, suffirait pour réparer le passé, sauver le présent, et assurer l'avenir!

Qui ne le voyait, qui ne le sentait à Rome? Tous les souvenirs du passé comme tous les spectacles du présent le proclamaient, et les

pierres mêmes prenaient une voix pour crier : Rome et la France sont inséparables !

Non, ni un autre que le Pape ne peut régner là, et s'asseoir parmi ces splendeurs catholiques ! Ni la France ne peut l'y délaisser ! Ni tolérer une nouvelle invasion de son territoire, ni sous prétexte de le confier à leur garde, le remettre aux mains de ses spoliateurs !—Toute autre apparition à Rome, de ceux-ci ou de ceux-là, est impossible, et la pensée de ces hordes révolutionnaires, ou de ces politiques, tour à tour hypocrites et effrontés, qui, sur mer comme sur terre, ne cessent de frémir autour des frontières romaines, cette pensée seule fatiguait la patience et l'honneur dans les cœurs français !

Et quand nous entendons dire, nous, Évêques, hôtes de l'Italie, que nos vœux souhaitent l'esclavage de cette magnifique et illustre terre, ah ! nous donnions par notre présence même un démenti à cette odieuse calomnie.

Que le Drapeau français flotte sur le fort Saint-Ange, sous les yeux des Pasteurs réunis du genre humain tout entier, dont il protége le pacifique pèlerinage, qui peut voir là le signe de la servitude ?

Que ces Pasteurs du genre humain, cherchant le centre du monde chrétien, se dirigent vers cette Rome qui reçut jadis les envoyés de tous les peuples, et impriment à cette terre une consécration qu'aucune autre partie du globe ne sera jamais appelée à recevoir, n'est-ce pas une gloire pour l'Italie ?

Italiens, nous ne vous demandons rien, si ce n'est que vous deveniez plus grands en vous montrant plus justes !

V

Je m'arrête, et je termine par un seul mot qui résumera toutes ces choses et toute l'impression de notre pèlerinage. Aimez l'Église, M. T. C. F., aimez l'Église ! L'amour profond, tendre, dévoué pour l'Église, la sainte passion de l'Église : voilà ce que je rapporte de Rome, et ce que je voudrais laisser dans le plus profond de vos âmes.

Qu'est-ce qu'aimer l'Église ? c'est vivre de sa vie, de la vie catho-

lique; c'est identifier sa vie à la vie de l'Église, s'intéresser à ce qui l'intéresse, la suivre de la pensée et du cœur dans les phases diverses de sa destinée sur la terre; prier, pleurer, lutter avec elle; prendre part à ses épreuves et à ses combats, à ses joies, à ses douleurs, à ses espérances. Non, ne confinez pas votre vie chrétienne dans les étroites limites de la paroisse et du diocèse : sans doute, c'est par la paroisse et le diocèse que vous tenez au trône; mais ne vous y tenez pas trop à l'étroit; agrandissez votre horizon; soyez catholiques!

Aimez l'Église! l'Épouse de Jésus-Christ et la Mère de vos âmes!

L'Épouse de Jésus-Christ : Ne venez-vous pas d'en voir briller à son front, d'un incomparable éclat, le glorieux titre? Que si cette Épouse du Fils de Dieu gémit aujourd'hui, ne croyez pas qu'elle soit délaissée de son immortel Époux : il viendra bientôt la consoler, et vous verrez les merveilles de sa droite.

La Mère de vos âmes : Oui, et voilà pourquoi l'Église aime les âmes d'un ineffable amour : au fond il n'y a que l'Église ici-bas qui aime les âmes, qui cherche les âmes, et qui redise éternellement ce mot des Livres saints : « Donnez-moi des âmes! *Da mihi animas!*

Attachez-vous donc de toute la puissance d'amour qui est dans vos cœurs à cette immortelle Église du Fils de Dieu : et témoignez-lui votre dévouement par vos paroles, par vos actes, par vos sacrifices, s'il en faut, et par vos prières.

Prions, M. T. C. F., ne nous lassons pas de prier pour le triomphe de cette grande cause. Dieu seul connaît le jour et l'heure, mais nos vœux quelquefois hâtent les moments!

Achevez, ô mon Dieu, achevez votre œuvre!

Que cette splendeur de l'unité catholique, qui vient d'éclater à Rome, éclate de plus en plus dans le monde!

Que toutes les divisions cessent enfin, que toutes les séparations finissent, que tous les schismes s'éteignent, que toutes les sectes disparaissent, que l'Orient et l'Occident s'embrassent, et que dans l'humanité rachetée par J.-C., il n'y ait plus, selon la parole du Maître, qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur!

Que cette union de l'Épiscopat avec son Chef, qui a fait notre force et notre triomphe à Rome, soit de plus en plus étroite, et à jamais indissoluble!

Et que tous les Évêques aussi soient de plus en plus étroitement unis ensemble! Et les prêtres avec les Évêques et les fidèles avec leurs Prêtres!

Ah! les temps sont difficiles, les périls sont grands! Mon Dieu! donnez-nous d'être à la hauteur de notre tâche! nous avons de grands devoirs; mon Dieu! donnez-nous de grandes vertus!

Donnez-nous la foi des grands chrétiens, et l'amour, le grand amour de l'Église!

Donnez-nous la vraie intelligence de la Papauté, et le dévouement pour le Pontife!

Donnez-nous l'amour de l'unité, l'invincible attachement à la sainte Église romaine, où est la pierre fondamentale sur laquelle tout repose!

Ah! que nous ayons l'insigne honneur et l'insigne bonheur de la servir inviolablement jusqu'au dernier soupir de notre vie, et donnez-nous ce qu'il nous faut pour la bien défendre :

L'ardeur du sentiment chrétien; l'amour sacré de la justice; la noblesse de l'âme, la grandeur des vues, la fermeté du caractère, avec la prudence, la sincérité du dévouement, et la passion du sacrifice!

Secouez la molle indifférence, ou la timidité craintive de tant de chrétiens qui ne font rien ou font trop peu pour le Pontife et pour l'Église.

Agrandissez les esprits, élevez les âmes!

Écartez, écartez loin de nous, écartez surtout de ceux qui ont en leurs mains les destinées du monde, écartez les fascinations, les illusions, les défaillances, les ingratitudes, les hésitations ténébreuses, les tristes défiances, et ces ombrages funestes, que des esprits chagrins projettent quelquefois sur les intentions les plus pures, et qui révèlent en de tels esprits je ne sais quoi de mal fait et de malsain!

Pour moi, mon mépris pour les méchants, qui font ouvertement le mal, n'est égalé que par ma pitié pour ces tristes honnêtes gens qui, mesurant tout à leur taille, ne savent que suspecter le dévouement, et lui prêter les misérables calculs dont je ne voudrais pas les croire capables eux-mêmes!

Grâce à Dieu! il y a des hauteurs sereines où ces nuages partis des basses régions ne montent pas.

Restons, restons sur ces hauteurs !

Que les joies de l'unité, si profondément goûtées, que ce rapprochement si intime des sentiments et des pensées rapprochent aussi les personnes, effacent tous les dissentiments possibles, et fondent tous les cœurs dans un même amour et un même dévouement au Père commun !

Non, que nos ennemis n'aient point ici à se réjouir, et, que leurs vaines tentatives pour entamer l'Épiscopat, le clergé et les fidèles avortent à jamais !

Grâce à Dieu, le lien de notre unité échappe à leurs atteintes !

Ramassons donc tous, dans un suprême effort de foi et d'amour, toutes les puissances de nos âmes, et dévouons-les sans réserve au service de la sainte Église.

Il y a tant de douceur, et tant d'honneur, à sentir qu'on défend ici-bas la plus sainte et la plus délaissée de toute les causes : la sainteté désarmée du droit et la faiblesse sacrée de l'Église !

Soyons à jamais heureux de nous y dévouer tout entiers, et si nous avons part ici-bas aux humiliations et aux épreuves, nous aurons part aussi aux triomphes et aux gloires.

Puisse, M. T. C. F., la solennelle Bénédiction pontificale, que je vous apporte de Rome, et que je vais vous donner au nom du Souverain-Pontife, être pour vous un gage de votre immuable fidélité à l'Eglise dans le temps, et de votre éternelle glorification dans l'immortelle et bienheureuse Église du Ciel. *Amen! Amen!*

IV

LETTRE

DE

MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS

AU CLERGÉ DE SON DIOCESE

PORTANT COMMUNICATION DE L'ALLOCUTION PONTIFICALE
PRONONCÉE A ROME LE 9 JUIN 1862
ET DE L'ADRESSE DES ÉVÊQUES PRÉSENTÉE AU PAPE LE MÊME JOUR.



MESSIEURS ET CHERS COOPÉRATEURS,

Je vous transmets et j'envoie à tout le clergé du diocèse le texte de l'*Allocution pontificale* prononcée à Rome le 9 juin 1862, et celui de l'*Adresse* présentée au Souverain Pontife, le même jour, par tous les Évêques réunis à Rome pour célébrer la canonisation des Martyrs crucifiés au Japon en 1597.

J'y joins, sur la demande de plusieurs d'entre vous, les discours que j'ai prononcés, l'un à Rome, en faveur des Églises d'Orient, l'autre à Orléans, en revenant au milieu de vous.

Déjà l'Allocution du Souverain Pontife et l'Adresse des Évêques vous étaient connues. Je vous en transmets le texte, afin que vous le conserviez dans vos archives.

Ces documents fixent le souvenir d'un des événements les plus mémorables qui se seront accomplis dans l'Église pendant notre courte vie.

Rarement il est donné aux hommes sur la terre d'avoir une vision

sensible de ce qu'ils croient. Nous croyons tous que l'Église est la réunion des Fidèles sous la conduite des Pasteurs, dont le Chef est le Pape, Vicaire de Jésus-Christ. Eh bien! nous avons eu la joie de voir cela, de voir ce Chef suprême de l'Église, ces Pasteurs, ces Fidèles, non plus dispersés, mais réunis ou représentés; nous avons vu de nos yeux l'Église vivante et présente à Rome. Nous l'avons vue, telle que Jésus-Christ l'a fondée, ouvrant les cieux et enseignant les hommes, glorifiant aux pieds de Dieu quelques soldats généreux du bon combat de la foi, et combattant elle-même au milieu des passions soulevées; occupée à bénir et à lutter, souffrante dans son Chef, militante dans ses Pasteurs, triomphante dans ses Martyrs. Bienheureux ceux qui ont, comme nous, contemplé de leurs yeux cette vision réalisée de la Catholicité vivante!

Nous n'avons pas seulement vu l'Église, nous l'avons entendue, s'exprimant, dans un moment des plus solennels, par la bouche du Vicaire de Jésus-Christ et de trois cents Évêques.

Messieurs, méditez bien ces graves paroles, ces augustes enseignements : vous y trouverez à la fois une force et une lumière.

Il faut être forts, par la foi, par la raison, par le cœur, dans les temps où nous sommes. Non, ne laissez pas mollir dans vos âmes, Messieurs, à cause du triomphe apparent et éphémère de l'erreur, les fortes, les sages convictions : ne vous laissez pas dire qu'elles ont fait leur temps; la vérité n'a jamais fait son temps, puisqu'elle est éternelle : rendez un culte à la vérité, à la justice, jamais au succès.

Défiez-vous ici des exagérations funestes et des blâmes téméraires. Quelques esprits irréfléchis craignaient de la part du Pape et des Évêques réunis je ne sais quel acte de vulgaire politique : le Pape et les Évêques ont fait tout autre chose. S'élevant au-dessus des faits jusqu'aux principes, et des régions inférieures montant jusqu'aux sphères les plus hautes, ils ont proclamé de grandes vérités et condamné de grandes erreurs. Les erreurs, qu'on ne s'y trompe pas, Messieurs, sont les vraies causes des malaises qui travaillent les sociétés modernes. Car, selon la profonde parole d'un philosophe chrétien (1) : « Il y a toujours de grands désordres là où il y a de grandes erreurs. » Et comme l'écrit encore, à la fin d'un livre mémorable, le plus illustre

(1) M. de Bonald.

historien de la France contemporaine : « Si les petits événements « peuvent dépendre des causes matérielles, les grands événements ne « dépendent que des causes morales : ce sont les causes morales qui « les produisent, les forcent même à s'accomplir, en dépit des causes « matérielles. L'esprit gouverne et la matière est gouvernée; quiconque « observe le monde et le voit tel qu'il est, n'y peut découvrir autre « chose (1). » Le Pape et les Évêques, Messieurs, sont allés droit aux causes morales; leurs sévérités sont donc justes, salutaires; mais elles ne tombent que sur la violence, le mensonge, l'injustice et leurs artisans. Allez jusque-là, dans l'interprétation de ces paroles : n'allez pas plus loin.

Si j'ai joint à ces mémorables documents deux discours de votre Évêque, c'est parce que c'était votre désir et mon devoir. Recevez ce souvenir d'un pèlerinage où j'aurais tant aimé à vous conduire tous avec moi en réalité, comme je vous y ai tous portés dans mon cœur. Un évêque doit vivre en public, sous les yeux de Dieu et de ses frères : ma vie et mon honneur sont une partie de votre vie et de votre honneur. Or, dans ces discours, j'ai déposé toutes les pensées qui ont inspiré mes actes, depuis que vous avez salué mon départ, jusqu'à l'heure où vous avez salué mon retour dans des sentiments et avec une affection qui pénètrent mon cœur. Ces discours sont donc la meilleure réponse, et la seule que je veuille adresser, aux calomnies, aux inventions étranges dont quelques journaux, à ce que j'ai appris, se sont plu à semer le récit de ce que nous avons fait.

Vous l'avouerai-je? Longtemps j'ai ignoré ce qui s'est dit, ce qui s'est écrit. A Rome, nos pensées avaient pris leur vol bien au-dessus des murmures de la terre. Depuis, j'ai cherché la retraite pour mon âme, et pour mes forces le repos. Goûtant la paix des montagnes, auprès d'amis bons et fidèles, la tête nue sous le ciel bleu et sous les ombrages, j'ai tâché de relire ce que Dieu écrit dans la majesté des forêts, dans la rapidité des eaux, dans la fertilité des campagnes, et d'oublier ce que les hommes écrivent avec un peu d'encre sur un peu de papier. Sur les sommets élevés, les fumées n'incommodent pas; on voit leurs vapeurs noirâtres monter un peu, s'agiter, puis s'évanouir. Vues de haut, les injures de la terre paraissent de même

(1) M. Thiers, XX, liv. LX, p. 298.

infiniment petites. Les grandes émotions rendent indulgent; les grandes admirations, quand il faut redescendre à ce qui est mesquin, transforment la colère en pitié. Je dédaigne, mais je plains surtout, ceux qui n'ont point compris ce qui s'est fait à Rome, qui cherchent des ombres dans des flots de lumière, et ne recueillent dans l'histoire que la trompeuse anecdote : semblables à ces romanciers qui, sur la trame d'immenses événements, se plaisent à dessiner leurs fantaisies, l'intrigue obscure, et les petits desseins de personnages subalternes.

Du reste, vous pouvez juger, par ce qu'ont rapporté certains journaux, de ce que valent leurs renseignements. Ah ! ces messieurs disent qu'ils défendent la liberté de la presse : qu'ils se déterminent donc à garantir d'abord la dignité de la presse. Certes, j'admire les journalistes courageux, qui, en dépit de tant de périls, sans compter avec le nombre, sans chercher la faveur, demeurent sur la brèche de la vérité et de la justice, et ne cessent de combattre pour les défendre. Mais voyez comme d'autres en sont loin. Écoutez leurs frivoles et méchants récits :

Un journal outrage le Saint-Père, en supposant qu'il a voulu diviser l'Épiscopat et le clergé. Un autre essaie de diviser les Évêques entre eux. Un troisième outrage les catholiques, en oubliant que, depuis les périls du Père commun, ils ont tous tenu le même langage. Nos adversaires ont un instinct juste; ils savent que notre force est dans notre union et que notre union est dans Rome. Ils voudraient déchirer la robe sans couture : ils voudraient imaginer le désordre et les passions là où s'est faite admirablement l'union dans le calme.

D'autres journaux ont transformé en agents politiques des prélats, dont la demeure ouverte avec une hospitalité intelligente et cordiale, a été le rendez-vous fraternel de tous. Ils ont donné à des écrivains laïques, au sein de l'Assemblée des Évêques, un rôle dont ces écrivains, avec grande raison, n'ont pas été moins surpris que les Évêques. Ils ont prêté à de vénérables Prélats des sentiments et des pensées précisément contraires à ce que ceux-ci avaient pensé et dit.

Pour d'autres Évêques, ils ont affirmé leur avoir entendu prononcer, en tel jour, en tel lieu, un discours qui n'a été prononcé ni par eux, ni par personne; ils ont même cité le texte du discours, et les réflexions qu'ils avaient faites en l'entendant.

Il y en a même, parmi nous, qui ont été transformés en courtisans inattendus ; on les a appelés flatteurs, parce qu'ils sont demeurés français. Vous souvenez-vous du temps où on les appelait factieux? Ils sont aujourd'hui courtisans exactement comme ils étaient factieux hier.

Dans tout cela, rien ne nous atteint; et si nous avons consenti à vous en dire quelques mots, c'est moins pour nous-même que pour vous. Quant à nous, nous consentons volontiers à payer de grandes joies par de petites misères. Au départ et au retour, l'Océan n'a pas été clément pour nous. L'avons-nous maudit? Non; nous avons acheté par un malaise passager d'impérissables jouissances. Les calomnies et les faux jugements me font, sur la terre, l'effet d'une continuation de ce malaise; cela soulève un peu le cœur, puis on n'y pense plus.

Ce qui est constant c'est qu'à Rome, il y a eu parmi les Évêques, pour les grandes choses qui s'y sont faites, une unanimité de sentiment et de langage qui n'est pas nouvelle : la grande Assemblée du 8 et du 9 juin n'y a rien ajouté; elle l'a seulement montrée au monde plus visible, et l'a étendue à la chrétienté tout entière.

Si l'on change autour de nous, si l'on rend enfin justice à notre conduite, à nos actes, à nos alarmes, nous en remercions Celui qui incline les cœurs. Pour nous, nous ne sommes pas changés, et nous ne changerons pas. Je n'ai aucun droit de parler au nom de mes Collègues; mais j'ai le droit de redire avec eux la prière que nous ne cessons pas d'adresser à Dieu : Seigneur, protégez votre Église et son Chef bien-aimé; apprenez-nous à ne pas nous lasser de les défendre; aidez-nous, dans ces jours difficiles à concilier de plus en plus, en dehors de toute passion et de toute prévention humaine, le patriotisme du Français, la liberté du Citoyen, l'immuable Conscience de l'Évêque.

Recevez, Messieurs et chers Coopérateurs, la nouvelle assurance de mon profond et affectueux dévouement en N. S.

Orléans, ce 10 août 1862.

† FÉLIX, Évêque d'Orléans.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

V

POST-SCRIPTUM.

Cette lettre allait partir, Messieurs, quand est survenue en Italie, tout à coup, une nouvelle et incroyable péripétie de ce drame étrange, où nous sommes condamnés à tout voir, même ce qui ne s'était jamais vu, à tout croire, même l'incroyable.

L'homme que la France a chassé de Rome il y a douze ans, et que plusieurs appellent maintenant le héros de Varèse et de Marsala; l'homme qui n'a cessé, depuis la victoire de Solférino et la paix de Villafranca, de faire entendre ses appels aux armes; qui demandait pour les révolutionnaires de l'Europe *un million de fusils;* qui disait à la jeunesse italienne : « *Levez-vous! Que tout soit une arme pour vos bras! Prenez le pavé des rues pour écraser les Prêtres! Il faut extirper de l'Italie le chancre de la papauté, le vampire sacerdotal.... Il faut exterminer les robes noires!* » et qui, parlant de notre armée, lui adressait cette atroce injure: « *Il faut délivrer l'Italie des étrangers qui la dévorent sous prétexte de l'affranchir!* »

Cet homme reparaît aujourd'hui : le moment lui semble favorable; et du fond de la Sicile, cette terre des volcans, il pousse de nouveau des menaces sauvages, tout à la fois contre le Pape, contre Rome, contre la France, contre le Prince qui la gouverne : « *Rome est à nous! Il nous faut Rome! Rome ou la mort! Chassons les Français! Préparez les poignards! Que les fers s'aiguisent! Préparez les bombes! Sonnez les Vêpres Siciliennes! Il faut avoir recours à tout!* »

Voilà l'homme qui aujourd'hui rentre en scène! Et cet homme est écouté, tous les yeux se tournent vers lui : en d'autres temps, il eût été mis au ban des nations civilisées; en ce moment, il est une puissance, et tient suspendue aux caprices de sa volonté la paix européenne!

Certes, jamais l'Europe n'avait rien vu de semblable; jamais l'audace démagogique n'avait été poussée jusque-là : jamais sommations pareilles n'avaient été adressées par un chef de bandes à de grands pays.

Qu'y a-t-il donc ici, Messieurs, et que faut-il que nous pensions?

Pourquoi les hommes des sociétés secrètes se tiennent-ils prêts en Italie? Pourquoi les soldats de toutes les révolutions rejoignent-ils en Sicile le Condottiere qui les appelle? Pourquoi ces troupes piémontaises qui se massent aux frontières romaines?

Je ne puis pénétrer au juste quel est le conseil caché au fond de tout cela; mais il y en a un. Je le cherche; je demande quel est ici le vrai du complot.

Est-ce le flot qui monte? Est-ce la révolution qui déborde et emporte le Piémont? — Peut-être. On s'y attendait; et en tout cas, si ce moment n'est pas encore venu, il viendra. Qui ne sent qu'un jour ou l'autre, cette royauté, complice plus ou moins osée des révolutions, mais coupable au degré que Dieu sait, a pour destinée inévitable de porter la juste peine de ses complicités?

Est-ce chez les hommes du pays de Machiavel un calcul plus habile et plus profond, pour créer des nécessités à leur profit, et placer la France entre une duperie et une épouvante?

Qui peut trouver étranges ceux qui le craignent? Qui peut avoir oublié la grande tromperie du Piémont en 1860? Ne sait-on pas qu'alors la complicité tacite de la connivence avait précédé la comédie des désaveux? et n'a-t-on pas quelque raison de soupçonner qu'aujourd'hui comme alors, à la comédie des désaveux pourrait bien succéder la confraternité des armes et la communauté des bénéfices?

Il y a même des journaux où le plan s'étale tout entier, et voici ce que leurs correspondances nous apprennent :

« Les Garibaldiens passeront les frontières romaines ; les Piémontais poursuivront les Garibaldiens jusqu'aux portes de Rome : une fois là, ils entreront ensemble. Si l'armée pontificale barre le passage,

on lui passera sur le corps; et quant à la France, ou elle se laissera faire, ou Garibaldi lui forcera la main. » — Et le tour sera joué.

Il y a d'autres belles combinaisons encore.

Plusieurs demandent l'occupation mixte de Rome par les Piémontais et les Français : Les Français céderaient le Capitole, et resteraient au Vatican.

Quelques-uns, allant droit au fait, et choisissant bien leur moment, demandent à l'Empereur l'abandon pur et simple de Rome par notre armée.

D'autres enfin expriment ceci dans une langue qui leur est particulière, et disent *qu'il faut frapper un grand coup.....* EN SE RETIRANT.

C'est là, il faut l'avouer, une étrange manière de frapper les grands coups, et que la valeur française jusqu'à présent ne connaissait guère.

Pour moi, je ne puis dire l'horreur que m'inspirent de telles suggestions, ni le dégoût que soulèvent en moi les feuilles qui les accueillent ou les propagent.

Quoi ! qui que vous soyez, vous croyez la France capable de se laisser acculer ainsi entre un piége et une peur! d'être dupe par bêtise, ou complice par lâcheté !

Dupe ou complice, voilà tout ce que dans votre imagination vous avez trouvé de mieux pour la France !

Vous croyez que l'honneur pèse à ce point à notre pays !

Vous rêvez pour quelque autre Cialdini, sous nos yeux, un nouveau Castelfidardo !

Vous croyez simple d'abaisser nos Drapeaux devant les poignards !

Et de faire sortir de Rome nos soldats et nos généraux par une porte, pendant que Garibaldi et ses bandes entreront par l'autre !

Et c'est au moment même où il nous menace, et somme insolemment les soldats de la France d'avoir à se retirer devant lui ; — car que peut signifier autre chose pour nous son cri sauvage, sinon : la fuite, ou la mort ! — C'est alors que vous, Français, vous venez dire au Prince qui gouverne la France : Pactisez, ou retirez-vous ! Livrez le Pape au Piémont, et Rome à Garibaldi !

Ainsi, dans vos rêves coupables, la figure de la France étendant son bras sur le Chef de l'Église universelle, sous les regards de Dieu et des hommes, vous paraît moins auguste que ne serait l'attitude

humiliante de notre pays repliant son drapeau à l'approche du vaincu de 1849, alors, aujourd'hui, et toujours notre ennemi !

Mais vous n'avez donc ni une goutte de sang Chrétien, ni une goutte de sang Français dans les veines !

Ah ! nous entendons autrement, nous, l'honneur français, et la dignité d'une grande nation catholique comme la nôtre !

Nous ne croyons pas que la grande mission traditionnelle de la France puisse être une charge pour le gouvernement de notre pays, à ce point qu'il soit en quête d'expédients pour s'y soustraire, en se laissant duper par des mensonges, ou intimider par des menaces.

Vous avez beau, au signal donné par vos comités, mettre en scène vos insurrections convenues : dans une pièce arrangée de cette sorte, et dans aucune pièce, tenez-vous-le pour dit, la France ne peut, ni par peur ni autrement, jouer aucun rôle, ni être votre comparse à aucun degré !

En vérité, c'était un heureux moyen de vaincre la démagogie que de lui céder, de protéger les faibles en les livrant, d'honorer ses armées en les faisant reculer ! Je suis content du moins de voir qu'un publiciste, qui sait mieux que personne par quels degrés la cause du Pape en est venue là, se croit obligé d'écrire enfin ces paroles dont je prends acte : « *Si nous étions à Rome par devoir, nous y resterons* « *désormais par honneur* (1). »

Oui, nous y resterons, par honneur et par devoir, tant que dureront les périls déchaînés sur le Saint-Siége après la guerre d'Italie.

Vous parlez d'occupation mixte ! Et pourquoi?

Est-ce que nous ne suffisons pas à protéger le Pape, et avons-nous besoin que les Piémontais viennent à notre aide ? Nous les avons aidés à Solférino. Mais ici, que peut-il y avoir de commun entre eux et nous ?

Dans le vrai, n'est-ce pas contre eux-mêmes que nous gardons le Pape ?

Leur céder le Capitole ? Est-ce qu'il n'est pas en assez dignes mains dans les nôtres ?

Vous ne pouvez avoir oublié que les Français ont ramené le Pape dans sa capitale, qu'ils ne détiennent rien, ne convoitent rien de

(1) *De la politique de la France*, par M. de la Guéronnière.

son territoire; et que les Piémontais ont brutalement envahi ses États, écrasé son armée dans le plus odieux guet-apens, et veulent tout lui prendre? Et vous nous faites l'honneur de croire que, pour le Pape, les Français ou les Piémontais sont ici une même chose?

Vous imaginez donc que les Piémontais oublieront leurs convoitises, quand ils auront ce qu'ils convoitent sous la main?

Vous croyez digne de la France cette grande et amère ironie, de confier précisément aux spoliateurs la garde de la victime!

Non, cette misérable solution ne paraîtrait qu'une planche pour laisser passer ceux à qui nous céderions la place; un expédient honteux pour cacher notre embarras et préparer notre retraite;

Et le Pape, d'ailleurs, qui ne le sait, ne s'y prêtera jamais. Qu'il n'en soit donc plus question! L'artifice est trop visible.

Mais voici venir de plus profonds politiques avec un moyen détourné et plus sûr de tout aplanir, et de préparer enfin habilement les voies à une prise de possession complète de Rome par le Piémont.

Leur calcul est celui-ci :

On a bien pu se servir de Garibaldi comme d'une fantasmagorie puissante, pour agir sur les imaginations populaires; mais au fond, Garibaldi n'est pas sérieux, et le Piémont sait bien qu'il ne peut faire reculer la France. Toutefois, dans le jeu qu'on laisse jouer en ce moment à l'audacieux aventurier, il se trouvera, quoi qu'il arrive, un profit certain pour Victor-Emmanuel. Si, en effet, l'intimidation révolutionnaire ne produit pas l'effet immédiat qu'on en attend, il y en a un autre qu'on ne saurait manquer d'obtenir : si Garibaldi est obligé de céder à l'ascendant du Roi son ami, le gouvernement piémontais aura fait alors acte de force, il aura prouvé qu'on peut compter sur lui, et que pour lui épargner à l'avenir de telles épreuves, il faut lui donner Rome; et il arrivera enfin à son but par ce biais : non pas demain, sans doute, mais dans quelques mois : on verra.

Que si l'on était tenté de voir ici une hypothèse gratuite pour le besoin de la cause que je défends, je renverrais à un des organes les plus accrédités de la presse, qui, hier même, indiquait comme moyen de tout finir, sinon l'évacuation immédiate de Rome par nos soldats, du moins l'engagement pris avec Garibaldi, et dès ce moment, par la France, de sortir des États romains à tel jour et à telle heure.

Certes, que ce soit là la politique du *Times* et du *Morning-Post,* rien de plus simple; mais que le patriotisme anglais devienne le patriotisme du *Journal des Débats,* c'est là ce qui nous étonne : et surtout que les convenances de lord Palmerston soient de la sorte imposées à la France et à l'Empereur des Français, c'est là ce que je n'admettrai jamais.

Quoi qu'il en soit, le but avoué c'est de produire un tapage révolutionnaire assez fort, pour essayer de faire croire au gouvernement français que c'est la voix de l'Italie.

Tel serait donc le dénouement, et on voit le rôle qui se trouverait là ménagé à notre pays.

Eh bien ! non : la France ne l'acceptera pas, ce rôle, et ne prendra pas ce jeu au sérieux.

Quoi ! vous pensez que la France n'aurait été à Rome pendant douze ans que pour vous y servir ! Elle n'aurait accepté cette garde d'honneur auprès du Chef suprême de la Catholicité que pour vous le livrer ! Et cela après qu'elle a voulu se charger, EXCLUSIVEMENT, aux yeux du monde entier, d'accomplir, A ELLE SEULE, ce grand acte de la conscience catholique en même temps que de la politique française !

Car, il importe plus que jamais de le rappeler, c'est la France qui, se substituant à l'action collective de l'Europe catholique, et interrompant l'intervention commencée de l'Espagne, des Deux-Siciles, de l'Autriche, a pris sur elle, devant le présent et devant l'avenir, devant Dieu et devant les hommes, la charge exclusive de maintenir la liberté et l'autorité du Souverain Pontife.

Et c'est vous, vous, qui auriez la puissance de forcer ainsi la France au désaveu de toutes ses volontés et de ses plus glorieux antécédents ! Vous l'estimez assez peu pour croire qu'elle puisse, après de tels engagements, accepter une pareille coopération à la ruine de la plus grande institution des âges catholiques, et se présenter ensuite, le front levé, à l'Europe et au monde chrétien, sous le poids de cette effrayante responsabilité ! et tout cela, du même coup, contrairement à ses déclarations les plus solennelles, contrairement à l'intérêt politique, à l'honneur national ! Non, permettez, il y a ici trop d'impossibilités ! Il faut y renoncer.

Et je ne m'étonne pas qu'à bout de voie et ne sachant plus qu'inventer, un nouveau journal en revienne comme à une dernière

ressource au ridicule et odieux système de la brochure : *Le Pape et le Congrès;* c'est-à-dire Rome laissée au Pape avec un jardin, les Romains réduits par privilége à la contemplation des choses célestes et des arts, et le Pape emprisonné au Vatican, à la merci des Piémontais, campés en maîtres autour des murailles romaines, et qui pourront, quand il leur plaira, l'affamer dans sa prison.

Le bon sens, je ne veux pas dire le mépris public, a fait assez justice de ce fantastique et malheureux écrit qui fut donné, il y a deux ans, en pâture à la curiosité du moment.

Il n'y a rien aujourd'hui à répondre à cela.

D'ailleurs, il est présentement clair que l'abandon du territoire et la retraite de toute notre armée derrière les murs de Rome, n'avancerait à rien : c'est de Rome même que Garibaldi et les Piémontais nous somment de sortir. Ce ne serait donc là qu'une misérable et avant-dernière concession qui rendrait la dernière inévitable et immédiate.

Mais d'ailleurs, politiques à courte vue, qui que vous soyez, vous vous imaginez que si le Piémont, par menace ou par ruse, faisait partir la France de Rome, et le Pape en même temps, tout serait fini ! Et je vous répondrai, moi, que tout alors ne ferait que commencer.

Tout serait fini, pour aujourd'hui peut-être ; mais demain !

Quel est le politique sérieux qui puisse croire que l'exil de la Papauté, fugitive et errante, ne remuera pas profondément le monde ? Quel est l'homme chargé de la tâche redoutable du gouvernement, qui puisse ne pas s'effrayer de la perturbation profonde que vous auriez jetée au sein de tous les États catholiques, dans les consciences ? Qui pourra dire jusqu'où irait un pareil ébranlement moral ? Qui en calculera les extrêmes conséquences ?

Non, si vous venez vous asseoir là, — c'est possible, tout est possible — vous n'y resterez jamais en paix : il y aura une réclamation éternelle, un éternel recours de l'univers catholique contre vous.

Croyez-moi : si vous voulez une capitale pour votre royaume d'Italie, choisissez-en une autre : Rome ne le sera jamais.

Vous y camperiez à peine un jour.

D'autres que vous y sont entrés ; nul n'y est resté.

Constantin, vainqueur et maître de Rome, l'a cédée aux Papes, et s'en est allé porter son trône aux rives du Bosphore.

Les rois barbares y sont venus; nul n'a pu y fixer sa tente;

Les souverains du moyen-âge y sont venus; nul n'est parvenu à s'y établir;

Charlemagne lui-même n'y est demeuré que le temps nécessaire pour y accomplir sa glorieuse tâche et affermir la souveraineté pontificale;

Plus tard, des tribuns y ont paru, et se sont évanouis, après un pouvoir éphémère.

C'est la loi de l'histoire et de la Providence. Vous ne la changerez pas.

En un mot, il faut là une autre grandeur que la vôtre; et dans la Rome des Papes, si jamais vous y veniez, il n'y aurait pas une pierre qui ne criât contre vous.

Ce fut là ma première impression, mon premier cri en rentrant naguères à Rome, en mettant de nouveau le pied, après huit années, dans saint Pierre : sur le seuil même de cette métropole du monde, avant de m'agenouiller, en jetant un long regard sur cette magnificence, je me souviens encore avec quel sentiment irrésistible je m'écriai au fond de mon âme : Et ils veulent venir là ! mais c'est impossible !

Non, quoi qu'on imagine, quoi qu'on fasse, il n'y a pas d'autre solution acceptable de la question romaine que celle de l'Empereur, au début de la guerre d'Italie : LE RESPECT DE LA SOUVERAINETÉ PONTIFICALE DANS TOUS SES DROITS !

Mais quoi ? disent-ils, il leur faut Rome à tout prix. Oui ; et après Rome, Venise ; et après Venise, **TOUT** ! ils l'ont dit.

TOUT, entendez bien.

Regardez dans le camp de Garibaldi : n'y voyez-vous pas ces Hongrois, ces Polonais, ces Anglais, ces Grecs, ces réfugiés de tous les pays ?

Et derrière Garibaldi ne voyez-vous pas Mazzini ! et ses menaces adressées à toutes les souverainetés européennes, Mazzini, dont le nom seul dit tout ce qui se prépare !

Voilà donc comment se traiteraient désormais les affaires de l'Europe ! Voilà à quelles aventures la paix du monde serait livrée ! voilà aux mains de quels hommes seraient enfin remises les destinées de tout ce qu'il y a de plus sacré sur la terre !

Certes, les Évêques étaient dans le vrai et dans la grande raison des choses, lorsque, de Rome même, ils adressaient aux Princes cet

avertissement suprême des Saints Livres : Calculez bien les suites, et prévoyez jusqu'au bout ! *Novissima provideant.*

Pour moi, je me sens pressé plus que jamais de redire en finissant : « Peuples et Rois : Prenez garde ! N'essayez plus de fonder le pouvoir « sur le droit de le renverser ! Ne laissez pas plus longtemps l'usur- « pation brutale se légitimer par le succès, et la loi du fort dominer la « raison du juste. C'est trop préparer à l'Europe et au monde, après le « scandale, le péril. C'est en faisant le mal l'attirer sur vous. Car ce « que vous faites, vous sera fait. Vous apprenez à vos ennemis l'art « de vous perdre, et ils vous perdront ; et en acceptant, que dis-je, « en reconnaissant le renversement de tout ordre chez vos voisins, « vous leur reconnaissez le droit de bouleverser votre pays à leur « exemple ! »

Mais je veux garder un meilleur espoir ! Non, on ne fermera pas les yeux sur l'abîme où l'on serait entraîné ; on n'accordera pas aux sommations de la Révolution ce suprême triomphe !

On tiendra tête à ses menaces : on se déprendra des pièges habiles, des profonds mensonges, des conseils perfides !

O Dieu ! vous les déjouerez ! vous infatuerez encore le Conseil d'Achitophel : *Infatua consilium Achitophel.*

Que si nos espérances pouvaient être trompées, que si de tout cela devaient sortir les catastrophes appelées par les ennemis de la société et de l'Église, comme français, il ne me resterait plus qu'à mettre ma tête dans mes deux mains, et à rougir d'une honte éternelle pour mon pays !

Mais, comme chrétien, j'espèrerais toujours !

Prions donc, Messieurs et chers Coopérateurs, prions, car l'heure est solennelle : et plus que jamais les Rois et les peuples ont besoin de la sagesse et de la force de Dieu.

† FÉLIX, ÉVÊQUE D'ORLÉANS.

[illegible]

VI

ALLOCUTION

PRONONCÉE PAR S. S. LE PAPE PIE IX

DANS LE CONSISTOIRE DU 9 JUIN 1862

EN PRÉSENCE DES PATRIARCHES, DES PRIMATS, DES ARCHEVÊQUES, DES ÉVÊQUES;
ASSEMBLÉS A ROME POUR LA CANONISATION SOLENNELLE
DES SS. MARTYRS DU JAPON ET DU B. MICHEL *DE SANCTIS.*

Vénérables Frères,

Nous avons été pénétré d'une joie profonde, lorsque Nous avons pu hier, avec l'aide de Dieu, décerner les honneurs et le culte des saints à vingt-sept intrépides héros de notre divine religion, et cela en vous possédant à Nos côtés, vous qui doués d'une si haute piété et de tant de

---

SS. DD. NOSTRI PII DIVINA PROVIDENTIA PAPÆ IX

ALLOCUTIO

HABITA IN CONSISTORIO DIE IX JUNII MDCCCLXII

ADSTANTIBUS ETIAM PATRIARCHIS PRIMATIBUS ARCHIEPISCOPIS EPISCOPIS
SOLEMNIIS SANCTORUM MARTYRUM IN JAPONIA
ET MICHAELIS DE SANCTIS CANONIZATIONIS CAUSA ROMÆ CONGREGATIS.

Venerabiles Fratres

Maxima quidem lætitia affecti fuimus, Venerabiles Fratres, cum Sanctorum honores et cultum, Deo bene juvante, septem et viginti invictissimis divinæ nostræ religionis heroibus hesterno die decernere potuerimus, Vobis lateri Nostro adstantibus, qui egregia pietate ac virtute præditi, et in sollicitudinis

vertus, appelés à partager Notre sollicitude au milieu de temps si douloureux, combattant vaillamment pour la maison d'Israël, êtes pour nous une consolation et un appui souverain. Plût à Dieu que, pendant que Nous sommes inondé de cette joie, aucune cause de chagrin et de deuil ne vînt Nous contrister d'ailleurs! En effet, Nous ne pouvons pas n'être point accablé de douleurs et d'angoisses, lorsque Nous voyons les dommages et les maux si tristes et à jamais déplorables dont l'Église catholique et la société civile elle-même sont misérablement tourmentées et opprimées, au grand détriment des âmes. Vous connaissez, en effet, Vénérables Frères, cette guerre implacable déclarée au catholicisme tout entier par ces mêmes hommes qui, ennemis de la croix de Jésus-Christ, impatients de la saine doctrine, unis entre eux par une coupable alliance, ignorent tout, blasphèment tout, et entreprennent d'ébranler les fondements de la société humaine, bien plus, de la renverser de fond en comble, si cela était possible ; de pervertir les esprits et les cœurs, de les remplir des plus pernicieuses erreurs, et de les arracher à la religion catholique. Ces perfides artisans de fraudes, ces fabricateurs de mensonges ne cessent pas de faire sortir des ténèbres les monstrueuses erreurs des anciens temps, déjà tant de fois réfutées et vaincues par les plus sages et les plus savants écrits, et condamnées par les plus sévères jugements de l'Église ; de les exagérer, en les revêtant de formes et de paroles nouvelles et fallacieuses, et de les propager partout et

---

Nostræ partem vocati in hac tanta temporum asperitate strenue dimicantes pro Domo Israel summo Nobis solatio et consolationi estis. Utinam vero dum hujusmodi perfundimur gaudio, nulla mœroris luctusque causa Nos aliunde contristaret. Non possumus enim non vehementer dolere et angi, cum videamus tristissima, et nunquam satis deploranda mala ac damna, quibus cum permagno animarum detrimento catholica nunc Ecclesia, et ipsa civilis societas miserandum in modum premitur ac divexatur. Optime enim noscitis, Venerabiles Fratres, teterrimum sane bellum contra rem catholicam universam ab iis hominibus conflatum, qui inimici Crucis Christi sanam non sustinentes doctrinam, ac nefaria inter se societate conjuncti quæcumque ignorant, blasphemant, ac pravis cujusque generis artibus sanctissimæ nostræ religionis, et humanæ societatis fundamenta labefactare, immo, si fieri unquam posset, penitus evertere, omniumque animos mentesque perniciosissimis quibusque erroribus imbuere, corrumpere, et a catholica religione avellere moliuntur. Nimirum callidissimi isti fraudum artifices et fabricatores mendacii non cessant monstrosa quæque veterum errorum portenta jam sapientissimis scriptis toties profligata ac depulsa, gravissimoque Ecclesiæ judicio damnata e tenebris excitare, eaque novis, variis ac fallacissimis formis verbisque expressa exaggerare, et modis om-

de toute manière. Avec cet art détestable et vraiment satanique, ils souillent et pervertissent toute science, ils répandent, pour la perte des âmes, un poison mortel ; ils favorisent une licence effrénée et les plus mauvaises passions ; ils bouleversent l'ordre religieux et social ; ils s'efforcent de détruire toute idée de justice, de vérité, de droit, d'honneur et de religion, et ils tournent en dérision, insultent et méprisent la doctrine et les saints préceptes du Christ. L'esprit se refuse et recule d'horreur à toucher, même légèrement, les principales de ces erreurs pestilentielles par lesquelles ces hommes, dans nos temps malheureux, troublent toutes les choses divines et humaines.

Personne de vous n'ignore, Vénérables Frères, que ces hommes détruisent complètement la cohésion nécessaire, qui, par la volonté de Dieu, unit l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, et qu'en même temps ils changent, renversent et abolissent le caractère propre, véritable, légitime de la révélation divine, l'autorité, la constitution et la puissance de l'Église. Et ils en arrivent à cette témérité d'opinion qu'ils ne craignent point de nier audacieusement toute vérité, toute loi, toute puissance, tout droit d'origine divine ; ils n'ont pas honte d'affirmer que la science de la philosophie et de la morale, ainsi que les lois civiles, peuvent et doivent s'écarter de la révélation et de l'autorité de l'Église ; que l'Église n'est pas une

---

nibus usquequaque disseminare. Hac funestissima ac diabolica prorsus arte rerum omnium scientiam contaminant, deturpant, mortiferum ad animarum perniciem virus diffundunt, effrenatam vivendi licentiam, et pravas quasque cupiditates fovent, religiosum ac socialem ordinem invertunt, et omnem justitiæ, veritatis, juris, honestatis ac religionis ideam extinguere conantur, et sanctissima Christi dogmata, doctrinam irrident, contemnunt, oppugnant. Horret quidem refugitque animus, ac reformidat vel leviter attingere præcipuos tantum pestiferosque errores, quibus hujusmodi homines miserrimis hisce temporibus divina et humana cuncta permiscent.

Nemo Vestrum ignorat, Venerabiles Fratres, ab hujusmodi hominibus plane destrui necessariam illam cohærentiam, quæ Dei voluntate intercedit inter utrumque ordinem, qui tum in natura, tum supra naturam est, itemque ab ipsis omnino immutari, subverti. deleri propriam, veram germanamque divinæ revelationis indolem, auctoritatem, Ecclesiæque constitutionem et potestatem. Atque eo opinandi temeritate progrediuntur, ut omnem veritatem, omnemque legem, potestatem et jus divinæ originis audacissime denegare non metuant. Siquidem haud erubescunt asserere, philosophicarum rerum, morumque scientiam, itemque civiles leges posse ac debere a divina revelatione, et Ecclesiæ

société véritable et parfaite, pleinement libre, et qu'elle ne peut pas s'appuyer sur les droits propres et permanents que lui a conférés son divin Fondateur; mais qu'il appartient à la puissance civile de définir quels sont les droits de l'Église et dans quelles limites elle peut les exercer. De là, ils concluent à tort que la puissance civile peut s'immiscer aux choses qui appartiennent à la religion, aux mœurs et au gouvernement spirituel, et même empêcher que les Prélats et les peuples fidèles communiquent librement et mutuellement avec le Pontife romain, divinement établi le Pasteur suprême de toute l'Église; et cela afin de dissoudre cette nécessaire et très-étroite union qui, par l'institution divine de Notre-Seigneur lui-même, doit exister entre les membres mystiques du corps du Christ et son Chef vénérable. Ils ne craignent pas non plus de proclamer avec ruse et fausseté, devant la multitude, que les ministres de l'Église et le Pontife romain doivent être exclus de tous droits et de toute puissance temporelle.

En outre, ils n'hésitent pas, dans leur extrême impudence, à affirmer que non-seulement la révélation divine ne sert à rien, mais qu'elle nuit à la perfection de l'homme, qu'elle est elle-même imparfaite, et par conséquent soumise à un progrès *continu* et *indéfini* qui doit répondre au progrès de la raison humaine. Aussi osent-ils prétendre que les prophéties et les miracles exposés et racontés dans les livres sacrés sont des fables de

---

auctoritate declinare, et Ecclesiam non esse veram perfectamque societatem plane liberam, nec pollere suis propriis et constantibus juribus sibi a divino suo Fundatore collatis, sed civilis potestatis esse definire, quæ sint Ecclesiæ jura et limites, intra quos eadem jura exercere queat. Hinc perverse comminiscuntur, civilem potestatem posse se immiscere rebus quæ ad religionem, mores, et regimen spirituale pertinent, atque etiam impedire, quominus Sacrorum Antistites et fideles populi cum Romano Pontifice supremo totius Ecclesiæ Pastore divinitus constituto libere ac mutuo communicent, ut plane dissolvatur necessaria et arctissima illa conjunctio, quæ inter membra mystici corporis Christi, et adspectabile suum Caput ex divina ipsius Christi Domini institutione esse omnino debet. Nihil vero timent omni fallacia ac dolo in vulgus proferre, sacros Ecclesiæ ministros, Romanumque Pontificem ab omni rerum temporalium jure ac dominio esse omnino excludendos.

Summa præterea impudentia asserere non dubitant, divinam revelationem non solum nihil prodesse, verum etiam nocere hominis perfectioni, ipsamque divinam revelationem esse imperfectam, et idcirco subjectam *continuo* et *indefinito* progressui, qui humanæ rationis progressioni respondeat. Nec verentur proinde iactare, prophetias et miracula in sacris Litteris exposita et narrata esse poe-

poètes, que les saints mystères de notre foi sont le résultat d'investigations philosophiques, que les livres divins de l'Ancien et du Nouveau Testament ne contiennent que des mythes et que, ce qui est horrible à dire, Notre-Seigneur Jésus-Christ est une fiction mythique. En conséquence, ces turbulents adeptes de dogmes pervers soutiennent que les lois morales n'ont pas besoin de sanction divine, qu'il n'est point nécessaire que les lois humaines se conforment au droit naturel ou reçoivent de Dieu la force obligatoire, et ils affirment que la loi divine n'existe pas. De plus, ils nient toute action de Dieu sur le monde et sur les hommes, et ils avancent témérairement que la raison humaine, sans aucun respect de Dieu, est l'unique arbitre du vrai et du faux, du bien et du mal; qu'elle est à elle-même sa loi, et qu'elle suffit par ses forces naturelles pour procurer le bien des hommes et des peuples. Tandis qu'ils font malicieusement dériver toutes les vérités religieuses de la force native de la raison humaine, ils accordent à chaque homme une sorte de droit primordial par lequel il peut librement penser et parler de religion et rendre à Dieu l'honneur et le culte qu'il trouve le meilleur selon son caprice.

Or, ils en viennent à ce degré d'impiété et d'impudence qu'ils attaquent le Ciel et s'efforcent d'éliminer Dieu lui-même. En effet, dans une méchanceté qui n'a d'égale que leur sottise, ils ne craignent pas d'affirmer

---

tarum commenta, et sacrosancta divinæ fidei nostræ mysteria philosophicarum investigationum summam, ac divinis utriusque testamenti libris mythica contineri inventa, et ipsum Dominum Nostrum Jesum Christum, horribile dictu! mythicam esse fictionem. Quare hi turbulentissimi perversorum dogmatum cultores blaterant, morum leges divina haud egere sanctione, et minime opus esse, ut humanæ leges ad naturæ jus conformentur, aut obligandi vim a Deo accipiant, ac propterea asserunt, nullam divinam existere legem. Insuper inficiari audent omnem Dei in homines mundumque actionem, ac temere affirmant, humanam rationem, nullo prorsus Dei respectu habito, unicum esse veri et falsi, boni et mali arbitrum, eamdemque humanam rationem sibi ipsi esse legem, ac naturalibus suis viribus ad hominum ac populorum bonum curandum sufficere. Cum autem omnes religionis veritates ex nativa humanæ rationis vi perverse derivare audeant, tum cuique homini quoddam veluti primarium jus tribuunt, ex quo possit libere de religione cogitare et loqui, eumque Deo honorem et cultum exhibere, quem pro suo libito meliorem existimat.

At vero eo impietatis et impudentiæ deveniunt, ut cœlum impetere, ac Deum ipsum de medio tollere conentur. Insigni enim improbitate ac pari stultitia haud timent asserere, nullum supremum sapientissimum providentissimumque

que la Divinité suprême, pleine de sagesse et de providence, n'est pas distincte de l'universalité des choses ; que Dieu est la même chose que la nature, sujet comme elle aux changements ; que Dieu se réalise dans l'homme et le monde ; que tout est Dieu, que Dieu est une même substance, une même chose avec le monde et par suite qu'il n'y a point de différence entre l'esprit et la matière, la nécessité et la liberté, le vrai et le faux, le bien et le mal, le juste et l'injuste. Certes, rien de plus insensé, rien de plus impie, rien de plus répugnant à la raison même ne saurait être imaginé. Ils font dérision de l'autorité et du droit avec tant de témérité, qu'ils ont l'impudence de dire que l'autorité n'est rien, si ce n'est celle du nombre et de la force matérielle, que le droit consiste dans le fait, que les devoirs des hommes sont un vain mot et que tous les faits humains ont force de droit.

Ajoutant ensuite les mensonges aux mensonges, les délires aux délires, foulant aux pieds toute autorité légitime, tout droit légitime, tout obligation, tout devoir, ils n'hésitent pas à substituer à la place du droit véritable et légitime le droit faux et menteur de la force, et à subordonner l'ordre moral à l'ordre matériel. Ils ne reconnaissent d'autre force que celle qui réside dans la matière. Ils mettent toute la morale et l'honneur à accumuler la richesse par quelque moyen que ce soit, et à assouvir toutes les passions dépravées. Par ces principes abominables, ils favorisent la rébel-

---

Numen divinum existere ab hac rerum universitate distinctum, ac Deum idem esse ac rerum naturam, et idcirco immutationibus obnoxium, Deumque reapse fieri in homine et mundo, atque omnia Deum esse, et ipsissimam Dei habere substantiam, ac unam eamdemque rem esse Deum cum mundo, ac proinde spiritum cum materia, necessitatem cum libertate, verum cum falso, bonum cum malo, et justum cum injusto. Quo certe nihil dementius, nihil magis impium, nihil contra ipsam rationem magis repugnans fingi et excogitari unquam potest. De auctoritate autem et jure ita temere effutiunt, ut impudenter dicant, auctoritatem nihil aliud esse, nisi numeri et materialium virium summam, ac jus in materiali facto consistere, et omnia hominum officia esse nomen inane, et omnia humana facta juris vim habere.

Jam porro commenta commentis, deliramenta deliramentis cumulantes, et omnem legitimam auctoritatem, atque omnia legitima jura, obligationes, officia conculcantes nihil dubitant in veri legitimique juris locum substituere falsa ac mentita virium jura ac morum ordinem rerum materialium ordini subjicere. Neque alias vires agnoscunt, nisi illas, quæ in materia positæ sunt, et omnem morum disciplinam honestatemque collocant in cumulandis et augendis quovis modo divitiis, et in pravis quibusque voluptatibus explendis.

lion de la chair contre l'esprit ; ils l'entretiennent et l'exaltent, et ils lui accordent ces droits et ces dons naturels qu'ils prétendent méconnus par la doctrine catholique ; méprisant ainsi l'avertissement de l'Apôtre qui s'écrie : « Si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; si vous mortifiez la chair par l'esprit, vous vivrez. » (Ad Rom., ch. VIII, v. 13.) Ils s'efforcent d'envahir et d'anéantir les droits de toute propriété légitime, et ils imaginent, par la perversité de leur esprit, une sorte de droit *affranchi de toute limite,* dont, selon eux, jouirait l'État, dans lequel ils prétendent témérairement voir la source et l'origine de tous les droits.

Mais pendant que Nous parcourons rapidement et avec douleur ces erreurs principales de notre malheureux siècle, Nous oublions de rappeler, Vénérables Frères, tant d'autres faussetés presque innombrables que vous connaissez parfaitement, et à l'aide desquelles les ennemis de Dieu et des hommes s'efforcent de troubler et d'ébranler la société sacrée et la société civile. Nous passons sous silence les injures, les calomnies, les outrages si graves et si multipliés dant ils ne cessent de poursuivre les ministres de l'Église et ce Siége apostolique. Nous ne parlons pas de cette hypocrisie odieuse avec laquelle les chefs et les satellites de cette rébellion et de ce désordre, surtout en Italie, affectent de dire qu'ils veulent que l'Église

---

Atque hisce nefariis abominandisque principiis reprobum carnis spiritui rebellis sensum tuentur, fovent, extollunt, illique naturales dotes ac jura tribuunt, quæ per catholicam doctrinam conculcari dicunt, omnino despicientes monitum Apostoli clamantis : « Si secundum carnem vixeritis, moriemini ; si « autem spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis (1). » Omnia præterea legitimæ cujusque proprietatis jura invadere, destruere contendunt, ac perperam animo et cogitatione confingunt et imaginantur jus quoddam *nullis circumscriptum limitibus*, quo reipublicæ Statum pollere existimant, quem omnium jurium originem et fontem esse temere arbitrantur.

Dum vero hos præcipuos infelicissimæ nostræ ætatis errores dolenter ac raptim perstringimus, recensere omittimus, Venerabiles Fratres, tot alias fere innumerabiles falsitates et fraudes vobis apprime notas ac perspectas, quibus Dei hominumque hostes rem tum sacram tum publicam perturbare et convellere connituntur. Ac silentio prætermittimus multiplices gravissimasque injurias, calumnias, convicia, quibus sacros Ecclesiæ ministros, et hanc Apostolicam Sedem dilacerare et insectari non desinunt. Nihil loquimur de iniqua sane hypocrisi, qua funestissimæ in Italia præsertim perturbationis ac rebellionis duces et satellites dictitant, se velle, Ecclesiam sua gaudere liber-

(1) Ad Rom. c. VIII, v. 13.

jouisse de sa liberté, tandis qu'avec une audace sacrilége ils foulent aux pieds de plus en plus chaque jour les droits et les lois de cette Église, la dépouillent de ses biens, persécutent des prélats et des ecclésiastiques noblement voués à leur ministère, les emprisonnent, chassent violemment de leurs asiles les disciples des ordres religieux et les vierges consacrées à Dieu, et ne reculent devant aucune entreprise pour réduire à une honteuse servitude et pour opprimer l'Église.

Pendant que votre présence si désirée Nous cause une allégresse singulière, vous êtes témoins vous-mêmes de la liberté qu'ont aujourd'hui en Italie Nos Vénérables Frères dans l'épiscopat, qui, combattant avec courage et persévérance les combats du Seigneur, ont été, à Notre douleur, empêchés de venir vers Nous et de se trouver avec vous, d'assister à cette assemblée, ce qu'ils désiraient si vivement, ainsi que les Archevêques et Evêques de la malheureuse Italie Nous l'ont fait savoir par leurs lettres toutes remplies, envers Nous et envers ce Saint-Siége, d'amour et de dévouement. Vous ne voyez non plus ici aucun des Prélats du Portugal, et Nous sommes vivement affligé en considérant la nature des difficultés qui se sont opposées à ce qu'ils prissent le chemin de Rome. Nous omettons aussi de rappeler les tristes et horribles choses que les sectateurs de ces perverses doctrines accomplissent, à la cruelle désolation de Notre cœur, du vôtre et de

---

tate; dum sacrilego prorsus ausu omnia ipsius Ecclesiæ jura et leges quotidie magis proculcant, ejusque bona diripiunt, et Sacrorum Antistites, ecclesiasticosque viros suo munere præclare fungentes quoquo modo divexant, et in carcerem detrudunt, et Religiosorum Ordinum Alumnos, ac Virgines Deo sacras e suis cœnobiis violenter exturbant, suisque propriis bonis spoliant, nihilque intentatum relinquunt, ut ipsam Ecclesiam in turpissimam redigant servitutem, et opprimant. Ac dum singularem certe ex optatissima Vestra præsentia voluptatem percipimus, Vos ipsi videtis, quam libertatem nunc habeant Venerabiles Fratres Sacrorum in Italia Antistites, qui strenue constanterque præliantes prælia Domini minime potuerunt cum summo animi Nostri dolore, adversantium opera, ad Nos venire, et inter Vos versari, atque huic adesse conventui, quod summopere optavissent, quemadmodum infelicis Italiæ Archiepiscopi et Episcopi suis Litteris summi erga Nos, et hanc Sanctam Sedem amoris et obsequii plenissimis significarunt. Neminem etiam ex Sacrorum in Lusitania Antistitibus hic adesse cernitis, ac non parum dolemus, inspecta difficultatum natura, quæ obstiterunt, quominus ipsi romanum iter aggredi possent. Recensere autem omittimus tot alia sane tristia et horrenda, quæ ab hisce perversarum doctrinarum cultoribus cum incredibili Nostro ac Vestro,

celui de tous les gens de bien. Nous ne disons rien de cette conspiration impie, de ces manœuvres coupables et fallacieuses par lesquelles ils veulent renverser et détruire la souveraineté temporelle de ce Saint-Siége. Il nous plaît davantage de rappeler cette admirable unanimité avec laquelle vous-mêmes, unis à tous les vénérables Prélats de l'univers catholique, vous n'avez jamais cessé, et par vos letttres adressées à Nous, et par vos écrits pastoraux adressés aux fidèles, de dévoiler et réfuter ces perfidies, enseignant en même temps que cette souveraineté temporelle du Saint-Siége a été donnée au Pontife romain par un dessein particulier de la divine Providence, et qu'elle est nécessaire, afin que ce Pontife romain, n'étant sujet d'aucun prince ou d'aucun pouvoir civil, exerce dans toute l'Église, avec la plénitude de sa liberté, la suprême puissance et autorité dont il a été divinement investi par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, pour conduire et gouverner le troupeau entier du Seigneur, et qu'il puisse pourvoir au plus grand bien de l'Église, aux besoins et à l'utilité des fidèles.

Les sujets lamentables dont Nous vous avons jusqu'ici entretenus, Vénérables Frères, forment sans doute un douloureux spectacle. Qui ne voit, en effet, que tant de dogmes impies, que tant de machinations et de folies dépravées corrompent chaque jour plus misérablement le peuple chrétien, le poussent à la ruine, attaquent l'Église catholique, sa doctrine

---

et omnium bonorum luctu patrantur. Nihil item dicimus de impia conspiratione , et pravis cujusque generis molitionibus ac fallaciis, quibus civilem hujus Apostolicæ Sedis principatum omnino evertere ac destruere volunt. Juvat potius hac de re commemorare miram prorsus consensionem, qua Vos ipsi una cum aliis Venerabilibus Fratribus universi catholici orbis Sacrorum Antistitibus nunquam intermisistis et epistolis ad Nos datis, et pastoralibus litteris ad fideles scriptis hujusmodi fallacias detegere refutare, ac simul docere, hunc civilem Sanctæ Sedis principatum Romano pontifici fuisse singulari divinæ providentiæ consilio datum, illumque necessarium esse, ut idem Romanus Pontifex nulli unquam principi aut civili potestati subjectus supremam universi Dominici gregis pascendi regendique potestatem auctoritatemque ab ipso Christo Domino divinitus acceptam per universam Ecclesiam plenissima libertate exercere, ac majori ejusdem Ecclesiæ, et fidelium bono, utilitati et indigentiis consulere possit.

Quæ hactenus lamentati sumus, Venerabiles Fratres, luctuosum plane exhibent spectaculum. Quis enim non videt tot pravorum dogmatum iniquitate, ac tot nequissimis deliramentis et machinationibus magis in dies christianum populum misere corrumpi, et ad exitium impelli, et catholicam Ecclesiam, ejusque salutarem doctrinam ac veneranda jura et leges, sacrosque ministros oppu-

salutaire, ses droits et ses lois vénérables, ses ministres sacrés, propagent les vices et les crimes, et bouleversent la société civile elle-même ?

Aussi, quant à Nous, Nous souvenant de Notre charge apostolique et pleine de sollicitude pour le salut spirituel de tous les peuples qui nous ont été divinement confiés, « comme, » pour Nous servir des mots de saint Léon, Notre prédécesseur, « Nous ne pouvons autrement gouverner ceux qui Nous sont confiés qu'en poursuivant avec le zèle de la foi du Seigneur ceux qui pervertissent et sont pervertis, et en arrachant avec toute la sévérité possible ce venin des âmes saines, afin qu'il ne s'étende pas plus au loin. » (Epist. VII ad Episcop. per Ital. C II); élevant notre voix apostolique en votre illustre assemblée, Nous réprouvons, proscrivons et condamnons les erreurs ci-dessus énoncées, non-seulement comme contraires à la foi et à la doctrine catholiques, aux lois divines et ecclésiastiques, mais même à la loi et à la justice naturelle et éternelle, et à la droite raison.

Pour vous, Vénérables Frères, qui êtes le sel de la terre, les gardiens et les pasteurs du troupeau du Seigneur, Nous vous exhortons et vous conjurons de plus en plus de continuer, avec votre admirable piété et votre zèle épiscopal, ainsi que vous l'avez fait, au souverain honneur de votre ordre, d'éloigner avec un soin et une vigilance extrêmes les

---

gnari, et idcirco omnia vitia et scelera invalescere ac propagari, et ipsam civilem societatem exagitari ?

Nos itaque Apostolici Nostri ministerii probe memores ac de spirituali omnium populorum bono et salute Nobis divinitus commissa vel maxime solliciti, cum « aliter » ut sanctissimi decessoris Nostri Leonis verbis utamur « Nobis » commissos regere non possimus, nisi hos, qui sunt perditores et perditi, » zelo fidei Dominicæ persequamur, et a sanis mentibus, ne pestis hæc latius » divulgetur, severitate, qua possumus, abscindamus (1), » in hoc amplissimo vestro consessu Apostolicam Nostram attollentes vocem omnes commemoratos præsertim errores non solum catholicæ fidei ac doctrinæ, divinis ecclesiasticisque legibus, verum etiam ipsi sempiternæ ac naturali legi et justitiæ, rectæque rationi omnino repugnantes et summopere adversos reprobamus, proscribimus atque damnamus.

Vos autem, Venerabiles Fratres, qui estis sal terræ, et Dominici gregis Custodes ac Pastores, etiam atque etiam excitamus et obtestamur, ut pro eximia Vestra religione et episcopali zelo pergatis, veluti adhuc cum summa Vestri Ordinis laude fecistis, omni cura, sedulitate et studio fideles Vobis traditos ab

(1) Epist. VII ad Episc. per Ital. c. 2, Edit. Baller.

fidèles qui vous sont confiés, de ces pâturages empoisonnés, de combattre et de réfuter la perversité monstrueuse de ces opinions, tant par la parole que par les écrits. Vous savez, en effet, qu'il s'agit d'intérêts suprêmes, puisqu'il s'agit de la cause de notre très-sainte foi, de l'Église catholique, de sa doctrine, du salut des peuples, de la paix et de la tranquillité de la société humaine. C'est pourquoi, autant qu'il est en vous, ne cessez jamais d'éloigner des fidèles la contagion de ce fléau, c'est-à-dire de détourner de leurs yeux et de leurs mains les livres et les journaux pernicieux, d'instruire les fidèles des saints préceptes de notre auguste religion, de les exhorter et de les avertir de fuir ces docteurs d'iniquité comme on fuit la rencontre d'un serpent. Portez tous vos soins et toutes vos sollicitudes particulières à ce que le clergé soit saintement et savamment instruit, et qu'il brille de toutes les vertus; que la jeunesse des deux sexes soit formée à l'honnêteté du cœur, à la piété et à toutes les vertus; que l'ordre des études soit salutaire. Veillez avec une extrême diligence à ce que, dans les lettres et dans les fortes et hautes études, rien ne se glisse qui soit contraire à la foi, à la religion et aux bonnes mœurs. Agissez avec une énergie virile, Vénérables Frères, et, dans cette grande perturbation des temps, ne laissez pas abattre votre courage, mais appuyés par le secours divin, prenant le bouclier inexpugnable de la justice et de la foi, saisissant le glaive spirituel qui est la parole de

---

hisce venenatis pascuis arcere, et qua voce, qua opportunis scriptis tot perversarum opinionum monstra refellere et profligare. Optime enim scitis de summa re agi, cum agatur de sanctissimæ fidei nostræ, ac de catholicæ Ecclesiæ, ejusque doctrinæ causa, de populorum salute, et humanæ societatis bono ac tranquillitate. Itaque, quantum in Vobis est, ne desinatis unquam a fidelibus avertere tam diræ pestis contagia, idest ab eorum oculis manibusque perniciosos libros et ephemerides eripere, ipsosque fideles sanctissimis augustæ nostræ religionis præceptionibus assidue imbuere et erudire, ac monere et exhortari, ut ab hisce iniquitatis magistris, tamquam a facie colubri effugiant. Pergite Vestras omnes curas cogitationesque in id potissimum conferre, ut Clerus sancte scienterque instituatur, omnibusque virtutibus fulgeat, ut utriusque sexus juventus ad morum honestatem. pietatem, omnemque virtutem sedulo formetur, ut salutaris sit studiorum ratio. Ac diligentissime advigilate et prospicite, ne in humaniores litteras, severioresque disciplinas tradendas aliquid unquam irrepat quod fidei, religioni, bonisque moribus adversetur. Viriliter agite, Venerabiles Fratres, et ne animo unquam concidatis in hac tanta temporum perturbatione et iniquitate, sed divino auxilio omnino freti, ac *sumentes in omnibus scutum inexpugnabile æquitatis et fidei, atque assumentes gladium spiritus, quod est verbum Dei,*

Dieu, ne cessez pas de vous opposer aux efforts de tous les ennemis de l'Église catholique et de ce Siége apostolique, de briser leurs traits et de rompre leurs assauts.

Et cependant, les yeux élevés jour et nuit vers le Ciel, ne cessons pas, Vénérables Frères, d'implorer dans l'humilité de notre cœur, et par nos plus ferventes prières, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui fait luire la lumière dans les ténèbres, qui des pierres mêmes peut faire sortir des enfants d'Abraham, et de le conjurer par les mérites de Jésus-Christ Notre-Seigneur, son Fils unique, de tendre une main secourable à la société chrétienne et civile, de dissiper toutes les erreurs et les impiétés, d'éclairer des clartés de sa grâce les intelligences de ceux qui s'égarent, de les convertir et de les rappeler à lui, d'assurer à sa sainte Église la paix désirée, afin qu'elle obtienne par toute la terre de plus grands accroissements et qu'elle y fleurisse et y prospère. Afin que nous puissions obtenir plus facilement ce que nous demandons, prenons pour médiatrice auprès de Dieu la très-sainte et Immaculée Mère de Dieu, la vierge Marie, qui, pleine de miséricorde et d'amour pour tous les hommes, a toujours anéanti toutes les hérésies, et de qui le patronage auprès de Dieu n'a jamais été plus opportun. Sollicitons aussi les suffrages tant de saint Joseph, l'époux de la très-sainte Vierge, que des saints apôtres Pierre et Paul, de tous les habitants des cieux, et surtout

---

ne intermittatis omnium catholicæ Ecclesiæ, et hujus Apostolicæ Sedis hostium conatibus obsistere, eorumque tela retundere et impetus frangere.

Interim vero dies noctesque, sublatis ad cœlum oculis, non desistamus, Venerabiles Fratres, clementissimum misericordiarum Patrem, et Deum totius consolationis, qui de tenebris facit lucem splendescere, quique potens est de lapidibus suscitare filios Abrahæ, in humilitate cordis nostri ferventissimis precibus indesinenter orare et obsecrare, ut per merita Unigeniti Filii Sui Domini Nostri Jesu Christi velit christianæ et civili reipublicæ auxiliariam porrigere dexteram, omnesque disperdere errores et impietates, ac divinæ suæ gratiæ lumine omnium errantium mentes illustrare, illosque ad se convertere et revocare, quo Ecclesia sua sancta optatissimam assequatur pacem, et ubique terrarum majora in dies incrementa suscipiat, ac prospere vigeat et efflorescat. Ut autem quæ petimus et quærimus facilius consequi possimus, ne cessemus adhibere primum deprecatricem apud Deum Immaculatam Sanctissimamque Deiparam Virginem Mariam, quæ misericordissima, et omnium nostrum amantissima mater cunctas semper interemit hæreses, et cujus nullum apud Deum præsentius patrocinium. Petamus quoque suffragia tum sancti ejusdem Virginis Sponsi Josephi, tum sanctorum Apostolorum Petri et Pauli, omniumque cœlitum, et illorum

de ceux que nous honorons et vénérons comme venant d'être inscrits dans les fastes de la sainteté.

Avant de mettre un terme à Nos paroles, Nous ne pouvons résister au désir de confirmer de nouveau le témoignage de la suprême consolation qui Nous pénètre en jouissant de votre admirable concours, à vous, Vénérables Frères, qui, attachés à Nous et à cette chaire de Pierre par les liens de la fidélité, de la piété et du respect, et remplissant votre ministère avec un zèle admirable, vous glorifiez de procurer la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes; vous qui, dans la plus étroite concorde de vos âmes, ne cessez, non plus que vos Vénérables Frères les Évêques de tout l'univers catholique et les fidèles confiés à leurs soins, d'apporter de toute manière des soulagements et des adoucissements à Nos graves angoisses et à Nos cruelles amertumes. C'est pourquoi, en cette occasion, Nous faisons profession publique, et par le langage le plus affectueux, de la reconnaissance et de l'amour que nous portons à vous, à ces Vénérables Frères et à tous ces fidèles. Et nous vous demandons que, de retour dans vos diocèses, vous veuillez, en Notre nom, faire connaître ces sentiments aux fidèles remis à vos soins, et les assurer de Notre affection paternelle en leur conférant la bénédiction apostolique, que, du fond de Notre cœur et avec les vœux les meilleurs pour toute vraie félicité, Nous sommes heureux d'accorder à vous, Vénérables Frères, et à eux-mêmes.

---

præsertim, quos nuper Sanctorum fastis adscriptos colimus et veneramur.

Antequam vero dicendi finem faciamus Nobis temperare non possumus, quin iterum testemur et confirmemus, summa nos uti consolatione, dum jucundissimo Vestrum omnium conspectu fruimur, Venerabiles Fratres, qui tanta fide, pietate et observantia Nobis et huic Petri Cathedræ firmiter obstricti, ac ministerium Vestrum implentes majorem Dei gloriam, et animarum salutem omni studio procurare gloriamini, quique concordissimis animis, atque admirabili sane cura et amore una cum aliis Venerabilibus Fratribus totius catholici orbis Episcopis et fidelibus Vestræ et illorum curæ commissis gravissimas Nostras angustias et acerbitates modis omnibus lenire et sublevare non desinitis. Quocirca hac etiam occasione amantissimi æque ac gratissimi animi Nostri sensus erga Vos, et alios omnes Venerabiles Fratres, et ipsos fideles amplissimis verbis palam publiceque profitemur. A Vobis autem exposcimus, ut cum ad Vestras redieritis Diœceses velitis eisdem fidelibus Vestræ vigilantiæ concreditis hos animi Nostri sensus Nostro nomine nuntiare, illosque certiores facere de paterna Nostra in illos caritate, deque Apostolica Benedictione, quam ex intimo corde profectam, et cum omnis veræ felicitatis voto conjunctam Vobis ipsis, Venerabiles Fratres, et eisdem fidelibus impertiri vehementer lætamur.

[illegible]

[illegible]

VII

A NOTRE T. S. PÈRE PIE IX, SOUVERAIN PONTIFE

LES ÉVÊQUES

ASSEMBLÉS A ROME POUR LA CANONISATION DES MARTYRS DU JAPON
ET DE MICHEL *DE SANCTIS,*
LE JOUR DE LA FÊTE DE LA PENTECOTE 1862.

TRÈS-SAINT PÈRE,

Depuis que les apôtres de Jésus-Christ, au jour sacré de la Pentecôte, étroitement unis à Pierre, Chef de l'Église, reçurent le Saint-Esprit, et qu'entraînés par sa divine impulsion, ils annoncèrent à des hommes de presque toutes les nations rassemblés dans la Ville sainte, et à chacun

---

SS. DD. N. PIO IX PONTIFICI MAXIMO

SACRORUM ANTISTITES

SACRIS SOLEMNIIS SANCTORUM NOVENSILIUM MARTYRUM XXVI JAPONIÆ
ET MICHAELIS DE SANCTIS
ROMÆ ADSTANTES DIE FESTO PENTECOSTES ANNI MDCCCLXII.

BEATISSIME PATER

Ex quo Apostoli Jesu Christi sacro Pentecostes die Petro Ecclesiæ Capiti in oratione adhærentes, Spiritum Sanctum acceperunt, et divino ejus impulsu acti, cunctarum fere nationum viris in Urbe sancta congregatis, unicuique sua lingua potentiam Dei mirabilem annuntiarunt, numquam, ut credimus, ad hanc

dans sa langue, les merveilles de la puissance de Dieu, jamais, nous le croyons, jusqu'à ce jour et au retour de cette même solennité, autant de leurs héritiers ne se sont trouvés réunis autour du vénérable successeur de Pierre pour entendre sa parole, pour écouter ses décrets, pour fortifier son autorité. Or, de même que rien ne pouvait arriver de plus doux aux apôtres, à travers les périls de l'Église naissante, que d'environner le premier Vicaire de Jésus-Christ sur cette terre, tout récemment inspiré de l'Esprit de Dieu, ainsi, pour nous, au milieu des angoisses présentes de la sainte Église, rien n'est plus cher, rien n'est plus sacré que de déposer aux pieds de Votre Béatitude tout ce que nos cœurs contiennent de vénération et d'amour pour Votre Sainteté, et, en même temps, de déclarer unanimement de quelle admiration nous sommes pénétrés pour les hautes vertus dont brille notre Pontife souverain, et combien, du fond de nos entrailles, nous adhérons à ce que, nouveau Pierre, il a enseigné, à ce qu'il a si courageusement résolu et décidé.

Une nouvelle ardeur enflamme nos cœurs; une lumière de foi plus vivifiante éclaire nos intelligences, un amour plus sacré saisit nos âmes. Nous sentons nos langues vibrantes de ces flammes qui allumaient d'un désir ardent pour le salut des hommes le doux cœur de Marie, près de laquelle étaient les apôtres, et entraînaient ces mêmes apôtres à proclamer les grandeurs de Dieu.

Rendant donc de vives actions de grâces à Votre Béatitude de ce qu'elle

---

usque diem tot eorumdem hæredes, iisdem recurrentibus solemniis, venerandum Petri Successorem, orantem circumsteterunt, decernentem audierunt, regentem roborarunt. Quemadmodum vero Apostolis media inter nascentis Ecclesiæ pericula nil jucundius accidere potuit, quam divino Spiritu recens afflato assistere primo Christi in terris Vicario; ita nec nobis præsentes inter Ecclesiæ sanctæ angustias, antiquius sanctiusve aliud esse potuit, quam quidquid inest venerationis pietatisque erga Sanctitatem Tuam pectoribus nostris, ad pedes Beatitudinis Tuæ deponere, simul et unanimiter declarare, quanta prosequamur admiratione præclaras, quibus Supremus Pontifex Noster eminet virtutes, quantoque animo iis quæ Petrus alter docuit, vel quæ tam firmiter stata rataque esse voluit, adhæreamus.

Corda nostra novus inflammat ardor, vividior fidei lux mentem illuminat, sanctior animam corripit amor. Linguas nostras flammis illius sacri ignis vibrantes sentimus, quæ Mariæ, cui assidebant Apostoli, mitissimum cor ardentiori pro hominum salute desiderio incendebant, ipsos vero Apostolos ad magnalia Dei prædicanda impellebant.

Plurimas igitur agentes Beatitudini Tuæ gratias, quod nos ad Pontificium so-

nous a permis, en ces temps si difficiles, d'approcher de son trône pontifical, de vous consoler dans vos afflictions et de vous témoigner publiquement les sentiments qui inspirent et nous-mêmes et notre clergé, et les peuples confiés à nos soins, nous vous adressons d'une seule voix et d'un seul cœur nos acclamations, nos souhaits et nos vœux de bonheur. Vivez longtemps, Saint-Père, et heureusement pour le gouvernement de l'Église catholique. Continuez, comme vous le faites, à la protéger par votre énergie, à la diriger par votre prudence, à l'orner par vos vertus. Marchez devant nous; comme le bon pasteur, donnez-nous l'exemple, paissez les brebis et les agneaux dans les célestes pâturages, fortifiez-les par les eaux célestes de la sagesse. Car vous êtes pour nous le maître de la saine doctrine, vous êtes le centre de l'unité, vous êtes pour les peuples la lumière indéfectible préparée par la sagesse divine, vous êtes la pierre, vous êtes le fondement de l'Église elle-même, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais. Quand vous parlez, c'est Pierre que nous entendons; quand vous décrétez, c'est à Jésus-Christ que nous obéissons. Nous vous admirons au milieu de tant d'épreuves et de tempêtes, le front serein, le cœur imperturbable, accomplissant votre ministère sacré, invincible et debout.

Mais tandis que nous avons ainsi tant de sujets de nous glorifier, nous ne pouvons nous empêcher en même temps de tourner nos regards vers de tristes spectacles. De toutes parts, en effet, se dressent devant nos esprits ces crimes épouvantables qui ont dévasté misérable-

---

lium difficillimis hisce temporibus accurrere, Te afflictum solari, nostrosque Tibi, cleri item ac populi nostræ curæ commissorum animi sensus aperire permiseris, Tibi uno ore unaque mente acclamamus, omnia fausta, cuncta bona adprecantes. Vive diu, Sancte Pater, valeque ad Catholicam regendam Ecclesiam. Perge, ut facis, eam Tuo robore tueri, tua prudentia dirigere, Tuis exornare virtutibus. Præi nobis, ut bonus Pastor, exemplo, oves et agnos cœlesti pabulo pasce, aquis sapientiæ cœlestis refice. Nam Tu sanæ doctrinæ nobis Magister, Tu unitatis centrum, Tu populis lumen indeficiens a divina Sapientia præparatum, Tu Petra es, et ipsius Ecclesiæ fundamentum, contra quod inferorum portæ numquam prævalebunt. Te loquente, Petrum audimus, Te decernente, Christo obtemperamus. Te miramur inter tantas molestias totque procellas fronte serena et imperturbato animo sacri muneris partibus fungentem, invictum et erectum.

Dum tamen justissima in his gloriandi nobis suppetunt argumenta, non possumus quin simul oculos ad tristia convertamus. Undequaque enim menti nostræ se sistunt immania eorum facinora, qui pulcherrimam Italiæ terram, cujus

ment cette belle terre d'Italie, dont Vous, bienheureux Père, êtes l'honneur et l'appui, et qui s'efforcent d'ébranler et de renverser votre souveraineté et celle de ce Saint-Siége, duquel les plus grands bienfaits ont découlé sur la société civile comme de leur source originelle. Ni les droits permanents des siècles, ni la longue et pacifique possession du pouvoir, ni les traités sanctionnés et garantis par l'autorité de l'Europe entière, n'ont pu empêcher que tout ne fût bouleversé, au mépris de toutes les lois sur lesquelles jusqu'ici s'appuyaient l'existence et la durée des États.

Pour nous occuper de ce qui nous touche de plus près, Vous, Très-Saint-Père, nous vous voyons, par le crime de ces usurpateurs qui ne prennent la « liberté que pour voile de leur malice, » dépouillé de ces provinces à l'aide desquelles la dignité du Saint-Siége et l'administration de toute l'Église se trouvaient équitablement assurées. Votre Sainteté a résisté avec un invincible courage à ces iniques violences, et nous devons vous en rendre les plus vives actions de grâces au nom de tous les catholiques.

En effet, nous reconnaissons que la souveraineté temporelle du Saint-Siége est une nécessité et qu'elle a été établie par un dessein manifeste de la Providence divine; nous n'hésitons pas à déclarer que, dans l'état présent des choses humaines, cette souveraineté temporelle est absolument requise pour le bien de l'Église et pour le libre gouvernement des

---

Tu, Beatissime Pater, columen es et decus, misere vastarunt, ipsumque Tuum ac Sanctæ Sedis principatum, ex quo præclara quæque in civilem societatem veluti ex suo fonte dimanarunt, labefactare, ac funditus evertere connituntur. Nam neque perennia sæculorum jura, neque diuturna regiminis pacifica possessio, neque tandem fœdera totius Europæ auctoritate sancita et confirmata impedire potuerunt. quominus omnia susdeque verterentur, spretis legibus omnibus, quibus hactenus suffulta stabant imperia.

Sed ut ad nostra propius accedamus, Te, Beatissime Pater, iis provinciis, quarum ope, et dignitati Sanctæ Sedis, et totius Ecclesiæ administrationi æquissime providebatur, nefario usurpatorum hominum scelere, qui non habent *nisi velamen malitiæ libertatem*, spoliatum cernimus. Quorum iniquæ violentiæ cum Sanctitas Tua invictissimo animo obstiterit, plurimas ei gratias, Catholicorum omnium nomine, censemus rependendas.

Civilem enim Sanctæ Sedis principatum ceu quiddam necessarium ac providente Deo manifeste institutum agnoscimus; nec declarare dubitamus, in præsenti rerum humanarum statu, ipsum hunc principatum civilem pro bono ac libero Ecclesiæ animarumve regimine omnino requiri. Oportebat sane totius

âmes. Il fallait assurément que le Pontife romain, Chef de toute l'Église, ne fût ni le sujet ni même l'hôte d'aucun prince ; mais qu'assis sur son trône et au sein de son propre domaine et de son royaume, il ne relevât d'aucune autre puissance et pût, dans une noble, paisible et féconde liberté, protéger la foi catholique, défendre, régir et gouverner toute la République chrétienne.

Qui donc pourrait nier que dans le conflit des choses, des opinions et des institutions humaines, il faille au centre de l'Europe un lieu sacré, placé entre les trois continents du vieux monde, un siége auguste, d'où s'élève tour à tour, pour les peuples et pour les princes, une voix grande et puissante, la voix de la justice et de la vérité, impartiale et sans préférence, libre de toute influence arbitraire, et qui ne puisse ni être comprimée par la terreur, ni circonvenue par les artifices ?

Comment donc, et de quelle manière aurait-il pu se faire que les Prélats de l'Église, venant de tous les points de l'univers, représentant tous les peuples et toutes les contrées, arrivassent ici en sécurité pour conférer avec Votre Sainteté des plus graves intérêts, s'ils eussent trouvé un prince quelconque dominant sur ces bords, qui eût en suspicion leurs propres princes ou qui eût été suspect et hostile à leurs propres yeux ? Il y a, en effet, les devoirs du chrétien, et il y a les devoirs du citoyen ; devoirs qui ne sont nullement contraires, mais qui

---

Ecclesiæ Caput Romanum Pontificem nulli Principi esse subjectum, imo nullius hospitem ; sed in proprio dominio ac regno sedentem suimet juris esse, et in nobili, tranquilla, et alma libertate Catholicam Fidem tueri, ac propugnare, totamve regere ac gubernare Christianam Rempublicam.

Quis autem inficiari possit in hoc rerum humanarum, opinionum, institutionumque conflictu necessarium esse ut servetur extrema in Europa medius, tres inter veteris mundi continentes, quidam veluti sacer locus, et Sedes augustissima, unde populis principibusque vicissim oriatur vox quædam magna potensque, vox nempe justitiæ et veritatis, nulli favens præ cæteris, nullius obsequens arbitrio, quam nec terrendo compescere, nec ullis artibus quisquam possit circumvenire?

Qui porro vel hac vice fieri potuisset, ut Ecclesiæ Antistites securi huc ex toto Orbe accurrerent cum Sanctitate Tua de rebus gravissimis acturi, si ex tot et tam diversis regionibus gentibusque confluentes, principem aliquem invenissent his oris dominantem, qui vel principes ipsorum in suspicione haberet, vel illis, suspectus ipse, adversaretur? Sua sunt etenim et christiano, et civi officia : haud quidem repugnantia inter se, sed diversa tamen : quæ adimpleri ab Epis-

sont différents; comment les Évêques pourraient-ils les accomplir, s'il n'y avait à Rome une souveraineté temporelle telle que la souveraineté pontificale, libre de toute domination étrangère, et, centre de la concorde universelle, ne respirant aucune ambition humaine, n'entreprenant rien pour la domination terrestre?

Nous sommes venus libres vers le Pontife-Roi libre, pasteurs dévoués aux intérêts de l'Église, citoyens dévoués aux intérêts de la patrie, et ne manquant ni à nos devoirs de pasteurs ni à nos devoirs de citoyens.

Puisqu'il en est ainsi, qui donc oserait attaquer cette souveraineté si ancienne, fondée sur une telle antorité, sur une telle force des choses? Quelle autre puissance lui pourrait être comparée, si l'on considère même ce droit humain sur lequel reposent la sécurité des princes et la liberté des peuples? Quelle puissance est aussi vénérable et aussi sainte? Quelle monarchie ou quelle république peut se glorifier, dans les siècles passés ou modernes, de droits si augustes, si anciens, si inviolables Ces droits, si une fois et pour ce Saint-Siége, ils étaient méprisés et foulés aux pieds, quel prince serait assuré de garder son royaume, quelle république son territoire? Aussi, Très-Saint-Père, c'est pour la religion sans doute, mais c'est aussi pour la justice et pour le droit, qui sont parmi les nations les fondements des choses humaines, que vous luttez et que vous combattez.

Mais il ne nous appartient pas de parler plus longtemps de cette grave

---

copis quomodo possent, nisi perstaret Romæ civilis principatus, qualis est Pontificum, juris alieni omnino immunis, et centrum quodammodo universalis concordiæ, nihil ambitionis humanæ spirans, nihil pro terrena dominatione moliens?

Ad liberum ergo Pontificem Regem venimus liberi. Ecclesiæ rebus utpote Pastores, et patriæ utpote cives bene et æque consulentes, neque Pastorum, neque civium officia posthabentes.

Quæ cum ita sint, quisnam principatum illum tam veterem, tanta auctoritate, et tanta necessitatis vi conditum, audeat impugnare? Cui, si vel jus illud humanum, in quo posita est principum securitas populorumque libertas attendatur, quænam alia potestas possit comparari? Quæ tam venerabilis et sancta? Quæ sive pristinis sive recentioribus sæculis monarchia vel respublica juribus tam augustis, tam antiquis, tam inviolabilibus possit gloriari? Quæ omnia si semel et in hac Sancta Sede despecta atque proculcata fuerint, quisnam vel princeps de regno, vel respublica de territorio possint esse securi? Ergo, Sanctissime Pater, pro religione quidem, sed et pro justitia, juribusque, quæ sunt inter gentes rerum humanarum fundamenta, contendis atque decertas.

Sed de hac tam gravi causa vix nos decet amplius verba proferre, qui Te de

matière, nous qui avons écouté sur elle non pas tant vos paroles que vos enseignements. Votre voix, en effet, semblable à la trompette sacerdotale, a proclamé dans tout l'univers que, « c'est par un dessein par« ticulier de la divine Providence que le Pontife romain, placé par « Jésus-Christ comme le Chef et le centre de toute son Église, a obtenu « une souveraineté temporelle ; » nous devons donc tous tenir pour certain que cette souveraineté n'a pas été fortuitement acquise au Saint-Siége, mais qu'elle lui a été attribuée par une disposition spéciale de Dieu, par une longue série d'années, par le consentement unanime de tous les États et de tous les empires, et qu'elle a été fortifiée et maintenue par une sorte de miracle.

Vous avez également déclaré, dans un langage élevé et solennel, que « vous vouliez conserver énergiquement et garder dans leur intégrité et « leur inviolabilité la souveraineté civile de l'Église romaine, ses posses« sions temporelles et ses droits, qui appartiennent à l'univers catholique ; « que la protection de la souveraineté du Saint-Siége et du patrimoine de « saint Pierre regardait tous les catholiques ; que vous étiez prêt à sacri« fier votre vie plutôt que d'abandonner en quoi que ce soit cette cause de « Dieu, de l'Église et de la justice. » Applaudissant par nos acclamations à ces magnifiques paroles, nous répondons que nous sommes prêts à aller avec vous à la prison et à la mort ; nous vous supplions humble-

---

ipsa non tam disserentem quam docentem sæpe sæpius audivimus. Vox etenim Tua, quasi tuba sacerdotalis, toti orbi clangens proclamavit, quod « singulari prorsus divinæ Providentiæ consilio factum sit, ut Romanus Pontifex, quem Christus totius Ecclesiæ suæ Caput Centrumque constituit, civilem assequeretur principatum (1); » ab omnibus igitur nobis esse pro certissimo tenendum non fortuito hoc regimen temporale Sanctæ Sedi accessisse, sed ex speciali divina dispositione illi esse tributum, longave annorum serie, unanimi omnium regnorum et imperiorum consensu, ac pene miraculo corroboratum et conservatum.

Alto pariter et solemni eloquio declarasti « Te civilem Romanæ Ecclesiæ principatum ejusque temporales possessiones ac jura, quæ ad universum Catholicum orbem pertinent, integra et inviolata constanter tueri, et servare velle; immo Sanctæ Sedis Principatus Beatique Petri patrimonii tutelam ad omnes Catholicos pertinere; Teque paratum esse animam potius ponere quam hanc Dei, Ecclesiæ, ac justitiæ causam ullo modo deserere (2). » Quibus præclaris verbis nos acclamantes ac plaudentes respondemus, nos Tecum et ad carcerem et ad

(1) Lip. Ap. XXVI mar. 1860, p. 3, 5. Allocutio XX Jun. 1859, p. 6. Encycl. XIX Jun. 1860, p. 4. Allocutio XVII Dec. 1860.
(2) Epist. Encycl., XIX Jan. 1860, p. 7, 8.

ment de demeurer inébranlable en ce ferme dessein et en cette constance, donnant aux Anges et aux hommes le spectacle d'une âme invincible et d'un courage souverain. C'est ce que vous demande l'Église de Jésus-Christ, pour l'heureux gouvernement de laquelle la souveraineté temporelle a été providentiellement attribuée aux Pontifes romains, et qui a tellement senti que la protection de cette souveraineté était son affaire, qu'autrefois, durant la vacance du Siége apostolique et au milieu des plus redoutables extrémités, tous les Pères du concile de Constance ont voulu administrer eux-mêmes en commun les possessions temporelles de l'Église romaine, ainsi que les documents publics en font foi. C'est ce que vous demandent les chrétiens fidèles, dispersés dans toutes les contrées du globe, qui se félicitent de nous avoir vu venir librement à vous et librement vaquer aux intérêts de leurs consciences ; c'est ce que vous demande, enfin, la société civile, qui sent que la subversion de votre gouvernement ébranlerait ses propres fondements.

Quoi de plus? Vous avez condamné, par un juste jugement, ces hommes coupables qui ont envahi les biens ecclésiastiques, et vous avez proclamé « nul et de nul effet » tout ce qu'ils ont accompli ; vous avez décrété que tous les actes tentés par eux étaient « illégitimes et sacriléges ; » vous avez décrété, avec raison et à bon droit que les auteurs de ces forfaits étaient passibles des peines et censures ecclésiastiques.

---

mortem ire paratos esse; Teque humiliter rogamus, ut in hac constantia, ac firmissimo proposito maneas immobilis, Angelis et hominibus invicti animi et summæ virtutis spectaculum factus. Id etiam a Te postulat Christi Ecclesia pro cujus feliciori regimine Romanis Pontificibus civilis principatus providentissime fuit attributus, quæque adeo sensit ejusdem tutelam ad ipsam pertinere, ut, Sede olim Apostolica vacante, gravissimis in angustiis, temporales Romanæ Ecclesiæ possessiones omnes Constantiensis Concilii Patres, uti ex publicis patet documentis, in unum administrarent; id postulant Christi fideles per omnes terrarum orbis regiones dispersi, qui libere ad Te venire, libereque conscientiæ suæ consulere gestiunt; id denique ipsa civilis deposcit societas, quæ ex Tui regiminis subversione sua ipsa nutare sentit fundamenta.

Sed quid plura? Tu tandem aliquando scelestos homines et bonorum ecclesiasticorum direptores justo judicio damnans omnia quæ patraverant « irrita et nulla » proclamasti (1); actus omnes ab iis intentatos « illegitimos omnino et sacrilegos » esse decrevisti (2) ; ipsosque talium facinorum reos pœnis et censuris ecclesiasticis obnoxios jure ac merito declarasti (3).

(1) Allocutio, XXVI Sept. 1859, p. 7.
(2) Allocutio, XX Jun. 1859, p. 8.
(3) Litteræ Apostolicæ XXVI Martii 1860.

Ces graves paroles de votre bouche, ces actes admirables, nous devons les accueillir avec respect et y renouveler notre plein assentiment. En effet, de même que le corps souffre toujours avec la tête à laquelle il est uni par le lien des membres et par une même vie, de même il est nécessaire que nous soyons en parfaite sympathie avec vous. Nous sommes tellement joints à vous dans votre désolante affliction, que tout ce que vous souffrez nous le souffrons également par l'accord de notre amour. Nous supplions Dieu qu'il mette fin à des perturbations si injustes, et qu'il rende à sa liberté et à sa gloire première l'Église, épouse de son fils, si misérablement dépouillée et opprimée.

Mais nous ne nous étonnons pas que les droits du Saint-Siége soient si ardemment et si implacablement attaqués. Il y a déjà plusieurs années que la folie de certains hommes en est arrivée à ce point, que non-seulement ils s'efforcent de rejeter toutes les doctrines de l'Église ou de les révoquer en doute, mais qu'ils se proposent de renverser de fond en comble la vérité et la république chrétiennes. De là ces tentatives impies d'une vaine science et d'une fausse érudition contre les doctrines de nos saintes lettres et leur inspiration divine ; de là ce soin perfide d'arracher la jeunesse à la tutelle maternelle de l'Église, pour la pénétrer des erreurs du siècle, souvent même en la soustrayant à toute éducation religieuse ; de là ces nouvelles et pernicieuses théories sur l'ordre social, politique et religieux

---

Hos tam graves Tui oris sermones, tamve præclara gesta nostrum est reverenter excipere, iisque plenum assensum renovare. Sicuti enim corpus capiti, cui jungitur membrorum compagine unaque vita, in omnibus condolet, ita nos Tecum consentire necesse est. Tibi in omni Tua hac acerbissima afflictione, sic conjungimur, ut quæ Tibi pati contingat, eadem et nos, amoris consensu, patiamur. Deum interea supplices invocamus, ut tam iniquæ rerum perturbationi finem ponat, Ecclesiamque Filii sui sponsam, tam misere expoliatam ac oppressam pristino decori ac libertati restituat.

Sed mirum nobis non est tam acriter et infense Sedis apostolicæ jura impeti et impugnari. Jam enim a pluribus annis, eo devenit nonnullorum hominum insania, ut non amplius singulas Ecclesiæ doctrinas rejicere, vel in dubium revocare conentur; sed totam penitus veritatem christianam, christianamque rempublicam funditus evertere sibi proponant. Hinc impiissima tentamina vanæ scientiæ, falsæque eruditionis contra Sacrarum Litterarum doctrinas, ipsarumque inspirationem; hinc malesana sollicitudo juventutem Ecclesiæ matris tutelæ subtractam quibusvis sæculi erroribus, vel seclusa sæpius omni religiosa institutione, imbuendi ; hinc novæ eæque perniciosissimæ de sociali, politico æque ac religioso rerum ordine theoriæ, quæ impune quaquaversus

qui se répandent impunément partout; de là cette habitude trop familière à plusieurs, dans ces contrées surtout, de mépriser l'autorité de l'Église, d'usurper ses droits, de méconnaître ses préceptes, d'insulter ses ministres, de faire dérision de son culte, d'avoir en honneur et d'exalter toutes les erreurs religieuses, et même aussi les ecclésiastiques qui s'écartent misérablement de la religion et marchent dans la voie de la perdition. Les vénérables Prélats et les Prêtres du Seigneur sont dépossédés de leur pouvoir, contraints à l'exil ou jetés dans les fers, ils sont traînés devant les tribunaux civils avec affront pour être demeurés fidèles à leur saint ministère. Les épouses du Christ gémissent, chassées de leurs asiles, consumées de détresse, ou prêtes à mourir de misère; les religieux sont forcés à rentrer dans le monde malgré eux; des mains violentes s'étendent sur le patrimoine sacré de l'Église; par des livres détestables, par les journaux, par les images, une guerre terrible et continuelle est déclarée à la fois aux mœurs, à la vérité, à la pudeur même.

Ceux qui se livrent à de telles agressions savent parfaitement que c'est dans le Saint-Siége, comme dans une forteresse inexpugnable, que résident la force et la vertu de toute justice et de toute vérité, et que les efforts de l'ennemi se brisent contre cette citadelle; que le Saint-Siége est une vigie du haut de laquelle les yeux clairvoyants du gardien suprême aperçoivent de loin les embûches préparées et les annoncent à ses compagnons. De là cette haine implacable, de là cette envie ingué-

---

sparguntur ; hinc multis familiare, in his præsertim oris, Ecclesiæ auctoritatem spernere, jura sibi vindicare, præcepta proculcare, ministros vilipendere, cultum deridere, ipsos de Religione errores, imo ecclesiasticos quoque viros in perditionis viam misere abeuntes laudare ac in honore habere. Venerabiles Antistites ac Dei Sacerdotes exauctorantur, exulare coguntur, aut in carceres detruduntur; quinimo ante tribunalia civilia, pro constantia in sacro ministerio obeundo, contumeliose pertrahuntur. Gemunt Christi Sponsæ suis expulsæ tectis, inedia fere consumptæ, vel cito consumendæ; viri religiosi ad sæculum inviti remeare coguntur; sacro Ecclesiæ patrimonio violentæ manus injiciuntur; pessimorum librorum, ephemeridum, et imaginum colluvie, fidei, moribus, veritati, ipsi verecundiæ continuum asperrimumque bellum infertur.

Sed qui talia moliuntur optime norunt in Sancta Sede, velut in arce inexpugnabili, robur ac vires omnis veritatis ac justitiæ inesse, quibus retundantur hostium impetus; ibi esse speculam, ex qua vigiles Summi Custodis oculi paratas insidias a longe conspiciunt, suis annuntiandas commilitonibus. Hinc odium implacabile, hinc insanabilis livor, hinc continuum scelestissimorum hominum

rissable, de là ce zèle passionné des hommes pervers qui voudraient déprimer l'Église romaine et le Saint-Siége apostolique et les détruire, s'il était jamais possible.

A cette vue, Bienheureux Père, ou seulement à ces récits, qui ne laisserait couler ses larmes? Saisis donc d'une juste douleur, nous levons les yeux et les mains au Ciel, implorant de toutes les forces de notre âme l'Esprit divin, afin que lui, qui, en ce jour, a fortifié et sanctifié sous l'autorité de Pierre l'Église naissante, la protége, l'étende, la glorifie aujourd'hui sous votre houlette et sous votre sceptre. Qu'elle soit témoin des vœux que nous formons, Marie solennellement saluée par vous du titre d'Immaculée; qu'elles en soient témoins, ces cendres sacrées des saints patrons de l'Église romaine, Pierre et Paul, ainsi que les reliques vénérables de tant de Pontifes, de Martyrs et de Confesseurs, qui rendent sainte et sacrée la terre même que nous foulons; qu'ils en soient particulièrement témoins, ces Bienheureux qu'aujourd'hui un suprême décret de vous a inscrits dans l'ordre des saints: ils doivent prendre à un titre nouveau la protection de l'Église, et ils offriront pour vous, du haut de leurs autels, au Dieu tout-puissant leurs premières prières.

En leur présence donc, nous, Évêques, afin que l'impiété ne feigne pas d'en ignorer ni ose le nier, nous condamnons les erreurs que vous avez condamnées, nous rejetons et détestons les doctrines nouvelles et

---

studium, ut Sanctam Romanam Ecclesiam Ejusque Sedem deprimant, ac si fieri umquam posset, prorsus exscindant.

Quis, Beatissime Pater, talia conspiciens, vel etiam recensita audiens sibi temperet a lacrymis? Justo igitur dolore correpti oculos ac manus ad cœlos levamus, Divinum illum Spiritum toto mentis affectu implorantes, ut qui hac die olim nascentem Ecclesiam sub Petri regimine sanctificavit et roboravit; eam nunc, Te Pastore, Te Duce, tutetur, ampliet, ac glorificet. Testis sit votorum quæ nuncupamus, Maria per Te Immaculatæ titulo hoc ipso in loco solemniter aucta; testes hi sacri cineres quos veneramur Sanctorum Romanæ Ecclesiæ Patronorum Petri et Pauli, testes venerandæ exuviæ tot Pontificum, Martyrum, ac Confessorum, quæ hanc ipsam, quam premimus terram, sanctam reddunt; testes tandem præcipue nobis adstent Sancti isti, qui Cœlitum Ordini hac ipsa die supremo Tuo judicio adscripti, hodie Ecclesiæ tutelam novo titulo sunt suscepturi, primasque Omnipotenti Deo preces pro Tua quoque incolumitate suis de altaribus oblaturi.

Adstantibus igitur istis omnibus, nos Episcopi, ne illud impietas vel ignorare simulet, vel audeat denegare, errores quos Tu damnasti, damnamus, doctrinas novas et

étrangères qui se propagent partout au détriment de l'Église de Jésus-Christ, nous condamnons et réprouvons les sacriléges, les rapines, les violations de l'immunité ecclésiastique et les autres forfaits commis contre l'Église et le siége de Pierre.

Cette protestation, dont nous demandons l'inscription dans les fastes publics de l'Église, nous la proférons en toute assurance au nom de nos Frères qui sont absents; soit de ceux qui, au milieu de tant d'angoisses, retenus par la force dans leurs maisons, pleurent aujourd'hui et se taisent; soit de ceux qui, empêchés par de graves affaires ou par leur mauvaise santé, n'ont pu se joindre à nous aujourd'hui. Nous ajoutons à nous notre clergé et le peuple fidèle, qui, animés comme nous d'une pieuse vénération et d'un profond amour, ont prouvé leur affection pour vous tant par leurs prières assidues et sans relâche que par les offrandes du Denier de Saint-Pierre, multipliées avec une généreuse largesse, sachant bien que leurs sacrifices doivent procurer à la fois et le soulagement des besoins du Pasteur suprême et la garde de sa liberté.

Plût à Dieu que tous les peuples s'entendissent pour mettre en sécurité cette cause sacrée de l'univers chrétien et de l'ordre social!

Plût à Dieu que les rois et les puissants du siècle comprissent que la cause du Pontife est la cause de tous les princes et de tous les États! Plût à Dieu qu'ils vissent où tendent les criminels efforts de ses adversaires, et qu'enfin ils prissent des résolutions décisives!

---

peregrinas, quæ in damnum Ecclesiæ Jesu Christi passim propalantur, detestamur, et rejicimus; sacrilegia, rapinas, immunitatis ecclesiasticæ violationes, aliaque nefanda in Ecclesiam. Petrique Sedem commissa reprobamus, et condemnamus.

Hanc vero protestationem, quam publicis Ecclesiæ tabulis adscribi petimus, Fratrum etiam nostrorum qui absunt nomine, tuto proferimus; sive eorum qui, tot inter angustias, vi detenti domi hodie silent ac plorant, sive qui gravibus negotiis, aut adversa valetudine impediti, nobiscum hodie adesse nequiverunt. Jungimus insuper nobis fidelem nostrum Clerum ac populum, qui eodem ac nos in Te amore, eadem pia reverentia animati, suum in Te studium, qua precibus sine intermissione fusis, qua opibus in Obulo S. Petri mira, ut plurimum, largitate oblatis luculentissime comprobarunt, probe scientes sacrificiis suis id quoque curari, ut dum necessitatibus Supremi Pastoris consulitur, simul et ejusdem libertati servandæ prospiciatur.

Utinam ad communem hanc totius Orbis christiani, imo omnis socialis ordinis causam in tuto locandam universi populi conspirarent!

Utinam intelligerent erudirenturque Reges et sæculi Potestates, causam Pontificis omnium principum regnorumque esse causam, et quo tendant nefarii adversariorum ejus conatus, ac tandem *novissima providerent!*

Plût à Dieu que vinssent à résipiscence ces quelques malheureux ecclésiastiques et religieux qui, oubliant leur vocation, refusant l'obéissance due aux supérieurs et usurpant témérairement l'autorité de l'Église, courent à leur perte!

Voilà ce que, pleurant avec vous, Très-Saint-Père, nous sollicitons ardemment du Seigneur, pendant que, prosternés à vos pieds nous vous demandons cette force céleste que donne votre bénédiction apostolique et paternelle. Qu'elle soit abondante, qu'elle sorte largement du fond même de votre cœur, afin que non-seulement elle s'étende sur nous, mais qu'elle découle sur nos frères bien-aimés qui sont absents et sur les fidèles qui nous sont confiés! Qu'elle soit pour nos douleurs et celles du monde un adoucissement et un soulagement, qu'elle relève notre faiblesse, qu'elle féconde nos travaux et nos œuvres, et qu'enfin elle amène promptement à la sainte Église de Dieu des temps plus heureux!

Rome, le VIII juin de l'an du Seigneur mil huit cent soixante-deux.

Utinam resipiscerent infelices illi aliquot ecclesiastici et religiosi viri qui vocationis suæ immemores debitam Ecclesiæ Præsulibus obedientiam denegantes, atque ipsum quoque Ecclesiæ magisterium temere usurpantes, in viam perditionis abierunt!

Hoc a Domino Tecum flentes, Beatissime Pater, enixe atque ex corde exoramus, dum ad Tuos sacros pedes provoluti, a Te robur cœleste expetimus, quod Apostolica ac paterna benedictio Tua valet impertire. Sit hæc copiosa et ex intimis penetralibus Cordis tui largiter effluens, ut non tantum nos, sed absentes quoque dilectissimos Fratres, itemque Fideles nobis commissos irriget ac perfundat. Sit talis quæ nostros et totius Orbis dolores leniat et demulceat, infirmitatem sublevet, operam ac laborem fœcundet, feliciora demum Ecclesiæ Sanctæ Dei tempora acceleret.

Romæ hac die VIII mensis Junii anno Domini MDCCCLXII.

† Marius Card. Mattei Episc. Ostiensis et Veliternensis.
† Constantinus Card. Patrizi Episc. Portuensis et S. Rufinæ.
† Aloisius Card. Amat Episc. Prænestinus.
† Antonius Maria Card. Cagiano de Azevedo Episc. Tusculanus.
† Hyeronimus Card. D'Andrea Episc. Sabinensis.
† Ludovicus Card. Altieri Episc. Albanensis.

† Engelbertus Card. Sterckx Archiep. Mehliniensis.
† Ludovicus Jacobus Mauritius Card. De Bonald Archiep. Lugdunensis.
† Fridericus Joannes Joseph Card. Schwarzenberg Archiep. Pragensis.
† Dominicus Card. Carafa de Traetto Archiep. Beneventanus.
† Xystus Card. Riario Sforza Archiep. Neapolitanus.
† Jacobus Maria Ant. Cæsar Card. Mathieu Archiep. Bisuntinus.
† Thomas Card. Gousset Archiep. Rhemensis.
† Nicolaus Card. Wiseman Archiep. Westmonasteriensis.
† Franciscus Augustus Card. Donnet Archiep. Burdigalensis.
† Joannes Card. Scitowcki Archiep. Strigoniensis.
† Franciscus Nicolaus Maddalena Card. Morlot Archiep. Parisiensis.
† Joseph Maria Card. Milesi Abbas Commend. et Ordinarius Trium Fontium.
† Michael Card. Garcia Cuesta Archiep. Compostellanus.
† Cajetanus Card. Bedini Episc. Viterbiensis et Tuscanensis.
† Ferdinandus Card. De la Puente Archiep. Burgensis.
† Melchiades Ferlisi Patr. Constantinopolitanus.
† Carolus Belgrado Patr. Antiochenus.
† Joseph Trevisanato Patr. Venetiarum.
† Thomas Iglesias y Barcones Patr. Indiarum Occidentalium.
† Antonius Hassun Primas Constantinopolitanus rit. armen.
† Aloisius Maria Cardelli Archiep. Archidensis.
† Stephanus Missir Archiep. Hierenopolitanus rit. græc.
† Laurentius Trioche Archiep. Babilonensis Latinorum.
† Tobias Aun Archiep. Berytensis Maronitar.
† Emanuel Marongiu-Nurra Archiep. Calaritanus.
† Joannes Joseph Maria De Jerphanion Archiep. Albiensis.
† Joannes Franc. Cometti Archiep. Nicomediensis.
† Mellonus Jolly Archiep. Senonensis.
† Leo de Przyluski Archiep. Gnesnensis et Posnaniensis.
† Alexander Asinari de Sanmarzano Archiep. Ephesinus.
† Edoardus Hurmuz Archiep. Siracensis arm. rit.
† Raphael D'Ambrosio Archiep. Durrachiensis.
† Joseph Maria De Belay Archiep. Avenionensis.
† Paullus Cüllen Archiep. Dublinensis.
† Thomas Ludovicus Connoly Archiep. Halifaxiensis,
† Joannes Baptista Purcell Archiep. Cincinnatensis.
† Joannes Hugues Archiep. Neo-Eboracensis.
† Renatus Franciscus Rêgner Archiep. Camaracencis.
† Maximilianus de Tarnoczy Archiep. Salisburgensis.
† Antonius Ligi Bussi Archiep. Iconiensis.
† Aloisius Clementi Archiep. Damascenus.
† Silvester Guevara Archiep. De Venezuela.
† Joannes Zwysen Archiep. Ultrajectensis.
† Fridericus de Frustemberg Archiep. Olomucensis.

† Paulus Brunoni Archiep. Taronensis.
† Athanasius Sabugh Archiep. Tyrenus Melchitar.
† Andreas Bizzarri Archiep. Philippensis.
† Franciscus Xav. Apuzzo Archiep. Surrentinus.
† Andreas Gollmayr Archiep Goritiensis et Gradiscanus.
† Vincentius Tizzani Archiep. Nisibinus.
† Petrus Villanova Castellacci Archiep. Petrensis.
† Vincentius Spaccapietra Archiep. Smyrnensis.
† Michael Alexandriorum Archiep. Hyerosolimitanus armenor.
† Marianus Ricciardi Archiep. Reginensis.
† Salvator Nobili Vitelleschi Archiep. Seleuciensis.
† Alexander Franchi Archiep. Thessalonicensis.
† Gregorius Scherr Archiep. Monanensis et Frisingensis.
† Georgius Claudius Ludovicus Pius Chalandon Archiep. Aquensis.
† Joseph Dominicus Costa y Borras Archiep. Tarraconensis.
† Ludovicus De la Lastra y Cuesta Archiep. Vallisolitanus.
† Gustavus d'Hohenlohe Archiep. Edessenus.
† Cajetanus Pace-Forno Archiep. Melitensis.
† Philippus Gallo Archiep. Patracensis.
† Petrus Giannelli Archiep. Sardiensis.
† Emanuel Gargia Gil Archiep. Cæsaraugustanus.
† Goffredus Saint-Marc Archiep. Rhedonensis.
† Julianus Florianus Desprez Archiep. Tolosanus.
† Spiridion Maddalena Archiep. Corcyrensis.
† Marianus Barrio y Fernandez Archiep. Valentinus.
† Franciscus August. Delamarre Archiep. Anxitanus.
† Carolus De la Tour D'Auvergne Lauraguais Archiep. Bituricensis.
† Meledius Archiep. Dramas rit.græc.
† Petrus Dominicus Maupas Archiep. Jadrensis.
† Ignatius Giustiniani Episc. Chiensis.
† Raphael Sanctes Casanelli Episc. Adjacensis.
† Ludovicus Carolus Feron Episc. Claromontensis.
† Guillelmus Sillani Episc. Jam Terracinensis.
† Nicolaus Joseph Dehessele Episc. Namurcensis.
† Ignatius Bourget Episc. Marianopolitanus.
† Jacobus Gillis Episc. Lymirensis.
† Fridericus Gabriel De Marguerye Episc. Augustodunensis.
† Joseph Montieri Episc. Aquinatensis , Pontis Curvi et Soranus.
† Ludovicus Joseph Delbecque Episc. Gandavensis.
† Ludovicus Besi Episc. Canopensis.
† Georgius Antonius Stahl Episc. Erbipolensis.
† Thomas Joseph Brown Episc. Neoportensis.
† Carolus Gigli Episc. Tiburtinus.
† Franciscus Maria Vibert Episc. Maurianensis.

† Joannes Armatus De Vesins Episc. Agenensis.
† Joannes Topich Episc. Philippopolitanus.
† Nicolaus Crispigni Episc. Mandelensis.
† Andreas Raesz Episc. Argentinensis.
† Nicolaus Weis Episc. Spirensis.
† Joseph Armandus Gignoux Episc. Bellovacensis Narioniensis et Sylvanectensis.
† Joannes Baptista Leonardus Bertaud Episc. Tutelensis.
† Joannes Jacobus David Bardou Episc. Cadurcensis,
† Guillelmus Arnoldi Episc. Trevirensis.
† Joannes Franciscus Wheland Episc. Aureliopolitanus.
† Paulus Georgius Dupont des Loges Episc. Metensis.
† Joannes Bernardus Fitzpatrick Episc. Bostoniensis.
† Joannes Mac Closkey Episc. Albanensis in Amer.
† Petrus Severini Episc. Sappensis in Albania.
† Joannes Martinus Henny Episc. Milwachiensis.
† Joannes Baptista Rosani Episc. Aerytrensis.
† Joannes Donney Episc. Montis Albani.
† Petrus Joseph de Preux Episc. Sedunensis.
† Gaspar Borowski Episc. Luceoriensis et Zytomeriensis.
† Carolus Mac-Nally Clogheriensis.
† Bernardus Maria Tirabassi Episc. Ferentinus.
† Urbanus Bogdanovich Episc. Europensis.
† Jacobus Maria Joseph Baillès Episc. Jam Luconensis.
† Joannes Baptista Pellei Episc. Aquipendiensis.
† Stephanus Marilley Episc. Lausannensis et Genovensis.
† Theodorus Augustinus Forcade Episc. Nivernensis.
† Ludovicus Antonius August. Pavy Episc. Julia Cæsarensis.
† Antonius Martynus Slomscher Episc. Lavantinus.
† Guillelmus Bernardus Ullathorne Episc. Birminghamiensis.
† Aloisius Ricci Episc. Signins.
† Joseph August. Victor. De Morlhon Episc. Aniciensis.
† Joannes Timon Episc. Buffalensis.
† Amadeus Rappe Episc. Clevelandensis.
† Guillelmus Keane Episc. Cloynensis.
† Joseph Maria Benedictus Serra Episc. Dauliensis.
† Paulus Dodmassei Episc. Alexiensis.
† Angelus Parsi Episc. Nicopolitanus.
† Joannes Georgius Müllier Episc. Monasteriensis.
† Camillus Bisleti Episc. Cornetanus et Centumcellarum.
† Joannes Thomas Mullock Episc. S. Joann. de Terra Nuova.
† Dominicus Canubio y Alberto Episc. Segobricensis.
† Joannes Antonius Balma Episc. Ptholemaidensis.
† Aloisius Kòbes Episc. Metonensis.

† Julianus Maria Meirieu Episc. Diniensis.
† Joannes Anton. Maria Foulquier Episc. Mimatensis.
† Franciscus Kelly Episc. Titopolitanus.
† Antonius Felix Dupanloup Episc. Aurelianensis.
† Joannes Antonius Episc. Arethusinus.
† Joannes Ranolder Episc. Vesprimiensis.
† Petrus Simon Lud. De Dreux Brézée Episc. Molinensis.
† Joseph Arachial Episc. Trapezuntinus armen.
† Franciscus Petagna Episc. Castrimaris.
† Guillelmus De Ketteler Episc. Moguntinus.
† Antonius Carolus Cousseau Episc. Engolismensis.
† Clemens Munguia Episc. Meoacanus.
† Carolus Franciscus Baillargeon Episc. Thloanus.
† Guillelmus Turner Episc. Salfordensis.
† Mathias Augustinus Mencacci Episc. Civ. Castellanæ Hortanus et Gallesinus.
† Joannes Petrus Mabile Episc. Varsaliensis.
† Thomas Grant Episc. Suthwarcensis.
† Cajetanus Brinciotti Episc. Balneoregiensis.
† Joannes Bapt. Paulus Maria Lyonnet Episc. Valentinensis.
† Ignatius Feirgelle Episc. S. Hippoliti.
† Ludovicus Haynald Episc. Transilvaniensis.
† Joannes Jacobus Antonius Guerrin Episc. Lingonensis.
† Ludovicus Eugenius Regnault Episc. Carnutensis.
† Joseph La-Rocque Episc. S. Hyacinthi.
† Joseph Cardoni Episc. Caristensis.
† Gesualdus Vitali Episc. Agathopolitanus.
† Laurentius Biancheri Episc. Legionensis.
† Aloisius Filippi Episc. Aquilanus.
† Joseph Maria Ginoulhac Episc. Gratianopolitanus.
† Franciscus Joseph Rudiger Episc. Linciensis.
† Joseph Caixal y Estrade Episc. Urgellensis.
† Joannes Kilduff Episc. Ardagadensis.
† Joannes Loughlin Episc. Broklyniensis.
† Joannes Franciscus a Paula Verea Episc. De Linares.
† Jacobus Roosevell Baylay Episc. Nevarcensis.
† Petrus Espinosa Episc. de Guadalaxara.
† Aloisius Ciurcia Episc. Scodrensis.
† Ottocarus de Attems Episc. Secoviensis.
† Nicolaus Bedini Episc. Terracinensis.
† Ludovicus Maria Joseph Caverot Episc. S. Deodati.
† Hyeronimus Fernandez Episc. Palentinus.
† David Moriarty Episc. Kerriensis et Aghadonensis.
† Benedictus Riccabona Episc. Tridentinus.
† Olympus Philip. Gerbet Episc. Elnensis.

† Aloisius Jona Episc. Montis Falisci.
† Petrus Barajas Episc. S. Aloisii Potosiensis.
† David Bacon Episc. Portlandensis.
† Franciscus Alexander Roullet de la Bouillerie Episc. Carcassonensis.
† Joannes Joseph Vitezich Episc. Vegliensis et Arbensis.
† Cajetanus Rodilossi Episc. Alatrinus.
† Nicolaus Renatus Sergent Episc. Corisopitensis.
† Pelagius Antonius Lavastida Episc. Tlascalensis.
† Guillelmus Vaughan Episc. Plymoutensis.
† Laurentius Signani Episc. Sutrinus et Nepesinus.
† Nicolaus Pace Episc. Amerinus.
† Claudius Enricus Plantier Episc. Nemausiensis.
† Jacobus Duggan Episc. Chicagiensis.
† Clemens Smith Episc. Dubuquensis.
† Andreas Casasola Episc. Concordiensis.
† Antonius Joseph Jordany Episc. Forojuliensis et Tolosensis.
† Laurentius Gilooly Episc. Elphinensis.
† Daniel Mac-Gettingan Episc. Rapotensis.
† Joannes Dolton Episc. Portus Gratiæ.
† Joannes Farrell Episc. Hamiltonensis.
† Stephanus Semeria Episc. Olympensis.
† Carolus Nicolaus Didiot Episc. Bajociensis.
† Corradus Martin Episc. Paterbonensis.
† Joannes Onoratus Bara Episc. Catalaunensis.
† Joseph Wiber Episc. Halanensis.
† Laurentius Bergeretti Episc. Sanctoriensis.
† Michael Marszewki Episc. Wladislaviensis.
† Vincentius Gasser Episc. Brixinensis.
† Franciscus Marinelli Episc. Porphyriensis.
† Fortunatus Maurizi Episc. Verulanus.
† Federicus Jacobus Wood Episc. Philadelphiensis.
† Joannes Mac Eviley Episc. Glaviensis.
† Thomas Furlong Episc. Fernensis.
† Guillelmus Joseph Glifford Episc. Cliftonensis.
† Petrus Enricus Geraud de Langalerie Episc. Bellicensis.
† Ludovicus Delcussy Episc. Vivariensis.
† Joannes Simor Episc. Jauriensis.
† Joannes Bapt. Scandella Episc. Antinoensis.
† Paulus Melchers Episc. Osnabrugensis.
† Petrus Antonius De Pompignac Episc. S. Flori.
† Anastasius Rodrigus Yusto Episc. Salamantinus.
† Joannes Ignatius Moreno Episc. Ovetensis.
† Antonius Dominguez-y-Valdacanus Episc. Guadixensis.
† Michael O'Hea Episc. Rossensis.

† Bernardus Conde y Corral Episct. Placentinus Prov. Comp.
† Franciscus a Paula Benavides Episc. Seguntinus.
† Ferdinandus Blanco Episc. Abulensis.
† Joannes Joseph Castaner y Rivas Episc. Vicensis.
† Cosmas Marrodan y Rubio Episc. Tirasonensis.
† Matthæus Jaume y Garan Episc. Minoricensis.
† Petrus Lucas Asensio Episc. Jacensis.
† Joseph Maria Papardo Episc. Sinopensis.
† Clemens Pagliari Episc. Anagninus.
† Franciscus Mac-Farland Episc. Harfordiensis.
† Franciscus Lacroix Episc. Bajonensis.
† Ignatius Senestrey Episc. Ratisbonensis.
† Joannes Sebast. Devoucoux Episc. Ebroicensis.
† Edoardus Horan Episc. Kingstoniensis.
† Franciscus Kerril Amherst Episc. Northantoniensis.
† Paschalis Vuihic Episc. Antiphellensis.
† Andreas Rosales y Munoz Episc. Gienensis.
† Michael Payà y Rico Episc. Conchiensis.
† Petrus Cubero y Lopez de Padilla Episc. Oriolensis.
† Joannes Antonius Angustus Bêleval Episc. Apamiensis.
† Valentinus Wiery Episc. Gurcensis.
† Antonius Halagi Episc. Arturiensis rit. arm.
† Joannes Joseph Lynk Episc. Torontinus.
† Joseph Lopez-Crespo Episc. Santanderiensis.
† Ludovicus Maria Oliverius Epivent Episc. Aturensis.
† Petrus Jeremias Michael Angelus Celesia Episc. Pactensis.
† Alexander Paulus Spoglia Episc. Ripanus.
† Joannes Monetti Episc. Cerviensis.
† Petrus Mac-Intyre Episc. Carolinopolitanus.
† Michael Domenec Episc. Pittsburgensis.
† Alexander Bonnaz Episc. Csanadiensis et Temesvariensis.
† Darius Bucciarelli Episc. Pulatensis.
† Gherardus Petrus Wilmer Episc. Harlemensis.
† Georgius Butler Episc. Cidoniensis.
† Patritius Franciscus Cruice Episc. Massiliensis.
† Joseph Maria Covarubias Episc. de Antequera.
† Robertus Cornthwaite Episc. Beverlacensis.
† Aloisius Di Canossa Episc. Veronensis.
† Laurentius Studac Episc. Orthosiensis.
† Joseph Berardi Archiep. electus Nicenus.

VIII

Le SAINT-PERE a répondu :

« Les sentiments que vous venez de nous exprimer, Vénérables Frères et Très-Chers Fils, nous ont causé la joie la plus vive ; ils sont en effet un gage de votre amour envers ce Siége apostolique, et beaucoup plus encore un témoignage éclatant de cette charité dont le lien ne réunit pas seulement entre eux les Pasteurs de l'Église catholique, mais les rattache encore de la manière la plus étroite à cette chaire de vérité : ce qui est une preuve manifeste que Dieu, l'auteur de la paix et de l'amour, est avec nous. Et si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? A Dieu seul donc louange, honneur et gloire, et à vous paix, salut et joie, paix à vos cœurs, salut aux chrétiens fidèles confiés à vos soins : qu'ils se réjouissent avec vous, afin que, un jour, en compagnie des Saints, vous chantiez avec allégresse le Cantique nouveau dans la maison du Seigneur, aux siècles des siècles. »

« Sensus, quos hactenùs Nobis exposuistis, Venerabiles Fratres et Dilecti Filii, summam Nobis attulerunt lætitiam ; sunt enim amoris vestri pignus erga Sanctam hanc Sedem, multoque etiam magis testimonium præclarissimum illius vinculi charitatis, quo Ecclesiæ Catholicæ Pastores non solùm inter se verùm etiam cum hac Veritatis cathedra arctissime conjunguntur : ex quo manifesto apparet Deum auctorem pacis et charitatis nobiscum stare. Et si Deus pro nobis, quis contra nos ? Ipsi ergo Deo laus, honor et gloria ; Vobis vero pax, salus et gaudium ; pax cordibus vestris ; salus Christi fidelibus curæ vestræ commissis ; gaudium vero Vobis et illis, ut una cum Sanctis exultetis cantantes canticum novum in domo Domini, in sæcula sæculorum. »

TABLE DES MATIÈRES

ORLÉANS. — IMP. ERNEST COLAS.

